



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

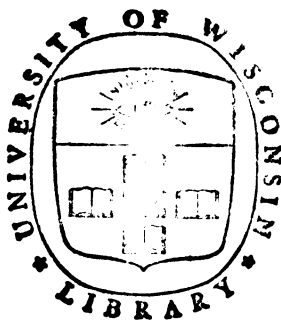
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













**Henri Ardel**

---

---

**LES AMES  
CLOSES**



**PARIS**  
**LIBRAIRIE PLON**

---

---

**M CM.XXVII**

**17<sup>e</sup> édition**









# LES AMES CLOSES

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

*Le Rêve de Suzy. 63 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Cœur de sceptique. 85 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
<i>(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>	
*Rêve blanc. 60 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Mon Cousin Guy. 151 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Renée Orliis. 74 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Un conte bleu. 46 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*L'Heure décisive. 53 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Seule. 104 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Au retour. 52 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Tout arrive. 58 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*Il faut marier Jean. 73 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
*L'Été de Guillemette. 60 <sup>e</sup> édition....	Un vol. in-16.
*Le Mal d'aimer. 95 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
L'Étreinte du passé. 85 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
La Nuit tombe. 87 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
L'Absence. 55 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
La Faute d'autrui. 56 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
L'Aube. 75 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
Le Chemin qui descend. 76 <sup>e</sup> édition..	Un vol. in-16.
Le Feu sous la cendre. 83 <sup>e</sup> édition....	Un vol. in-16.
L'Appel souverain. 70 <sup>e</sup> édition.....	Un vol. in-16.
L'Imprudente aventure. 75 <sup>e</sup> édition.	Un vol. in-16.

*Les volumes dont le titre est précédé d'un astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.*

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1927.

HENRI ARDEL

---

LES  
AMES CLOSES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

*LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT*

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

---

*Tous droits réservés*

Copyright 1927 by Librairie Plon.  
Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

7Q  
2601  
R27  
A68  
1927

**A**

**MARCEL PRÉVOST**

*Avec l'expression du plaisir  
que j'ai à lui dédier cette étude  
de jeunes filles modernes.*

**H. A.**





# LES AMES CLOSES

---

## I

### LES OPINIONS DE CHRISTINE SERVOZ

— Eh bien, l'installation est terminée? Vous avez bien trouvé dans votre chambre tout ce qu'il vous faut? interrogea gaiement Christine, voyant Étienne Morgan, l'hôte de son mari, et le sien, apparaître à l'extrémité de la pergola où le thé venait d'être servi.

En terrasse, le jardin dominait le lac pailleté d'aigrettes étincelantes par le radieux été. Une brume irisée estompait le lointain d'Annecy. Les pentes du Semnoz étaient d'un vert de velours, au-dessus de Sévrier, auquel faisait face, à Menthon-Saint-Bernard, la villa des Servoz.

Le jeune homme s'était incliné, baisant la main que Christine lui tendait; et du même ton où elle avait parlé, il répondait :

— Je suis bien installé, ravi d'être ici et très reconnaissant d'avoir été convié à vous y faire visite... Au reçu du mot de votre mari, je me suis demandé, une seconde, s'il ne serait pas bien indiscret d'accepter l'invitation... Mais la tentation était si vive, que j'ai succombé... Je suis, en général, faible devant la tentation !

— Dans la circonstance présente, vous avez eu joliment raison de succomber... D'autant que Raymond avait absolument besoin de causer avec vous, au sujet des illustrations de votre volume, *Visions de l'Ombrie*, pour lesquelles il craint de n'être pas à la hauteur. Vous savez, il est beaucoup plus portraitiste que paysagiste.

— Il est surtout un artiste de race, d'une modestie invraisemblable, égale à son indifférence pour l'opinion du public...

— Il a toutes les qualités, approuva-t-elle, drôlement, mais avec une sincérité qu'Étienne perçut sans étonnement. Il savait — *de visu* — que, dans le ménage Servoz, régnait un rare unisson. Ce qui surprenait les bonnes gens, convaincus qu'un ménage d'artiste doit, fatalement, être mauvais.

Avec sa spontanéité séduisante, la jeune femme continuait :

— Mon ami Étienne, prenez ce fauteuil qui vous permettra de jouir confortablement de notre bel horizon. C'est la place préférée de Raymond quand il veut contempler, de chez lui, la chère Savoie dont il est demeuré le fils fervent.

— Madame, je ne voudrais pas le supplanter... Est-ce qu'il ne vient pas goûter?

— Que si ! Seulement, quand il est à peindre, le temps n'existe plus pour lui. Aussi ai-je envoyé Renée le quérir. Par bonheur, nous avons une fille sage pour nous deux. Ses dix-sept ans, très scrupuleux, ont l'intransigeance de la jeunesse qui ne comprend pas les compromis, si aisément acceptés par nous autres, gens mûrs !... Je parle pour Raymond et moi !

— Madame, êtes-vous donc une personne d'âge mûr, sans qu'il y paraisse?

— Hélas! Hélas!... Étienne, vous êtes un vil flatteur!

— Ah! fichtre non!

Et son accent pouvait être bien sincère. A trente-six ans, Christine Servoz gardait encore tout son éclat de blonde; et les années avaient laissé à la silhouette, non seulement l'élégance des lignes, mais une souplesse entretenue par les sports dont elle avait le goût aussi vif que son mari.

— Un vil flatteur? Moi? Parce que je répète ce que tout le monde constate, ce que vos meilleures ennemies sont bien forcées de reconnaître?

— Hum... hum! Demandez leur avis à certaines respectables mères de famille que les circonstances m'induisent à fréquenter ici. Elles ne manqueraient pas de vous dire qu'à mon âge, révélé, sans erreur possible, par ma grande fille, je devrais bien « dételer », et ne pas me mêler, inconsidérément, au clan des jeunes, parce qu'ils m'y invitent avec une bonne grâce touchante!...

— Surtout, madame, n'écoutez pas les matrones de Menthon-Saint-Bernard.

Un rire moqueur fit luire les dents de Christine.

— Soyez tranquille; je n'en ai pas la moindre intention. J'ai trop envie, encore, de goûter les bons fruits de la vie et je trouve délicieux de les partager avec ma fille qui est, tout ensemble, mon enfant, ma jeune sœur et ma tendre petite amie!... Ah! la voici avec son père.

Tout de suite, elle s'était dressée pour aller à la rencontre des arrivants; Raymond Servoz, de stature haute et robuste, très brun, avec des

stries blanches, des yeux gris-clair, aigus et caresants, intensément observateurs. Près de lui, Renée apparaissait longue et fine, d'une sveltesse de très jeune fille.

Le regard de Christine enveloppa leur couple, tout brillant de chaude tendresse, tandis qu'elle s'écriait :

— Bonnes gens, vous allez avoir du thé trop fort... et ce sera tant pis pour vous ! Renée chérie, veux-tu beurrer les tartines ? Et vous, les hommes, vite, venez goûter. Ensuite, tout à votre aise, vous admirerez le lac.

Raymond et Morgan obéirent. La table était avenante, fleurie de cyclamens ; cristaux, argenterie, porcelaines étincelaient sur la nappe à bouquets où le soleil découpait, en arabesques, l'ombre mouvante des branches. Et, debout, la mine appliquée, beurrant les tartines, Renée, dans sa robe blanche, avait un air amusant de petite prêtresse moderne, absorbée par un rite de son ministère. Les yeux d'Étienne l'observaient, charmés par la grâce de la silhouette, la régularité délicate du profil sous les cheveux sombres aux moires de cuivre, l'harmonie de mouvement des bras, encore un peu menus.

— Voilà les tartines demandées, fit-elle, présentant la coupe pleine ; et un sourire éclairait joyeusement la bouche sérieuse au repos. Madame, êtes-vous satisfaite de votre maître d'hôtel ?... Avez-vous encore des ordres à lui donner ?

— Celui de venir s'asseoir et goûter.

— Goûter, oui !... M'asseoir, non... Il est presque quatre heures et demie ; et, à cette même heure, je suis attendue au tennis. J'ai tout juste le temps

d'avalier mon thé et de me sauver pour ne pas faire attendre mon partner.

— Cette petite a la manie de l'exactitude, expliqua Christire.

Servoz, qui allumait son cigare, glissa, taquin :

— Manie dont sa mère est exempte !

— Flèche perdue, monsieur mon mari. Dédaigneusement, je la laisse tomber à terre... Comment, Renée, tu as déjà fini ?

— Oui, mère. Je file. A tout à l'heure ! Sois gentille, n'arrive pas quand tout le monde partira.

— Promis.

— Alors, au revoir la compagnie.

Et, gamine, après un chaud baiser jeté à sa mère, un salut à la paysanne, elle enfouit, au petit bonheur, son profil de vierge grecque sous sa capeline de paille, et s'en fut, vive, à travers le jardin ensoleillé.

— Votre fille a un visage à la Vinci. Elle est exquise, dit Morgan.

Et son accent avait une conviction qui fit jaillir un éclair de plaisir dans les yeux de Christine.

— Est-ce que je puis avouer que je pense tout à fait comme vous?... Quand vous aurez vu ma Renée de près, quelques jours, vous serez certain, j'espère, que l'amour maternel ne m'aveugle pas !

— Hum ! Hum ! C'est peut-être pourtant la vérité, insinua encore Servoz, avec son flegme malicieux.

Elle haussa les épaules ; et la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, elle riposta, rieuse :

— C'est en votre honneur, Morgan, que Ray-

mond prend cet air détaché pour juger sa fille !... Dans son *quant à lui*, il est aussi stupide que moi dès qu'il s'agit d'elle ! Père, mère et fille, nous constituons une trinité d'adoration mutuelle.

— C'est pourquoi vous êtes des heureux, fit le jeune homme ; et une inconsciente envie s'élevait au plus intime de son âme.

— Mon cher, il ne tient qu'à vous d'être heureux à notre manière ! Nous avons ici un assortiment de jeunes personnes dignes de mettre en goût le plus endurci célibataire.

— C'est à mon adresse, n'est-ce pas, le qualificatif ?

— Si vous le jugez mérité, oui... Mais j'aime mieux croire qu'il est injuste !

— Hélas ! non, reconnut Étienne avec une fausse componction. Vraiment, plus les années passent et plus je m'abîme dans la certitude que je finirai sous la peau d'un vieux garçon égoïste, jaloux de sa liberté et, jusque dans les moelles, curieux d'observer ; un individu mâtiné de La Bruyère et de Mérimée...

— A votre gré, cher. Mais tout de même vous ne paraissez pas avoir encore revêtu la peau du vieux garçon !

Et les yeux de Christine se posèrent sur le masque intelligent qui révélait une vie profonde et jeune.

— Madame, j'ai trente ans, sonnés de ce printemps.

— Peuh ! Ce n'est pas encore un âge bien avancé... La chanson vous dirait : « Gai ! Gai ! mariez-vous, beau chevalier ! »

— Christine, laisse donc Étienne tranquille,

dit Servoz qui se délectait des jeux de la lumière sur le lac. Nous avons à causer de choses sérieuses.

— Pas aujourd'hui, en tout cas. L'après-midi lui est accordé pour s'acclimater. Je l'emmènerai chercher Renée au *dancing* du Palace. Là, sa curiosité trouvera à glaner dans le troupeau des jeunes vierges de nationalités diverses que la saison y rassemble.

— Mais, madame, je ne danse pas !

— Moi non plus... Mais, à l'inverse de vous, je le regrette...

— C'est cela, Morgan, accompagnez-la, fit Raymond flegmatique. Et veillez bien, mon bon ami, à ce qu'elle ne succombe pas à la tentation de s'offrir un tango, sur l'invitation de quelque aimable jouvenceau. Ce qui agiterait incontinent les matrones du Palace.

— Madame, se pourrait-il que ces respectables dames soient stupides ?

— Heu... Heu!... Morgan, je ne peux me faire d'illusions ; dans le clan des mères de famille *vieille école*, j'ai une presse déplorable.

— Parce que?...

— D'abord, parce que j'ai des goûts bohèmes, à l'unisson, d'ailleurs, avec ceux de mon mari... Comme lui, j'adore le *camping*, les couchers à la belle étoile, les promenades à l'aventure, sans souci de l'heure et des repas, pris n'importe où ; chez un pâtissier, dans une auberge, voire même sur une route, à la façon des chemineaux. Et puis, volontiers, je joue au tennis avec les jeunes qui m'y invitent gentiment. Mais le pis, Étienne, c'est...

— C'est?...

— Quand j'ai l'imprudence de laisser voir



mes idées sur l'éducation des jeunes filles d'aujourd'hui. Imaginez l'effet d'une auto lancée à travers les allées bien étroites d'un jardin de curé!

— Vous êtes un peu anarchiste, en la matière, n'est-ce pas? madame.

— Mais non... Tout bonnement, je vois juste.

Entre deux bouffées de cigare, Raymond Servoz jeta, narquois :

— Morgan, ne vous étonnez pas, Christine est toujours convaincue qu'elle voit juste...

— Parce que l'expérience me le prouve toujours! fit-elle, sans se troubler.

— Madame, je suis très intrigué. Que dites-vous donc aux matrones du Palace?

— Des choses évidentes, très simples...

— Mais encore?...

— Ceci, par exemple, que nous devons évoluer, comme les circonstances y ont amené nos filles, si nous ne voulons que ces petites ne nous apportent de gros mécomptes; et même, ne nous échappent, — pour leur malheur et pour le nôtre, — par suite d'une incompréhension, née de nos générations différentes...

— Raymond, les opinions de Mme Servoz me paraissent très sages.

— N'est-ce pas?... Vous le reconnaissez? Puisque nous avons dû, par la force des choses, leur accorder une liberté qui, jadis, nous était refusée, il est évident qu'il nous faut être, près d'elles, non plus d'austères divinités, juchées sur un piédestal de sagesse protectrice et autoritaire; mais l'amie maternelle, la meilleure amie, celle à qui, spontanément, elles viennent, peuvent tout confier, tout demander; sûres d'être toujours accueillies

par une tendresse compréhensive, généreuse, indulgente... Voyons, est-ce vrai?

— Très vrai, approuva, de nouveau, Morgan que la conviction de la jeune femme intéressait. Et, cependant, vous ne trouvez pas d'écho chez les mères du Palace?

— De l'écho? naïf jeune homme... Mon cher, elles sont inouïes. Elles n'ont pas l'air de se douter que leurs filles sont toutes différentes de ce qu'elles-mêmes furent jadis...

— Et alors?...

— Alors?... Les unes demeurent béates en leurs vues courtes de taupes. Les autres braquent, sur leurs *poussines*, des yeux d'Argus qui voient plus ou moins faux. D'autres aussi, débordées par l'esprit d'indépendance des jeunes personnes, s'abandonnent, désesparées, la volonté morte, au flot imprévu qui roule mères et filles... Oh! bien entendu, ces enfants jouissent d'une liberté effarante pour des esprits imbus de la tradition. Elles sortent seules... Il est admis qu'elles aillent, sans chaperon, dans le monde. Elles se font, la nuit même, ramener par leurs danseurs et ne se privent pas d'aller goûter en tête-à-tête avec leur flirt en quelque *tea-room*, sinon dans sa garçonnière. Je pourrais citer mes exemples...

— Mais, après tout, madame, puisque les mères permettent, sinon approuvent...

— Elles permettent..., ou elles subissent..., ou elles ignorent, occupées de leurs propres affaires, soucis, vie mondaine, etc., etc... Comme si ce n'était pas notre œuvre capitale de nous occuper de nos filles pour en faire les femmes qu'elles doivent être à notre époque. C'est très bien de

veiller sur leur santé, leur instruction, leurs plaisirs ; mais, tout de même, connaître et diriger leur vie morale, c'est tout aussi important. Avouez !

— J'avoue... et très sincèrement !

— Et puis, il nous faut bien les mettre en état de se débrouiller seules dans l'existence, puisque la guerre a fait des vides considérables parmi ceux qui auraient pu être leurs maris...

— Et que les survivants préfèrent rester d'égoïstes célibataires, remarqua aimablement Servoz.

— Merci bien, mon vieux.

— Il n'y a pas de quoi ! Je constate un fait. Christine a raison. Il est impossible que les gamines de notre an de grâce aient la mentalité de leurs sœurs aînées et demeurent les vierges de jadis qui cheminaient, dociles et illusionnées, vers l'inconnu du mariage. Morgan, si le goût des petites oies blanches vous venait, prenez-en votre parti, elles sont allées rejoindre les vieilles lunes.

— Ça m'est bien égal, je suis désintéressé dans la question.

— Eh ! Eh !... interrompit alertement Christine. Que sait-on ? Peut-être, il suffirait que la destinée jette, sur votre route, une dernière oie blanche, égarée parmi ses modernes sœurs.. Ou encore quelque jolie féministe très intelligente ; comme... après tout..., je pourrais, ici même, vous en offrir un spécimen, charmant, à mon gré...

— Au *dancing* ?

— Non ! C'est peu probable. Elle ne pratique pas le *dancing*, mais elle habite le Palace. Étienne, vous n'imaginez pas la moisson qu'un psycho-

logue trouverait à faire dans les relations entre mères et filles, à l'heure actuelle !

— Soyez certain, Morgan, que ces études, ma femme se charge de les faire. Je ne sais si elle a l'intention de se lancer à la remorque de Fénelon, mais elle fait une copieuse dépense d'observation, si j'en juge d'après les fruits qu'elle en retire et soumet généreusement à mon incompetence.

— Madame, est-il bien vrai que vous n'écrivez pas un livre sur l'éducation des jeunes vierges, vingtième siècle ?

— Non, monsieur, je n'écris aucun livre. Et pour cause !

— Pour cause ?

— Pour cause d'incapacité. Raymond vous l'a dit, je me contente de constater, à Menthon comme à Paris, dans les milieux très divers où je fréquente, des vérités toujours les mêmes... dont j'ai tiré une conclusion évidente...

— C'est-à-dire ?

— La conclusion que la majorité de ces petites demeurent cadennassées, moralement, devant leurs mères, si excellentes soient-elles, les sentant trop d'une génération tout à fait autre. D'où dissidences dont souffrent les unes et les autres. Je m'en aperçois bien, à la façon dont ces enfants viennent à moi — qui n'ai jamais voulu grimper sur les échasses des parents — pour me conter leurs petites histoires, terminant toujours leurs confidences par cette phrase invariable : « Surtout, ne dites rien à maman ! » Eh bien, à aucun prix, je ne voudrais que Renée pût prononcer de telles paroles !

— Et vous avez rudement raison ! madame. Mais à quel point je me réjouis de n'être pas une mère de famille !!!

Du bout des lèvres, la jeune femme lui lança, taquine :

— Vous avez, à ce degré, peur des responsabilités ?

— Je suis prudent et je déteste les conflits. Sans indiscretion, madame, oserais-je vous adresser une question ?

— Osez..., osez...

— Cette liberté... absolue, octroyée aujourd'hui aux jeunes personnes, vous aussi, la donnez à Mlle Renée ?

— Non, fit carrément Christine. J'ai gardé le culte de la *vraie* jeune fille ; et je trouve inutile et dangereuse une indépendance sans contrôle. Je respecte, certes, la personnalité de ma fille. Je suis prête à répondre à toutes ses questions ; car j'ai l'horreur des cachotteries et je sais trop bien que, les explications refusées par la mère, les curieuses, résolues à savoir, les obtiennent d'amies plus ou moins renseignées qui les donneront sans tact... Souvent, avec des audaces inutiles et le plaisir malsain de toucher au fruit défendu. J'accorde donc à Renée toute liberté, à la seule condition que, en retour, elle me donnera toute confiance.

— Et le pacte est observé ? interrogea Étienne, un peu sceptique malgré lui.

— Mais oui ! Et pour notre bonheur à toutes les deux... Vous ne me croyez pas ? Qu'est-ce que vous pensez, tout bas ?

— Vous allez peut-être me trouver très impertinent ? Mais...

— Mais?

— Je me demande si cette confiance entière ne vient pas de ce que Mlle Renée n'est pas encore au moment psychologique où la fille la plus tendre voile son cœur... parce que la mère n'y règne plus seule?...

Christine honora le jeune homme d'un coup d'œil surpris et approbateur.

— Très juste, votre observation, digne d'être sortie d'un cerveau féminin, et inattendue chez un célibataire.

— Je suis fort intelligent, dit-il d'un ton de modestie affectée qui les fit rire tous trois.

— Tous mes compliments ! ... Mais, à bavarder, nous nous attardons, et j'oublie le *dancing* du Palace... Je vais encore arriver en retard ; ce qui accroîtra ma mauvaise réputation. Vous m'accompagnez ? Morgan.

— Volontiers, madame, puisque Raymond me donne congé aujourd'hui.

— Parfait !... Je mets mon chapeau pour être correcte et je vous emmène étudier les jeunes vierges, vingtième siècle, et leurs mères, dix-neuvième... Dans cinq minutes, je suis à vous.

Et, de son pas souple, Christine grimpa les degrés ensoleillés du perron.

## II

### AU « DANCING DU PALACE »

L'affluence était considérable sur la terrasse du Palace, quand Christine Servoz y apparut, suivie de Morgan dont le regard enveloppait les

multiples groupes réunis autour des tables à thé ; groupes bien français et groupes cosmopolites où voisinaient l'Italie, l'Amérique et l'Angleterre ; tous leurs membres appartenant, avec plus ou moins de chic, au monde qui possède.

Il y avait de grosses perles aux oreilles ; des colliers autour des cous nus ; des bagues révélatrices aux doigts qui maniaient les cuillers du lunch ; de précieuses broderies sur les robes, impeccablement coupées.

— Le clan des « mères poules », marmotta Christine à son compagnon .

Et d'un geste imperceptible, elle indiquait, confortables en leurs fauteuils de paille, un ouvrage en main, quelques femmes correctement modernes. De toute évidence, elles pratiquaient les bons faiseurs ; mais, en même temps, demeuraient soigneuses d'éviter toute audace subversive, toute recherche d'une personnalité quelconque dans les détails complémentaires de leur toilette.

— Vous n'allez pas les retrouver?... Ni m'englober dans leur cercle, implora Étienne un peu inquiet.

— Pour sûr que non ! Mais, quoi qu'en dise Raymond, je suis une personne bien élevée. Je vais aller gentiment leur serrer la main et puis, nous filerons contempler la jeunesse qui danse dans le hall. Voulez-vous que je vous présente ?

— Aux « mères poules »?... Chère madame, vous m'avez promis que je venais en spectateur.

— Mais oui, c'est entendu. Demeurez l'âme en paix et allez m'attendre devant le hall. Je salue et je reviens.

Mais Morgan, qui examinait le groupe vers lequel la politesse conduisait la jeune femme, la retint, remarquant entre haut et bas :

— Il y en a une charmante parmi vos matrones...

— Celle qui ressemble à un Latour, avec ses cheveux blancs, ses doux yeux bruns et sa fraîcheur d'âme candide? C'est la mère de ma jeune amie féministe, Grâce Douvaines, et la veuve, déplorablement fortunée, de Charles Douvaines, l'agent de change... Une créature exquise, à qui l'on ne peut reprocher que trop de bonté; par suite, un désir excessif de faire toujours plaisir et une absence de volonté, plutôt fâcheuse pour ses enfants...

— Cette dame ultra-bienveillante me charme! Madame, s'il vous plaît, achevez ces présentations à distance.

— Tiens, tiens, Morgan, vous devenez curieux? Eh bien, près de Mme Douvaines, la petite dame rebondie, au profil aigu, c'est la femme du bâtonnier des avocats, le beau Perrière; et sa voisine, haute et mince, d'une distinction toute patriicienne..., remarquez-le, c'est la comtesse de Lumière. Elle fraie, polie et condescendante, avec le menu fretin que nous constituons, nous autres bourgeoisés, qui ne sommes pas « nées ».

Étienne remarqua et constata que la comtesse de Lumière avait des traits agréables, d'une régularité froide. Ses mains fines traçaient des arabesques sur un carré de filet; et l'attitude imperceptiblement distante, elle semblait détachée des propos abondants de la petite femme rebondie. Christine continuait :



— Mme de Lumière n'habite pas le Palace, mais une villa sur le haut de Menthon. J'imagine qu'elle a daigné conduire sa fille au *dancing* pour répondre à l'invitation de..., tenez..., de la jolie femme qui descend les marches du perron.

— Rudement moderne, celle-là !

Et Étienne, en connaisseur, considéra la tête ronde coiffée à la *garçonne*, la robe très courte qui voletait sur les jambes irréprochables dans leur gaine de soie claire, les bras et les épaules vierges de tout voile.

— Comment, diable ! cette dame plutôt *ohé ! ohé !*... peut-elle être l'amie de la comtesse de Lumière ?

— Des voisines de campagne. Les Lumière ont une vaste propriété en Provence où ils passent la plus grande partie de l'année, et les de Vérel en possèdent une également, toute proche.

— Compris !... Et cette douairière aux allures de diaconesse ?

— La baronne Trémour, une pieuse créature, dévorée par les bonnes œuvres, qui, en toute sérénité, laisse son fils et sa très jeune fille gambader, à leur gré, dans les plaisirs du siècle. Ces jours-ci, elle m'a confié, navrée, qu'elle avait dû, l'hiver dernier, autoriser sa fille à suivre avec des amies une série de conférences, par un abbé, sur « l'Éducation de la volonté ». Elle estimait qu'un cours de cuisine lui eût été bien autrement utile !... Monsieur le curieux, en savez-vous assez, maintenant ?

— Oui, chère madame. J'ai ma suffisance, en attendant que mon appétit se réveille devant l'essaim des jeunes beautés, que vous m'avez annoncé savoureux.

— A mon goût, tout au moins. Pour l'instant, je vais faire — enfin ! — mes salutations ; car nous avons été, tout de suite, repérés par les yeux investigateurs de Mme Perrière. Gare à ma réputation !... Allez vite observer, méditer, regarder, voire même danser..., si le cœur vous en dit. Dans quelques minutes, je vous rejoins.

Il obéit et monta les degrés qui menaient au vestibule. Par les fenêtres large ouvertes, s'épanchait, en même temps que des exclamations et des rires, la musique d'un tango que des couples, attirés par le charme du crépuscule doré, venaient danser dans le jardin même, abaissé vers le lac, en terrasses successives et fleuries à souhait. Au lieu d'entrer dans le hall, Étienne s'arrêta, jouissant de la vision d'été qui s'offrait à lui. De haut, le Palace dominait le lac jusqu'à l'horizon vapoureux d'Annecy, le lointain bleu tendre des montagnes dont la brume des chaudes journées estompait la ligne harmonieusement douce.

Il observait Christine. Très gracieuse, mais en vitesse, elle liquidait ses devoirs mondains, serrait la main de Mme Douvaines, de la comtesse de Lumière, aimable sans abandon ; de l'excellente baronne Trémour que sa désinvolture tout à la fois effarait et réjouissait ; et, finalement, refusait le fauteuil offert par Mme Perrière, très intriguée par la présence d'Étienne.

— Chère madame, vous ne nous restez pas un peu ? insistait-elle, pour rappeler à Christine Servoz quelle était sa vraie place... Parmi les mères, non isolée dans un tête-à-tête choquant avec cet inconnu qui avait l'air de semer, sur les gens et les choses, une curiosité discrète, bien visible, dans son regard vif.

Mais Christine savait demeurer insaisissable, et se déroba sans peine.

— Merci beaucoup, chère madame, je ne m'apartiens pas. Aujourd'hui, je fais les honneurs de Menthon à l'un de nos amis, arrivé tantôt et je vais voir ce que devient ma fille.

— Elle est encore au tennis, expliqua aussitôt Mme Douvaines, toujours obligeante.

— Avec Grâce?

— Non, Grâce passe l'après-midi auprès de Mlle Jussiane. Vous savez que, pour elle, aucun plaisir n'est comparable à celui-là.

— Oui, je sais, fit simplement Christine.

En son for intérieur, elle trouvait dangereuse l'influence exercée sur Grâce Douvaines, par la forte et impérieuse intelligence de Sabine Jussiane, docteur ès lettres, agrégée de philosophie, ardemment adonnée à toutes les œuvres sociales qui intéressent le sort de la femme.

Mais à quoi bon trahir une impression que Mme Douvaines ne partageait pas; séduite, elle aussi, par l'autorité charmeuse de Sabine Jussiane... Incapable, d'ailleurs, de lutter contre la jeune volonté de sa fille, toute à la dévotion du professeur, dont, avec un enthousiasme passionné, elle avait reçu l'enseignement.

Aussi, sans relever les paroles de Mme Douvaines, Christine finit, en souriant :

— A tout à l'heure, chère bonne amie. Maintenant, je vais vite retrouver mon hôte qui doit croire que je l'abandonne.

La vérité était que, sans impatience, il la regardait approcher, s'amusant à suivre ses évolutions à travers la foule panachée. Au passage, venant

vers lui, elle distribuait sourires, serremments de main, signes de tête, guidée par le tact inné qui lui révélait, — sans erreur, — la note et la mesure justes. Aussi, son sillage était-il sympathiquement suivi; surtout par les yeux masculins que charmaient la grâce de sa silhouette parisienne, l'éclat de sa nuque blonde, autant que la spirituelle animation de son visage.

Quand elle rejoignit Étienne, il s'exclama en riant :

— M'est avis que, malgré votre fâcheuse réputation, vous êtes très populaire, au Palace de Menthon !

— C'est *parce que...* et non *malgré* qu'il faut dire... Vous oubliez votre expérience, mon ami... Maintenant, entrons, voulez-vous ?

Il la suivit dans le haut vestibule encombré par les groupes de spectateurs, parmi lesquels se dissimulaient les fervents du flirt qui, pour cause, désertaient la salle de danse.

Christine s'arrêta au seuil du hall. Un tango commençait ; et une trentaine de couples se mouvaient, attentifs au rythme voluptueux et lent, si étroitement enlacés que les visages semblaient se frôler.

— Oh ! Morgan, vous avez de la chance : la chambrée est brillante !

Là, aussi, les types et les races s'accusaient sur les jeunes visages, animés par des causes très multiples où le seul plaisir de la danse n'était pas l'élément principal : visages d'Italiennes, aux yeux de braise, d'Anglaises garçonnières ou un peu raides ; d'Américaines dont l'élégance hardie s'effaçait devant les robes et la grâce coquette des petites filles de France.

Il y en avait de très jeunes parmi celles-là ; et, au passage, l'œil observateur de Morgan nota la mine de deux fillettes ; l'une, trop longue encore pour sa minceur, la bouche épanouie, ses yeux brillants levés avec une audace naïve vers son cavalier, un grand garçon rieur ; l'autre, rondelette, un peu courte, serrée de près par son danseur ; une expression moutonne et extasiée, sur ses jolis traits.

Christine, ravie de l'intérêt de Morgan, lui expliquait :

— La grande, genre « poulain échappé », c'est Nicole Trémour ; la seconde, son amie de cœur, Francine de Sayne... Et puis, derrière, cette enfant toute fraîche qui, elle, danse pour danser, c'est Simone Douvaines, la sœur cadette de ma jeune amie Grâce. Mais, elle, sûrement, ne sera pas une intellectuelle féministe ; seulement, une bonne mère de famille, tendre, popote et dévouée. Regardez avec quel cœur elle s'évertue à guider ce garçonnet, son frère, dont la science est toute rudimentaire. Entre les bras du Prince Charmant, elle ne serait pas plus contente !

— Ils sont gentils à voir, ces deux petits !... Mais, madame, parmi les danseuses, je n'aperçois pas votre Renée?...

— Non, elle est encore la proie du tennis. Si elle s'y attarde trop, je vais aller l'y trouver pour lui prouver mon exactitude. Auparavant, que je vous nomme vite les gamines dont vous venez de voir les mères. Cette blonde diaphane, c'est Anne de Lumière, dite Annie.

Et elle désignait une élégante créature, svelte jusqu'à la fragilité, dont le soleil n'avait pu même

dorer la blancheur, à peine nacrée de rose vers le haut des joues. Sous les cheveux de soie blonde argentée, luisait la douceur ardente et tendre des yeux très bleus dont l'expression devint chercheuse quand, entre les bras de son danseur, elle passa devant la porte qui s'ouvrait sur le vestibule. Alors, instantanément, un tel éclair y flamba que, aussitôt, Étienne regarda vers l'entrée du hall. Un très joli garçon d'une vingtaine d'années venait d'y apparaître ; un de ces jeunes hommes que leur seul aspect révèle gourmands de tous les fruits de la vie.

— Madame, quel est ce jeune mâle ?

— Le beau brun qui vient d'entrer dans le hall ? Maurice de Vérel, l'ami d'enfance d'Anne de Lumière.

— Son ami, jadis... Son flirt, aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Qui pourrait le dire?... Annie est une petite fille très sévèrement élevée et, sans doute, avoir un « flirt » lui semblerait une inconvenance monstrueuse !

A part lui, Morgan pensait que les petites filles, si bien élevées soient-elles, sont quelquefois trahies, sans le savoir, par des prunelles trop expressives. Mais il n'insista pas, continuant à observer les couples qui défilaient devant lui ; et, aussitôt, il eut encore une question :

— Celle-ci?... C'est une grue en herbe ?

Il indiquait une superbe fille d'un éclat éblouissant, la chair dorée sous les cheveux noirs, courts et ondes, de sombres yeux veloutés, brûlants comme le sourire qui errait sur les lèvres entr'ouvertes. Christine s'était mise à rire de la question.

— Une grue en herbe?... Cette belle créature est la fille de Maître Perrière, — l'une des gloires du Barreau de Paris, — et destinée, paraît-il, au premier secrétaire de son père.

— Eh bien ! il ne s'embêtera pas, le premier secrétaire ! Mais il fera bien d'ouvrir l'œil, en tant que mari. Rien qu'à voir danser Mlle Yvette, on sait à quoi s'en tenir.

Elle portait une robe d'étoffe très légère à grandes fleurs ; et, sous la mousseline souple, le corps ondulait avec une grâce insolente qui attirait et retenait les regards masculins. Les femmes, elles, la considéraient, plutôt malveillantes, sinon dédaigneuses.

— Je ne plains pas son danseur. Mais... mais je ne me trompe pas... Ce danseur, c'est Robert Houdry !... Comment, il est ici ? La veine lui a donc fourni des capitaux ?... En général, pourtant, les cartes ne lui portent pas chance... Ce qui ne le guérit pas de jouer !

— C'est, en effet, Robert Houdry... Vous le connaissez ?

— Naturellement, comme tout le monde... Surtout après le succès de scandale de son dernier bouquin, *La courtisane Hellé*... C'est stupéfiant de le voir ici, dans ce virginal *dancing* ! Et les prudentes brebis lui permettent d'approcher leurs agnelles ?

— Il approche surtout Yvette Perrière...

— Je le comprends ! Elle est tout à fait dans ses cordes !

— Ah ! vous trouvez ? Me semble que vous êtes un célibataire bien connaisseur !

— C'est pourquoi, chère madame, je ne tien-

drais pas Mlle Yvette pour une épouse de tout repos !... Mais considérée sous un autre angle, elle me paraît un régal de choix. Comment peut-elle bien être la fille de la dame rebondie et correcte qui tricotait, si affairée, sur la terrasse !

— Rappelez-vous qu'elle est aussi la fille du beau Perrière, à qui la chronique prête infiniment de succès, ailleurs que dans sa carrière.

— C'est vrai... Sa réputation est, en effet, très complexe... Madame, dites-moi encore quel est le joli Saxe que son cavalier, un Italien selon les apparences, dévore des yeux ?

— En robe rose ? Cette blonde ?... Avec le marquis de Venzano ?... Mon ami, rien à faire de ce côté. Le joli Saxe est en puissance de mari ; de plus, une mère de famille et son aînée est..., voyez..., la charmante fille brune qui entre justement, sa raquette à la main.

— Madame, vous abusez de ma confiance. Il est impossible que le jeune Saxe aux yeux candides et cette joueuse de tennis aux allures de Diane, soient mère et fille.

— Pourtant, c'est ainsi ! Mais, je crois que, l'une et l'autre, trouvent quelques inconvénients à cette similitude d'âge apparente. Mme de Tensé passe pour n'être pas autrement ravie de se voir déjà pourvue d'une fille de dix-huit ans ; laquelle, de son côté, est consciente de jouir d'une bien jeune mère, peu chaperonnante. Aussi, a-t-elle pris le parti de se conduire en femme qui doit compter sur elle seule ; et elle y a gagné une personnalité un peu gênante, au gré de sa juvénile mère.

— D'où rapports un brin délicats entre elles, comme de juste, conclut Étienne.



Et son regard allait de la danseuse, ennuagée de rose, à la jeune fille immobile à l'entrée du hall, une gravité inconsciente dans les prunelles qui suivaient la tête blonde de la danseuse.

— Morgan, cette fois, sans rémission, je vous laisse à vos études psychologiques, dit Christine que réjouissait la mine attentive de son compagnon. Je vais demander à Brigitte de Tensé pourquoi Renée s'éternise ainsi au tennis.

Mais, justement, la jeune fille venait d'apercevoir Mme Servoz et se rapprochait ; un éclair de plaisir avait lui dans ses yeux qui devaient regarder bien en face, toujours. Et Morgan, resté un peu en arrière, pensa que cette jeune créature, dont la peau fraîche, sous les cheveux sombres, semblait frottée de soleil, devait être une fille absolument saine, au moral comme au physique.

Christine l'accueillait d'une exclamation amicale :

— Bonjour ! Brigitte. Vous ne dansez pas ?

— Non, je ne me sens pas du tout en goût ! Je ne suis, tantôt, qu'une alpiniste retour d'ascension.

— Vous êtes remontée à la Tournette ?

— Oui. Nous sommes partis hier vers quatre heures.

— Qui, « nous » ?... Pas votre mère ?

Brigitte eut un rire bref.

— Non, mère était à Annecy pour entendre, au Casino, *le Duel*, joué par la Comédie-Française, en la personne de son distingué sociétaire, Roger Monteaux. Elle n'apprécie pas du tout les ascensions sans funiculaire. J'étais avec de jeunes Anglaises de l'hôtel, Maud et Lilian Hoxton, leurs père et frère...

— Toute l'aventureuse Albion !... Vous représentez la France ?

— Oui, avec mon vieux camarade, Guillaume Dortal.

Et elle poursuivit, comme si elle voulait empêcher toute réflexion de Christine :

— Nous avons dîné au Refuge et dormi en plein air jusqu'au moment de nous remettre en route, dans la nuit, pour ne pas manquer le lever du soleil qui a été... une merveille !... Sans doute, afin de nous récompenser d'avoir allégrement grimpé vers lui. Nous étions redescendus pour le déjeuner.

— Quelle fervente alpiniste vous êtes ! Brigitte.

Les dents très blanches apparurent dans le sourire de la jeune fille.

— C'est vrai ! J'adore les escalades, la solitude et l'air des sommets !... Tous les sports, d'ailleurs.

— Moi aussi, avoua Christine... Autant que, si j'avais encore votre âge... Vous n'êtes pas fatiguée ?

— Je serais toute prête à repartir...

Et Christine savait qu'elle ne bluffait pas du tout. Brigitte de Tensé était de ces filles modernes qui marchent, patinent, nagent, etc., sans négliger, pour leur cerveau, la forte pâture intellectuelle.

Le tango finissait, juste comme apparaissait Renée, les joues fouettées de rose par l'ardeur du jeu. Des couples se séparaient. Mais la plupart poursuivaient le papotage ou le flirt en cours. Et parmi les plus affairées dans leur plaisir, Morgan, amusé, distingua Nicole Trémur et son amie Francine. Un peu à l'écart, les joues brûlantes, coquettes comme des femmes, elles ripostaient

aux propos de leurs danseurs, avec des rires de pensionnaires en rupture de surveillance. A un mot de son cavalier, lestement, Nicole effleura des doigts la joue brune du jeune homme qui répondit en écrasant sa bouche sur leur peau fraîche. Et, de plus belle, les rires fusèrent dans le groupe juvénile.

Mais, d'ailleurs, l'âge ne faisait rien à la chose. Pour sa part, Mme de Tensé ne semblait pas pressée de laisser de côté le bel Italien dont la cour pressante charmait sa coquetterie. Tous deux causaient. Un petit souffle soulevait l'étoffe légère qui voilait — un peu — la gorge ; et ses yeux plongeaient dans ceux de Venzano qui dardait sur elle la flamme de ses prunelles veloutées. Lentement, ils se dirigeaient vers la porte-fenêtre ouverte sur le perron ; et soudain, elle aperçut sa fille.

Leurs regards se croisèrent, pleins d'un infini de pensées que ni l'une ni l'autre n'eût articulées, révélatrices de l'abîme entre elles. Les traits de Mme de Tensé perdirent instantanément leur extrême jeunesse, car une dureté en accentuait les lignes. Laisant derrière elle le marquis de Venzano, elle alla vers la jeune fille et lui murmura, — peut-être le frémissement de ses lèvres rendait sa voix presque agressive :

— Pour venir dans la salle de danse, tu aurais pu t'habiller davantage ! Ta robe de toile n'est pas de mise ici. Tu as l'air en tenue de tennis !

— C'est que, en effet, je vais jouer ! fit Brigitte tranquillement. J'attendais que Guillaume fût arrivé pour la revanche que je lui ai promise et justement le voici.

— Guillaume?... Ah ! oui, ton amoureux.

Brigitte eut un petit rire inconsciemment dédaigneux.

— Je n'ai pas d'amoureux, tu le sais bien. Ce n'est pas mon genre... J'aime mieux avoir des amis.

— Plus exactement, un ami... Bah ! ne te défends pas ! Va lancer des balles et laisse ta mère, pas sportive du tout ! prendre le plaisir qui la tente.

L'orchestre préludait et elle avait vu, vers elle, le mouvement de Venzano qui, de sa voix caressante, implorait :

— Madame, vous avez daigné me promettre ce tango !

— Oui, avec plaisir ; je suis à vous !

Et dans son accent, il y avait une sorte de défi à l'adressé de Brigitte.

Sans un mot, la jeune fille se détourna et descendit les marches du perron. Un soupir de délivrance s'échappa des lèvres de Mme de Tensé. Impitoyablement, la présence de Brigitte lui rappelait que, en dépit des apparences, elle était son aînée d'un nombre déjà lourd d'années vécues.

— Venez, signora, murmura Venzano que l'impatience énervait de tenir entre ses bras le corps charmant enveloppé si peu, par le voile ténu des vêtements. Elle lui sourit, ressaisie par la griserie du plaisir qui rosait son visage et alanguissait son regard d'ingénue.

Morgan, observateur, avait suivi la scène. Prêt à sortir du hall, il enveloppait, une fois encore, les couples, de nouveau rapprochés par la musique. Devant lui, passait Yvette Perrière ; et le hasard jeta vers son oreille les mots qu'elle murmurait à

Robert Houdry, avec une désinvolture moqueuse :

— Non, je ne danse pas cette fois ; surtout avec vous ! Il faut que je descende, un instant, sur la terrasse... Sinon, maman va surgir, s'installera dans ce salon et je n'aurai plus un instant de tranquillité. Laissez-moi, seule, aller la retrouver.

— Vous reviendrez tout de suite?... J'ai tellement soif de vous ! Yvette.

Elle haussa un peu les épaules. Une indéfinissable expression errait dans les prunelles brûlantes ; et elle s'éloigna balançant ses hanches rondes, avec une grâce d'Espagnole.

Cependant, à l'angle opposé du hall, Annie de Lumière parlait à Maurice de Vérel. Sa tenue était d'une irréprochable réserve. Mais dans son regard bleu, rayonnait la tendresse passionnée que devaient avoir les yeux de Julie de Lespinasse, fixés sur Guibert.

### III

#### LES MÈRES CAUSENT

Yvette connaissait trop bien la surveillance tatillonne de sa mère pour n'avoir pas deviné juste, en estimant nécessaire d'aller se montrer à elle, comme un soldat subit l'inévitable inspection. Elle trouva, en effet, Mme Perrière debout, prête à s'engouffrer dans le hall pour que sa fille dansât sous son regard ; et elle la reçut par une exclamation mécontente.

— Pourquoi ne reviens-tu pas près de moi, entre chaque danse, comme tu sais que j'y tiens ?

— Mais, maman, je n'ai pas arrêté de danser...

— Avec qui?

Ses yeux inquisiteurs s'attachaient au visage éblouissant de sa fille.

Une lueur d'agacement flamba, une seconde, dans les prunelles sombres d'Yvette. Mais elle s'était dressée à répondre sans se trahir; et elle dit, l'accent détaché, se rapprochant du groupe que Christine venait de rejoindre, Renée à son bras :

— Avec qui j'ai dansé?... Avec le marquis de Venzano, avec l'Américain Patrick Vandall qui vous a été présenté hier.... avec Robert Houdry...

— Les deux premiers, c'était sortable... Mais comment te permets-tu d'accueillir ce Robert Houdry..., qui n'est pas un homme du monde...

— C'est vrai... Ce n'est qu'un homme de lettres, laissa négligemment tomber Christine avec une ironie que ne discerna pas Mme Perrière.

— Un homme de lettres... Pas même!... Tout au plus, un débutant!...

— Très en vue, déjà! finit Christine, gracieusement taquine. Il écrit, dans les revues d'avant-garde, des articles d'un esprit étincelant, et ses premiers romans sont d'une amoralité aussi remarquable que son talent, qui est indéniable... Vous en avez lu?

— Certes non! Je ne touche pas à des saletés de ce genre!

Yvette mordait sa lèvre si fort qu'une gouttelette de sang y apparut; et sous ses paupières un peu lourdes, elle lança un coup d'œil de colère à la comtesse de Lumiège qui, de son air le plus dédaigneux, prononçait :

— Dans les hôtels, par malheur, il est impossible d'éviter certaines promiscuités ; et je comprends, madame, que vous le déploriez. Certes...

Cette fois, elle s'adressait à Mme de Vérel, occupée à déguster une glace :

— ...certes, c'est bien pour vous, chère amie, que j'ai amené Annie à ce *dancing*. Il se fait tard, je vais l'emmener, du reste. Mademoiselle Yvette, puisque vous regagnez le hall, voulez-vous, je vous prie, prévenir Annie que je l'attends.

— Très volontiers, madame.

Sous son masque d'indifférence, Yvette était frémissante de colère.

— Renée, vous venez ?

Et, nerveuse, elle se rapprochait de Renée qui, penchée vers le fauteuil de sa mère, lui parlait câlinement.

— Mère, je puis aller?... Tu n'es pas trop pressée de partir ?

— Non, chérie, va danser un peu. Je t'appellerai dès qu'il le faudra.

Renée enveloppa sa mère d'un regard caressant et les deux jeunes filles s'éloignèrent. Jamais plus Renée n'avait ressemblé à une fine Tanagra qu'auprès de la moderne Yvette, d'ondoyante allure. Sans répondre, celle-ci avait laissé tomber la recommandation péremptoire de Mme Perrière :

— N'oublie pas, Yvette, que tu ne dois plus danser avec ce M. Houdry.

La comtesse de Lumiège avait accueilli, avec un discret sourire, les paroles de Mme Perrière et elle approuva, en manière de conclusion :

— Vraiment, jamais, autrefois, les hommes du

genre de M. Houdry n'eussent osé s'attaquer à nos filles. Mais, à tout prendre, c'est nous qui leur en donnons l'audace par la liberté inconcevable qu'ils nous voient accorder à ces enfants.

— Dites plutôt une liberté inévitable, sinon nécessaire, glissa Christine avec tant de bonne grâce souriante, que toute réponse désagréable eût été impossible. En elle, s'était dressée l'enfant terrible, ravie de bousculer des idées surannées ; comme elle l'aurait été d'ouvrir grande, une fenêtre, dans une pièce sans air.

Mme Perrière et la comtesse de Lumière eurent le même geste sceptique ; découragement dû à l'expérience, chez Mme Perrière ; incompréhension chez la descendante d'une lignée de femmes qui avaient grandi et vécu empaquetées par d'immuables principes. Et toutes deux laissèrent intervenir la mère de Grâce qui avouait, sincère, oh ! combien :

— Chère madame Servoz, vous avez raison. Mais, en réalité, il devient très difficile de diriger des enfants qui vivent dans une atmosphère tout à fait différente de celle qui fut la nôtre !

— Mais non !... Si nous nous en donnons la peine ; si nous sortons de nous-mêmes, de nos préjugés ; de vieilles idées qui ne sont plus à la page !... Laissons nos filles suivre le flot... Je crois que nous ne pouvons faire autrement !... Mais, d'abord, apprenons-leur à nager !

— Tout à fait juste cela ! approuva la très moderne Mme de Vérel.

La comtesse de Lumière protesta aussitôt ; empêchant ainsi Mme Perrière de partir en guerre.

— Ma chère amie, vous pouvez parler de la



sorte, parce que vous n'avez pas de fille. Mais pour ma part, il me serait impossible de partager les idées très larges..., je ne me permets pas de dire, « trop larges », de Mme Servoz.

— Ni moi, déclara Mme Perrière belliqueuse ; et tout le cercle des mères estima qu'elle avait sujet.

De sa voix froide, piquant d'un geste régulier l'aiguille dans son carré de filet, Mme de Lumière décrétait :

— J'estime que c'est à nous, la classe éclairée, qu'il appartient d'endiguer le courant de laisser-aller dont les conséquences peuvent être déplorables. Et, bien plus encore que moi, mon mari a tenu à ce que notre Annie fût élevée selon les traditions de notre famille. Jamais, je ne lui ai permis d'oublier que je suis sa mère, non sa camarade. Ce qui n'empêche qu'elle me confie tout ce qui passe en sa cervelle et me laisse, en toute simplicité, lire en son cœur. Grâce à Dieu, c'est un cœur de petite fille candide, échappée à la plaie du romanesque.

— Que vous êtes heureuse de recevoir ainsi la récompense de vos soins ! soupira Mme Perrière. Je n'ai pas eu la tâche aisée comme vous. Mon mari, loin de me seconder comme le vôtre, a toujours lamentablement gâté Yvette. En ces conditions, il m'était très difficile d'obtenir qu'elle se laissât diriger pour son bien. Aujourd'hui, l'esprit de rébellion souffle dans les jeunes esprits avec une violence qu'il n'est pas toujours commode de maîtriser ! Aussi, ai-je usé de l'élément religieux et tenu, pour Yvette, à la confession fréquente.

Ici, une même pensée traversa la plupart des esprits. Que pouvaient bien être les confessions obligatoires de la belle Yvette ! Et Christine Servoz se sentit une indulgence apitoyée pour cette enfant courbée sous un joug stupide.

Mme Perrière, ignorante de cette fâcheuse opinion, concluait triomphalement :

— Enfin, je l'ai soumise à la bonne loi du travail qui empêche les jeunes pensées de rêvasser ; plus ou moins, à faux. Je vous l'assure, les cours n'ont pas chômé pour Yvette... Évidemment, je m'imposais ainsi une tâche très fatigante, puisque, bien entendu, je l'accompagnais toujours. Mais je considérais comme un devoir d'être au courant de tout ce qui entrait dans la pensée et le cœur de ma fille.

— Et c'était très sage ! laissa échapper Mme Douvaines.

Tant de fois, elle avait souffert de sentir combien, moralement, Grâce lui devenait étrangère, dominée par l'éducatrice qui l'avait formée.

Mais la comtesse de Lumiège ne partageait pas les idées pédagogiques de Mme Perrière ; car un léger sourire saupoudré d'ironie erra sur ses lèvres, tandis qu'elle répondait :

— Je crains, chère madame, que vous n'ayez pris une peine un peu superflue, quant aux connaissances qui demeureront, après tant de cours, dans l'esprit de votre charmante Yvette... Et dont elle n'aurait que faire, d'ailleurs ! Je suis peut-être, il est vrai, mauvais juge en la question ; dans notre monde...

Elle se reprit :

— Dans notre cercle, les femmes bas-bleu ne

sont pas du tout prisées. Aussi, jamais, nous n'aurions consenti à laisser Annie passer son bachot. Nos jeunes gens ne goûtent pas du tout ces diplômées ; même plus, les redoutent, au point de les fuir avec un empressement significatif.

— Peut-être craignent-ils de n'être pas à la hauteur, remarqua négligemment Christine.

Mme de Lumiège ne daigna pas relever ce propos impertinent ; et, de sa manière précise, elle acheva :

— Nous estimons, mon mari et moi, que pour Annie, la musique, le dessin, ses occupations à la pouponnière que j'ai fondée, les obligations mondaines suffisent à occuper une fille de son âge et de son milieu social.

— Vlan ! conclut, en silence, l'irrévérencieux esprit de Christine.

Nonchalante dans son fauteuil, les yeux séduits par la fête somptueuse du couchant sur le lac, elle avait suivi, sans mot dire, le jeu des opinions, consciente qu'il était vain de discuter avec des créatures convaincues de la sagacité de leurs jugements :

— Toutes nous le sommes, pensait-elle, se moquant de sa propre certitude de voir juste. Après tout, qu'elles se comportent comme bon leur semble. Le malheur est qu'elles jouent gros jeu, puisqu'il s'agit de l'avenir de petites filles qui, demain, seront des femmes, si peu préparées à ce que le présent exige d'elles !

Et c'était vrai. Toutes ces jeunes arrivaient à l'âge où la vie impose aux êtres la maîtrise et la responsabilité d'eux-mêmes ; le temps finissait pour elles, d'être couvées, dirigées, protégées. Mais ni les mères, ni les filles ne semblaient en

avoir l'idée ; et insouciantes des dangers possibles de l'avenir, les unes et les autres travaillaient, papotaient, dansaient, flirtaient, agréablement bercées par la musique du jazz-band.

L'apparition d'Annie interrompit la conversation. Accompagnée de Maurice de Vérel, elle venait vers sa mère.

— Maman, vous m'avez appelée?

— Oui, nous partons.

Une ombre voila le jeune visage. Mais avant qu'elle eût répondu, Maurice de Vérel intervenait et priait :

— Oh ! madame, encore un instant ! Annie a bien voulu me promettre le *fox-trott* qui va commencer. Nous n'avons pu, encore, en danser un ensemble !

— Mon cher Maurice, je regrette ; mais mon mari m'attend à six heures. Il faut que je rentre.

Annie connaissait la ponctualité terrible de sa mère ; et elle n'essaya pas de lutter. Mais ses traits s'altérèrent ; et Christine surprit une telle détresse dans ses yeux qu'elle eut pitié. Spontanée, elle se tourna vers Mme de Lumière ; et de cet accent auquel il était difficile de résister, elle dit :

— Je vais quitter le Palace dans un quart d'heure. Voulez-vous, madame, me confier votre fille ? Je vous la ramènerai. Je passe devant votre villa pour rentrer chez moi...

Une hésitation flotta dans les prunelles de Mme de Lumière, prise au dépourvu.

— Merci, vous êtes très aimable... Mais ce serait bien indiscret de vous laisser chaperonner Annie.

— Oh ! nullement. Acceptez sans scrupule...

— C'est cela, ma chère, acceptez, insista gaie-

ment Mme de Vérel. Je me joins à Mme Servoz pour que vous permettiez à Annie de tenir sa promesse. Croyez-m'en, il faut laisser la jeunesse jouir de son bon temps. Allons retrouver le cher comte. Je vous accompagnerai un peu sur la route. Quelques moments de *footing* me seront excellents. J'ai si peur d'engraisser !

— Alors, mère, vous consentez à ce que je reste ? demanda timidement Annie qui n'osait croire à une permission invraisemblable.

— Eh bien... oui... reste... Puisque Mme Servoz veut bien se charger de toi, un instant.

La jeune fille tourna la tête vers Christine qui reçut un regard de reconnaissance passionnée. Mme de Vérel faisait signe à son fils d'emmener bien vite Annie, craignant que Mme de Lumière, plutôt abasourdie, ne se ravisât, reprenant sa coutumière présence d'esprit. Il lui plaisait que les vingt ans de Maurice fussent occupés par une amourette de tout repos. Et, sans permettre à Mme de Lumière de se reconnaître, elle l'entraîna, lui rappelant que le « cher comte » l'attendait.

.....  
Vingt minutes plus tard, Christine s'exclama gaiement :

— Êtes-vous enfin prêtes à partir ? les petites.

Car Annie, toute rose maintenant, s'immobilisait à bavarder avec Renée et Maurice de Vérel. Celui-ci pria aussitôt :

— Madame, je puis vous accompagner ? J'ai une course à faire dans le village.

— Vraiment?... Quelle heureuse coïncidence ! riposta Christine un peu moqueuse. Alors, suivez-

nous. J'espère que Mme de Lumière n'en sera pas mécontente.

— Oh ! pourquoi maman le serait-elle ? Il n'y a rien de mal à ce que Maurice prenne le même chemin que nous !

— Rien de mal, en effet...

— Et puis, nous nous arrangerons pour qu'elle n'en sache rien ! conclut Maurice entre les dents.

Et aux côtés d'Annie, il se prit à marcher, tandis que Renée glissait son bras sous celui de sa mère.

Devant la grille du Palace, le groupe croisa une jeune fille qui entrait, habillée de simple piqué blanc ; mais autour du cou svelte, s'enroulait un collier de perles d'un admirable orient. Elle avait enlevé sa capeline de paille ; et le souffle du crépuscule soulevait les cheveux bruns autour du visage charmant, dessiné en lignes fermes et fines.

— Ah ! voici l'agneau qui rentre au bercail, lui jeta gaiement Christine. Alors, Grâce, aujourd'hui encore, vous avez dédaigné le *dancing* ?

Une étrange clarté passa dans les yeux profonds, d'un gris bleuté de fleur de lin sous les cils très foncés ; et elle dit, souriant un peu :

— Madame, j'avais mieux !... Je danserai un autre jour.

— C'est cela. Maintenant, allez vite rejoindre votre mère qui trouvait le temps un peu long sans vous.

Le brusque abaissement des paupières cacha, une seconde, le regard de Grâce Douvaines.

— Tantôt, maman était au *dancing* du Palace avec Guy et Simone. Sans scrupule, je pouvais, ce me semble, me distraire à mon gré.

— Oui... Mais les mères aiment beaucoup la société de leur grande fille. J'en sais quelque chose. Au revoir, Grâce. Nous devons ramener Annie pour l'heure dite.

Renée était restée auprès de sa mère, laissant, d'instinct, Maurice et Annie marcher seuls, en avant ; si évidemment occupés d'eux-mêmes que le regard de Christine les observa, soudain pensif. La villa des Lumiège était toute proche, ils s'arrêtèrent ; mais Christine les rejoignait et elle entendit Annie jeter presque bas et très vite, au jeune homme :

— N'oublie pas, demain soir, au bosquet, à onze heures. Il faut que je te voie enfin tranquillement, mon Maurice. Sois exact !

Il eut un imperceptible signe d'acquiescement et Annie se détourna. Tout près d'elle, alors, elle vit Mme Servoz. Au regard de la jeune femme, elle eut l'intuition que ses paroles avaient été surprises. Une onde pourpre courut sous la peau.

Mais les yeux demeurèrent purs, sans confusion. Seulement, une hésitation y palpita une seconde ; puis, avec une sorte d'audace fière, elle murmura :

— Vous avez entendu ? madame.

Christine fit un signe affirmatif.

— Ne me jugez pas mal !... Je vous expliquerai quand vous le voudrez.

— C'est cela, vous m'expliquerez...

— Mais vous ne me trahirez pas ?... Surtout, vous ne direz rien à maman !

Christine hésita. Elle était de ces femmes rares, incapables de violer une promesse, si peu important l'objet en fût-il.

— Vous ne direz rien à maman ? insistait Annie frémissante ; sans prendre garde à la surprise un peu inquiète de Maurice qui, par contenance, prenait congé de Renée.

— Non, je ne dirai rien, sans nécessité absolue, surtout sans avoir causé avec vous.

— Oui, demain je vous raconterai... Si vous voulez bien me recevoir.

— Entendu, fit brièvement Christine.

Elle était trop clairvoyante pour ne pas comprendre que le cœur de cette petite fille, si sage d'apparence, était pareil à un ciel d'orage, lourd de menaces.

Rejoignant sa fille et Maurice, elle dit simplement devant eux :

— Alors, c'est convenu, Annie. S'il vous est possible, demain, à la fin de la matinée, vous m'apporterez le modèle de broderie dont vous avez parlé à Renée.

— Vers onze heures, oui, madame ; à moins que maman n'ait besoin de moi. Je ne suis pas toujours libre d'agir comme je le souhaite.

— Tous, nous en sommes là ! Annie. Faites pour le mieux.

La jeune fille s'inclina et Christine fut frappée de la confiance heureuse qui luisait dans les prunelles, fixées sur les siennes.

Aussi sereine que si le hasard ne l'avait pas trahie, elle embrassait Renée. Puis, elle tendit sa main au jeune homme qui la baisa, s'inclinant très bas. Il ouvrit devant elle la grille de la villa et la mince silhouette s'enfonça sous le dôme de l'allée ombreuse.



## IV

## LA VISITE D'ANNIE

— Viendra-t-elle? se demandait le lendemain Christine, un coup d'œil vers la pendule qui marquait onze heures.

Renée était au bain ; son mari et Morgan, sortis ensemble. Annie trouverait, tout prêts à l'entendre, le cœur et l'expérience maternelle de Christine Servoz, — si elle tenait sa promesse.

Dans l'air chaud, la cloche d'entrée sonna et la jeune femme, les yeux sur le jardin, y vit apparaître sa visiteuse, la tête un peu penchée, comme si elle réfléchissait. Aussitôt, passant sur le balcon, elle appela :

— Bonjour, Annie. Voulez-vous monter dans ma chambre? Je vais au-devant de vous pour vous montrer le chemin.

Et quand Annie atteignit le vestibule, elle fut accueillie par le chaud sourire de Christine.

— C'est bien, de n'avoir pas oublié votre promesse.

— Comment aurais-je pu l'oublier! C'était si bon d'avoir à la tenir...

La curiosité s'avivait, dans l'esprit de Christine. Depuis la veille, cette enfant l'intriguait par le mystère de son âme secrète dont elle avait eu la révélation imprévue. Passant son bras sous celui d'Annie, elle l'introduisit dans la chambre tendue de Jouy qui s'ouvrait sur le paysage d'eau bleue, de jardins fleuris et feuillus, de montagnes aux ombres de velours.

Christine s'assit sur le divan et, du geste, elle appela Annie. Mais la jeune fille demeura debout. Un émoi qu'elle s'appliquait à dompter tendait un peu ses traits délicats et ses doigts tordaient un pli de sa robe. Derrière elle, la lumière de la fenêtre argentait la soie des cheveux.

Christine eut pitié de ce trouble ; et, amicalement, elle interrogea :

— Eh bien, que souhaitez-vous m'expliquer ? petite fille.

Les lèvres d'Annie tremblaient ; mais comme une créature soudain résolue devant la nécessité, elle dit très simple :

— Je veux vous confier ceci, madame, si j'ai parlé à Maurice de la façon qui vous a surpris, c'est qu'il est, pour moi, un fiancé.

— Ah ! Maurice de Vérel est votre fiancé ?... Alors, pourquoi lui donnez-vous des rendez-vous d'allure équivoque ? Une fiancée reçoit franchement son fiancé.

— Oui... à condition qu'elle le puisse !

— Et une raison vous en empêche ?... Vos parents ignorent donc vos fiançailles ?

Une seconde de silence. Puis, très nets, les mots tombèrent, graves, de la bouche d'Annie :

— Personne ne sait ce que Maurice est pour moi.

— Et ce que vous êtes pour lui.

Une ombre ternit, une seconde, la limpidité des yeux d'Annie, enfuis vers l'eau étincelante du lac. Du même accent, elle dit :

— Je l'aime certainement plus qu'il ne m'aime... Les hommes ne savent pas aimer comme les femmes...

— Ils aiment autrement, c'est vrai... Mais ce peut être autant...

— Oui, ce peut être... C'est ce que je me répète quand... quand il me semble ne pas recevoir de lui tout ce dont j'ai soif... Peut-être, je suis très exigeante...

Le regard seul de Christine interrogeait ; et Annie finit, avec une sorte de ferveur ardente :

— Je veux son cœur tout entier, comme il a le mien, depuis... depuis les jours de notre enfance. Quand nous nous sommes connus, nous étions des petits. La propriété de sa grand'mère est voisine de la nôtre. Il y passait toutes les vacances ; et il y est resté une année entière, parce qu'il avait été malade et le médecin ordonnait la pleine campagne. Sa grand'mère, pour le distraire, me demandait toujours à maman. Cet hiver-là, justement, mes frères étaient entrés au collège et j'étais toute seule. Aussi maman me permettait d'aller tous les jours chez la vieille Mme de Vérel. Elle trouvait que c'était une bonne œuvre d'amuser un petit malade... et j'étais follement heureuse de le faire... Il était tellement gentil pour moi ! Ni brusque, ni taquin, ni turbulent comme mes frères qui me bouscuaient et se moquaient de moi, quand j'avais la candeur de leur laisser entrevoir les rêves qui m'enchantaient, les belles histoires que je me racontais... puisque personne ne le faisait... Papa, s'il m'entendait, haussait les épaules et donnait raison à mes frères, riant de moi, lui aussi. Maman, elle, prenait un air mécontent, me traitait de « petite folle » et s'appliquait à me guérir de mes « imaginations stupides », disait-elle. Alors, j'ai senti que je devais cacher

à tout le monde ce qui me semblait le royaume même du bonheur...

— C'est-à-dire? interrogea doucement Christine; car Annie s'arrêtait songeuse.

— Un royaume où les petites filles étaient non pas seulement bien soignées, mais câlinées, embrassées par leur mère; à qui, sans crainte d'être mal accueillies, elles pouvaient montrer, même follement, leur tendresse.

Et puis, par bonheur..., oh! oui, par bonheur..., Maurice est venu pour me donner tout ce qui me manquait et pour que je trouve quelqu'un à aimer à ma manière, avec tout mon cœur, que personne ne me demandait. D'abord, nous avons joué ensemble; à tout ce qu'il voulait, bien entendu. Nous courions à travers le parc, grisés d'air et de soleil... Ou, s'il pleuvait trop, nous restions dans sa chambre; il prenait son violon, grimpait sur une table, me jouait ce qu'il apprenait; et, sans me lasser, je l'écoutais, assise à ses pieds, sur le tapis, caressant notre gros chat, endormi sur mes genoux... J'ai commencé à lui parler de mon beau royaume, seulement quand il a été malade, pour le distraire... Et, peu à peu, je me suis mise à lui raconter tout ce que je pensais, ce qui m'agitait; les sévérités de papa dont j'avais peur, les gronderies de maman qui voulait me rendre sage comme elle... Ce devait être trop difficile, car elle ne réussissait pas du tout... Maurice, lui, ne se moquait pas de mes confidences; ou, quand il le faisait, c'était si gentiment que je n'éprouvais aucune peine de le voir rire. Et puis, il m'écoutait, caressant mes cheveux, tandis que je parlais, blottie contre son épaule; et quand je me taisais,

il me murmurait des mots très doux que personne d'autre ne me disait ; si doux que mon bonheur de les entendre me faisait presque mal ! Il me répétait que j'étais « sa petite amie bien aimée... Que plus tard, nous nous marierions ensemble pour ne jamais nous quitter... » Et cela doit être !

Tout court, Annie se tut ; et d'un geste inconscient, elle passa la main sur son front, comme pour écarter les visions trop nombreuses. La voix assourdie, elle avait parlé, ressaisie par son jeune passé ; et soudain confuse, elle regarda Christine.

— Oh ! madame, pardon de vous ennuyer de ces vieilles histoires, précieuses pour moi seule. Pourquoi est-ce que je vous les raconte?... Parce que vous m'écoutez avec des yeux très bons qui me donnent confiance...

— Vous ne m'ennuyez pas du tout, Annie. Racontez-moi tout ce qu'il vous fera plaisir de me dire sur votre enfance et votre jeunesse. Venez vous asseoir près de moi.

Annie obéit. Et aussitôt, elle reprit, échappée à la gaine de réserve où son éducation l'enserrait d'ordinaire :

— Mon enfance ! Ma jeunesse !... La présence de Maurice en faisait un paradis. Il était entré dans ma vie si profondément que l'en arracher... oh ! l'en arracher, ce serait me tuer !

— Annie, c'est une folie que vous dites là ! interrompit Christine rendue sérieuse par l'exaltation calme de la jeune fille dont elle voyait frémir les mains, jointes sur ses genoux.

— Ce n'est pas une folie, madame, mais la vérité absolue. Je ne pourrais pas plus vivre sans Maurice que l'oublier !... J'ai besoin de sa présence

comme d'air pour respirer... C'est pourquoi il faut que nous soyons mariés l'un à l'autre. Ainsi, je serai sûre, enfin, de n'être jamais séparée de lui jusqu'à mon dernier souffle !

Il y eut un silence où palpait la rumeur de l'été. Devant la fenêtre, la brise balançait un rameau de glycine. Le petit vapeur d'excursion filait, en sifflant, sur l'eau soyeuse ; et Christine, suivant une seconde son sillage, songeait aux remous, bien autrement profonds, qui bouleversaient le cœur de la fragile créature dont les paupières, veinées de mauve, cachaient soudain le regard.

Elle entendait Mme de Lumière prononcer : « Annie me confie tout ce qui se passe en sa cervelle et me laisse lire en son cœur de petite fille candide... »

Un pli d'ironie malicieuse souligna sa lèvre. Mais elle était trop généreuse pour abandonner cette enfant qui lui semblait s'en aller à l'aventure et elle reprit :

— Votre désir, Annie, est très naturel, en somme. Pourquoi ne l'exprimez-vous pas à votre mère ? Elle n'est pas sans savoir votre vieille affection pour Maurice de Vérel.

— Pour elle, c'est une affection quelconque d'enfants grandis ensemble. Rien de plus. Si elle apprenait ce que Maurice est pour moi, — ce qu'il a toujours été... — elle ne comprendrait rien du tout... Surtout, elle serait scandalisée que je considère Maurice comme mon fiancé, sans sa permission. Elle trouve, je le sais, que les mères, à cause de leur expérience, doivent choisir elles-mêmes le mari de leur fille. Aussi, jamais je ne lui ai laissé voir la vérité... Et, par bonheur, bien

trop d'occupations l'absorbent pour qu'elle ait le temps d'essayer de lire en moi ou de m'interroger. Notre précieux secret nous appartient tout entier...

— Mais pourquoi votre mère ne comprendrait-elle pas?... Elle aussi a été jeune...

Une sorte de sourire amusé éclaira la bouche d'Annie.

— Sûrement, elle n'a pas été jeune de la même manière que moi ! Déjà, elle devait être si raisonnable, si pieuse, si sage... Enfin, tout ce que je ne suis pas ! Et certainement, elle n'a pas aimé mon père comme j'aime Maurice. Oh ! non !... Aussi, je me sens tellement loin d'elle qu'il me serait impossible de lui parler même de mon ami.

Sur ses lèvres, le mot eut la douceur d'une caresse.

— D'ailleurs, le résultat d'une imprudente confiance serait notre complète séparation. Voici deux ans déjà que maman ne nous permet plus de nous écrire, comme nous le faisons depuis notre enfance.

— Et vous lui obéissez ?

— Non, fit Annie avec cette décision calme qui stupéfiait Christine. C'était me demander l'impossible ! Rester des mois, et encore des mois — quand il est à Paris... moi, en Provence — sans rien savoir de lui..., je n'aurais pu le supporter !

— Alors ?

— Alors, Maurice a su imiter l'écriture d'une de mes amies restée à Paris ; et, dans les prétendues lettres qu'elle m'écrit, il glisse quelques lignes pour combler un peu l'horrible vide de la séparation !

— Oh ! Annie, quelles vilaines cachotteries, indignes de vous ! Comment vous y abaissez-vous !

— Je ne fais rien de mal, puisque Maurice est mon fiancé.

Une légère flamme avait couru sur son visage. Mais elle demeurait sans trouble. Et Christine comprit qu'en elle, était la hardiesse de celles qui vivent pour leur amour seul.

— Dites-moi, Annie, si vous appreniez que... Renée, par exemple, se comporte avec moi comme vous le faites avec votre mère, que penseriez-vous d'elle, sachant le chagrin que me causerait son manque de confiance, en une circonstance si grave ?

— Je penserais que Renée n'a pas le droit d'agir ainsi ; à vous, elle peut tout dire, certaine que vous l'écouteriez et la comprendrez... Moi, il me faut toute seule conquérir mon bonheur, comme je puis !... Aux dernières vacances, pendant celles-ci encore, je me suis bien aperçue que, maintenant, maman voit toujours des difficultés à ce que je me trouve avec Maurice. C'est pourquoi je suis obligée de lui donner rendez-vous le soir, quand tous dorment à la villa, pour arriver à lui parler, enfin ! librement... En ce moment, c'est très nécessaire ; en novembre, il part pour le service militaire.

— Annie, je ne comprends pas bien le rapport...

— Madame, je voudrais qu'avant de partir, Maurice dise notre désir à ses parents, — qui le gâtent... extrêmement, — afin que M. et Mme de Vérel parlent aux miens et que nous nous quittons fiancés...



— Et il refuse?... Pourtant, lui aussi, doit souhaiter votre mariage?

Le visage d'Annie s'altéra.

— Il prétend que l'heure n'est pas encore venue, que nos familles nous trouveront trop jeunes. Il y aura des scènes, et Maurice les déteste... Autant qu'il détestait le travail quand il était petit garçon...

Et l'ombre d'un sourire d'indulgence infinie, presque maternelle, erra une seconde sur les lèvres d'Annie.

— Il est un peu faible devant ce qui l'ennuie, mon Maurice... Et, hélas! aussi devant ce qui l'attire!... Il a toujours fallu que je *veuille* pour lui, quand nous avons à atteindre quelque but difficile... Aujourd'hui encore, moi seule je peux l'amener à *vouloir*... ce qui doit être...

— Oui, ce qui doit être, répéta Christine. Vous avez raison, Annie, d'avoir le courage de votre amour. Il ne faut pas ainsi le rabaisser en le cachant... alors que rien ne vous l'interdit...

D'un élan spontané, Annie se pencha et sa bouche effleura la main de Christine.

— Oh! madame, que c'est bon de m'être confessée à vous! Mon secret m'étouffait, à la longue, et je n'avais personne à qui l'avouer. Mais vous ne me trahirez pas, n'est-ce pas?... Vous ne direz rien à maman?... Je me suis fiée à vous!

Christine posa sa main sur les cheveux d'Annie et, presque grave, bien qu'elle sourit, elle répliqua :

— Naturellement, je ne raconterai rien à votre mère, vos paroles ont été une confidence. C'est vous-même qui lui parlerez. Croyez-moi, il ne faut jamais faire ce qu'on n'oserait pas avouer.

Une tristesse un peu amère assombrit le regard de la jeune fille.

— Je fais comme je puis, madame.

Mais elle n'ajouta rien et se leva brusquement. Du jardin, montait la voix de Raymond Servoz qui rentrait avec Morgan et appelait :

— Christine ! Tu es là ? Renée me suit... Et tous, nous mourons de faim !

## V

### LE BAIN D'YVETTE

Dans sa chambre d'hôtel, penchée sur sa table à écrire, Mme Perrière élaborait ses comptes, absorbée par le souci de l'exactitude qui était l'une de ses caractéristiques.

Bien entendu, elle ne voyait ni les belles ombres bleues allongées sur le sable des allées, ni le frémissement soyeux du lac. En revanche, un pas léger, heurtant le gravier sous sa fenêtre, lui fit dresser la tête, sa vigilance aussitôt en éveil.

— Yvette, c'est toi ?

— Oui, mère ; je reviens du tennis.

— Entre en passant dans ma chambre.

Aucune réponse ne vint ; et, sans hésitation, Mme Perrière devina l'expression soudain impatiente du jeune visage, échappé à son inflexible surveillance.

Elle n'en prit nul souci, habituée à ces révoltes silencieuses. En effet, Yvette sûre à l'avance de sa défaite, n'entrait en lutte que dans les cas de nécessité absolue. Seulement, avec une adresse redou-

table, gardant les dehors de la docilité, elle arrivait, en réalité, à ne faire que ce qui lui convenait.

Après avoir frappé à la porte de sa mère, elle apparut dans la chambre de Mme Perrière, tout agacement effacé de son visage. Déférente, elle demanda :

— Vous désirez?... mère.

— Savoir où tu vas maintenant. Tu dois écrire à ton père, ne l'oublie pas.

— Je le ferai après le déjeuner. En ce moment, nous allons nous baigner.

— Qui, « nous » ?

Un imperceptible frémissement crispa les doigts, tombés dans les plis de la robe.

— Brigitte, ses deux amies anglaises, Renée qui, sans doute, viendra me chercher.

Toute cette escorte féminine sembla un chapeyronnage suffisant à Mme Perrière qui n'insista pas davantage sur le principe du bain.

Mais elle précisa :

— Tu sais que je n'admets pas une troupe de garçons à votre suite. Si ces demoiselles jugent bon de se tremper avec leurs admirateurs, tu me feras le plaisir d'aller te baigner seule, un peu à l'écart.

Une indéfinissable expression courut dans les prunelles sombres ; mais Yvette dit posément :

— Ce sera, peut-être, plus sage, en effet. Je vais voir... Fiez-vous à moi, maman. Viendrez-vous assister à mon bain ?

— Je n'ai pas le temps, ce matin. Il faut que je termine mes comptes ; et, aussitôt le déjeuner, nous partons en auto, tu le sais bien, pour le col de Tamier.

— Oui... Je me dépêche, car je n'ai pas trop de temps. Il est déjà dix heures et demie.

Mme Perrière approuva, après avoir enveloppé Yvette de ce regard inquisiteur dont elle la gratifiait sans cesse. Ne distinguant rien d'anormal sur le visage velouté, elle conclut :

— C'est cela, va vite te baigner et ne fais pas d'imprudences.

Juste, sous les fenêtres, Brigitte appelait :

— Yvette, êtes-vous prête?

La jeune fille se pencha sur l'appui de la croisée.

— Dans quelques minutes. Partez en avant. Le temps d'enfiler mon costume, et je vous suis.

Quoique l'indépendance de Brigitte ne fût pas du goût de Mme Perrière, elle subissait l'ascendant de ses allures nettes et franches. Et une sensation de sécurité l'envahit parce qu'Yvette sortait sous son égide. L'esprit tranquille, elle se remit à chiffrer, tandis que la porte retombait derrière Yvette.

Mais au lieu de regagner sa chambre, la jeune fille redescendait dans le hall. Ses yeux en effleurèrent les quelques hôtes, parmi lesquels Robert Houdry parcourait les journaux du matin, fumant dans son *rocking-chair*.

Sûrement, il attendait cette apparition d'Yvette ; car il l'aperçut aussitôt et rejeta le journal sur la table.

— Bonjour ! Qu'êtes-vous donc devenue ce matin ? Je vous ai attendue pour un bon petit *footing*, comme hier...

Elle jeta, moqueuse ; mais l'expression de sa bouche était la volupté même :

— Les vents ont changé ! berger. Ce matin, j'ai joué au tennis et maintenant, vite je me trempe.

— Nous nous trempons, corrigea-t-il.

— Si le bain vous tente...

— Il me tente beaucoup.

Dans le sombre abîme des yeux d'Yvette, une flamme jaillit, puis s'éteignit. Elle était bien trop coquette pour laisser soupçonner avec quel art elle avait rendu possible le bain qui l'amusa ; et, négligemment, elle répliqua :

— C'est cela !... Conduisez-moi. Vous m'éviterez de ramer. Préparez la yole. J'en ai pour un instant à mettre mon costume et je vous rejoins.

Il s'inclina ; et, triomphant, descendit vers l'embarcadère.

Entre eux, depuis que le hasard de la vie d'hôtel les avait rapprochés, c'était une sorte de duel grisant. Même, n'aurait-elle pas été un précieux lingot d'or, pour ses appétits de luxe, elle l'eût attiré par sa beauté savoureuse et ce mélange d'audace et de réserve défensive qui la faisait indéchiffrable pour lui, habitué à fréquenter des femmes tout autres, dans le milieu où il frayait. Si hardie fût-elle, tout de même, il la sentait appartenir à un monde très différent dont, inconsciemment, elle gardait l'empreinte.

Elle, dans sa chambre, très vite, enfilait, non le pudique costume choisi par Mme Perrière, mais le maillot noir, qu'en secret elle s'était octroyé et revêtait pour ses baignades en contrebande. Elle serra ses cheveux sous le foulard de soie jaune qui auréolait d'or ses yeux sombres ; et les pieds nus dans ses sandales, voilée par le peignoir

neigeux, elle descendit en courant l'allée du parc qui conduisait à l'embarcadère.

Houdry, lui aussi en tenue de bain sous son peignoir, l'attendait, énervé par la crainte d'un imprévu qui la retiendrait. Mais elle était devenue experte pour échapper au réseau dont sa mère s'évertuait à l'emprisonner.

— Me voilà ! Je n'ai pas été longue à me déshabiller !... Avouez...

Sa liberté fugitive et le furieux besoin d'en jouir, jetaient une griserie en son cerveau... Comme aussi le regard qu'il posait sur elle, celui-là même qu'elle voulait trouver dans les yeux hardis du jeune homme.

A sa vue, il avait sauté dans la yole et lui tendait les mains. Mais elle ne les prit pas. D'un mouvement sûr, elle descendait sans hâte dans la frêle embarcation, après y avoir jeté ses sandales. Ses pieds nus frolèrent le bois brûlant avec un plaisir sensuel. Elle s'assit et aussitôt, presque entier, elle laissa retomber son peignoir.

— Oh ! que c'est bon, le soleil !

A la caresse de feu, elle offrait son visage de beau fruit mûr, ses bras faits pour enlacer, ses jambes fermes et fines que le maillot dégageait très haut, sous les plis écartés du peignoir. Dès qu'elle échappait à l'inquisition maternelle, elle semblait une prisonnière évadée que toutes les audaces tentaient, dans l'exubérante joie de la délivrance.

En écho, il avait répété :

— C'est bon le soleil ! Béni soit-il pour ce qu'il nous permet de contempler... et d'adorer !

— Quoi ?

— La beauté.

Elle ne daigna pas répondre et, dans l'eau, elle trempa ses doigts. Mais elle souriait ; obscurément ravie parce qu'il l'amusait avec son expression de loup vorace, l'insolence courtoise et caressante de son attitude auprès des femmes. A larges coups de rame, il l'emportait, au bruit fluide de l'eau froissée. Dès qu'ils furent éloignés de l'hôtel, seuls sur la nappe couleur d'opale, il se courba et, avidement, baisa les pieds nus, les jambes d'ivoire doré, chaudes de soleil, qui ne se dérobaient pas.

Tranquille, elle dit :

— Prenez garde, on peut encore nous voir !... Et quelle scène de maman ! Nous écoperions furieusement, vous et moi...

— Eh bien, nous écoperons, s'il le faut !... Ça nous est égal, à l'un comme à l'autre, n'est-ce pas ?

— Qu'en savez-vous ?

— Depuis quinze jours, je connais la joie redoutable de vivre près de vous. Et ainsi, j'ai constaté que tous les périls vous trouvaient brave... Que vous rendriez des points à Machiavel lui-même.

— Est-ce un compliment ou une insolence ?

Elle avait sur les lèvres un bizarre petit sourire ; et une lueur flambait dans l'ombre brûlante des yeux. Mais elle gardait son aisance de femme très sûre d'elle, ou de gamine inexpérimentée qui ne distingue pas la qualité des hommages offerts.

— Ni une insolence, ni une flatterie ! Seulement, la constatation d'une vérité dont je suis émerveillé !

— Émerveillé?... Rien que cela?... Et de quelle vérité?... Après tout... Non !... ne répondez pas !... Ce que vous pensez à mon sujet m'est tout à fait égal. Je me borne à constater, moi, que vous ne paraissez pas soupçonner que je suis une personne très bien élevée... Trop bien élevée, même !

— Croyez que je n'en doute pas.

Elle rit.

— Au contraire, vous en doutez... absolument. Et je le comprends... A votre place, je ferais comme vous !

— Vraiment?... Pourquoi ?

— Parce que je me tiens plutôt... mal avec vous ! N'en soyez pas flatté ; tout bonnement, vous profitez de la soif de réagir qui, par moment, s'abat sur moi... Comme on dévore.. n'importe quoi, après des jours de jeûne !

— Je suis... « n'importe quoi », en l'occurrence ?

— Oui, jeta-t-elle du bout des lèvres avec une désinvolture impertinente. Oh ! avoir le droit de vivre à sa guise !... Vous ne pouvez savoir à quel degré d'exaspération amène une éducation aussi soignée que la mienne..., subie depuis la tendre enfance ; qui m'a saturée de bons exemples, de bons conseils, de bonnes leçons !... Ah ! que j'ai donc besoin de briser les bandelettes qui me ligotent à la façon d'une précieuse momie... Ce que je me rattraperai une fois mariée !

Robert Houdry reçut sans broncher cette déclaration. Yvette Perrière la lui servait-elle parce qu'elle ne le tenait pas pour un garçon « épou-sable », en ce qui la concernait?... Ou bien, prétendait-elle l'avertir, au cas où il aurait eu l'idée de tenter avec elle l'aventure conjugale ?



Tout haut, il résuma son obscure pensée :

— Telle que vous êtes, vous réalisez la tentation vivante.

— Ah! aujourd'hui, je suis la tentation vivante?... En quoi?... Dites?... Cette fois, j'ai envie de savoir...

Elle interrogeait, la tête un peu renversée en arrière, sur ses mains croisées sous la nuque, le buste si droit que les jeunes seins pointaient sous la soie du maillot.

— Vous êtes la jeunesse, l'éblouissante, l'affolante jeunesse!... Celle qui devine... ce qu'elle ne sait pas encore...

— Oh! je sais déjà... beaucoup de choses! et de toute sorte... Mais... mais nous bavardons et nous sommes ici pour nous tremper. Maintenant, mon bain de lumière est suffisant... Je suis toute grillée... Voyez, je sens le soleil!

Et elle lui tendait les paumes ouvertes de ses mains tièdes. Il lâcha les rames pour les saisir, y cacher son visage. En lui, bouillonnait un désir de faune en quête d'une nymphe.

Mais tout de suite, elle les déroba, et, au risque de faire chavirer la yole, elle se dressa. Le corps svelte s'effila sur le lointain bleu de la montagne; et, de toute sa hauteur, elle plongea. Une gerbe irisée jaillit... Puis le visage réapparut, ruisselant de gouttelettes.

— J'amarre la yole et je vous rejoins! cria-t-il.

— Non, suivez-moi plutôt. Vous vous baignerez quand je serai rentrée. Nous avons beaucoup trop jaspiné et maintenant, j'ai à peine le temps de me mouiller pour sauver les apparences.,.

Ah! oui, les apparences!... Jamais, elle n'en oubliait le souci!

Ses bras fendaient l'eau; de droite, puis de gauche, et la jolie tête casquée de soie jaune lui offrait, puis lui dérobait le visage mouillé, où souriaient les lèvres entr'ouvertes, les yeux étincelants que le soleil ne faisait pas baisser.

Comme elle l'avait voulu, il la suivait. Mais quand il fut tout près, malgré la défense, à son tour, il sauta dans l'eau.

D'une main, il retenait la yole; de l'autre, il nageait vers elle qui le regardait approcher, sans s'éloigner, une étrange expression — amusement, défi, impatience? — au fond des prunelles.

En cette minute, vraiment, il lui plaisait fort, avec ses yeux luisants, dans son visage bronzé par le hâle, dont la brise semblait emporter les précoces meurtrissures.

Il se penchait vers elle, d'un geste d'altéré. Mais, en quelques brasses, elle lui échappa, lui jetant, avec un rire léger :

— Conduisez la yole près de cette roche pour que j'y remonte... Et, s'il vous plaît, ramenez-moi, bon train, à Menthon. Je vais être affreusement en retard... Et quelle pluie de questions!

Elle avait déjà atteint le minuscule promontoire; et les pieds dans l'eau, droite sous la lumière dans le maillot qui la moulait, elle attendait que Robert abordât. Il tendit les bras vers elle; et, avant qu'elle eût pu faire un geste de défense, il enlaçait le jeune corps ruisselant et sa bouche saisit enfin les lèvres humides. Il sentit le frais éclat des dents qu'il heurtait. Surprise ou volonté, une seconde, elle accepta la brûlante caresse; les cils battaient

sur le regard filtré entre les paupières rapprochées.

Puis, elle rejeta la tête en arrière, d'un geste presque brutal, elle se dégagea et saisit son peignoir. Alors, railleuse, elle martela, — mais un souffle rapide soulevait sa gorge :

— Je crois inutile de vous demander pour qui vous me prenez ?

Rudement, il répliqua :

— Vous me rendez fou !

Revenu à lui-même, il était un peu inquiet du résultat de l'escarmouche. Avec cette singulière fille, il perdait son habituelle sûreté d'action, n'arrivant pas à démêler ce qu'elle était, en somme ; ni ce qu'il y avait dans le tréfonds de sa pensée.

Assise sur l'étroite banquette de la yole, dans les plis de son peignoir, bien clos cette fois, elle répondait légèrement :

— Merci de m'avertir de votre faiblesse. A l'avenir, je me méfierai. Nous rentrons sans tarder, n'est-ce pas ? Passez-moi la deuxième rame, je vais vous aider

Elle serra le peignoir autour de ses reins et de ses jambes, mais abandonna son jeune buste aux rayons ardents qui le séchaient. En quelques minutes, ils eurent atteint la rive sans qu'elle ait articulé un mot ; tout comme si elle avait été conduite par quelque batelier du port. Lui, pareillement, demeurait silencieux. Un peu avant le Palace, il arrêta la yole. D'un bond, elle fut debout, soigneusement enveloppée, ses sandales remises.

Il pria, anxieux :

— Yvette, pardonnez-moi !

Elle haussa les épaules ; tout bas, ravie de sentir

sa puissance sur cet homme dont elle mesurait très bien l'équivoque réputation. En dépit des soins maternels, elle n'avait rien d'une oie blanche.

— Je vous pardonne parce qu'un baiser volé est sans valeur!... Et puis, vous étiez si drôle avec votre mine de chat sauvage lancé sur une proie!... Donc, allez en paix, cher monsieur.

Il eut un mouvement de colère si brusque qu'elle éclata de rire.

— Oh! non, ne recommencez pas! Ici, je suis Mlle Yvette Perrière, sous la protection de sa maman. Bien le bonsoir!

Et sans plus s'occuper de lui, elle grimpa les quelques marches qui amenaient au parc du Palace.

Lui, resté dans la yole murmurait, rageur :

— N'importe comment, il me la faut!

## VI

### AU CLAIR DE LUNE

Annie s'approcha de la lampe et regarda sa montre. Elle marquait onze heures moins le quart. La villa était silencieuse, toutes les fenêtres obscures, — sauf la sienne; le jardin était endormi, à l'ombre des arbres.

Elle écouta. Dans la nuit tiède, scintillante d'étoiles, nul autre bruit que la houle des feuilles sous la brise frôlante, venue du lac.

Alors, avec la décision que nul n'aurait soupçonnée chez cette enfant timide, elle prit sa mante, en rabattit le capuchon sur ses cheveux. Puis,

sans bruit, elle ouvrit la porte-fenêtre sur la galerie couverte, allongée autour de la villa ; et fit les quelques pas qui la conduisaient à l'escalier rustique, descendant au jardin...

Son pied en effleura les degrés ; et elle se trouva dehors dans l'allée que les branches marbraient de leur ombre. Son regard sonda la nuit.

Elle avait bien calculé. Le massif de verveines était à l'abri de la clarté d'or pâle épandue par le croissant qui découpait sa courbe lumineuse dans le ciel paisible. Maurice était-il là ?

Elle se glissa dans la coulée obscure ouverte sur le lac miroitant.

Près du banc, une ombre attendait.

Elle jeta, la voix étouffée :

— Maurice !... C'est toi ?

— Annie ! mon amour.

D'un élan, elle fut dans les bras qui s'ouvraient pour l'accueillir ; et, comme aux jours de leur enfance, elle se blottit contre le jeune homme, la tête sur son épaule. Le capuchon tomba. Les doux cheveux blonds furent une clarté dans la nuit. La bouche de Maurice les frôla ; puis, effleura les paupières presque closes, savoura la tiédeur satinée des joues et s'arrêta sur les lèvres qui tremblaient sous le baiser donné et rendu... Elle demeurait immobile, recueillie dans l'enivrante douceur de la caresse.

— Tu t'endors ? mon cher amour, murmura-t-il, d'un ton de moquerie tendre.

— Non... Je suis bien... Je suis heureuse... Que c'est bon de t'avoir enfin !... oh ! enfin !... un peu, à moi seule, Maurice, mon fiancé, mon cher fiancé !

Avec une sorte de ferveur grave, elle répétait

les mots, comme si ce lui eût été un bonheur de les prononcer.

— Pour toi aussi, Maurice, c'est une horreur d'être contraints de nous voir seulement devant tous ces étrangers qui nous obligent à nous montrer indifférents l'un à l'autre. J'ai toujours envie de leur crier que je suis tienne pour la vie, que tu es mien, jusqu'à notre dernière heure ensemble... Répète-le-moi, Maurice...

Il se pencha, baisa encore la figure suppliante.

— Je t'aime... mon Annie, petite Annie à moi...

— Oh ! oui, à toi !... toute à toi... Dis, pourquoi est-ce que je ne t'ai pas vu tantôt ?

— Mais, mon trésor, tu allais à Chamonix avec ta famille.

— Il fallait y venir aussi... ou m'y retrouver... ou passer à la villa, sous n'importe quel prétexte. Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai canoté..., joué au tennis...

— Avec qui?... Pas avec Yvette, j'espère. Je ne veux pas que tu l'approches !

Dans l'ombre, Maurice eut un sourire.

— ...Vous autres, garçons, vous êtes hypnotisés par ses yeux de belle Fatma et son allure de fille des rues !

— Hum !... Hum !... Quelle sévérité !

— Je répète ce que dit maman. Elle ne comprend pas du tout ce qui peut vous attirer tous, comme des mouches vers le sucre... Et pourtant, elle s'y connaît.

— Pas du tout ! acheva, en secret, Maurice, sans aucune révérence.

Mais Annie amenée vers le banc, il dit seulement :

— Annie, petite Annie, pour vous montrer si méchante, vous devez être très fort jalouse.

Sans honte, elle avoua passionnément :

— Oui, je suis jalouse, c'est vrai!... Quand tu la fais danser, comme au dernier *dancing*, tu ne sais pas quel courage il me faut pour ne pas courir me jeter entre vous !

— Par bonheur, tu as ce courage !

— Oui, fit-elle, avec une inconsciente amertume ; quoique je sois beaucoup moins raisonnable que toi.

Un imperceptible silence les sépara quelques secondes. Il continuait à caresser les cheveux légers, tandis qu'elle poursuivait :

— Ma famille m'a bien dressée à dissimuler mes impressions pour être toujours correcte. Et puis, je me dis qu'Yvette t'amuse. Et alors, avec mon *moi* le meilleur, je vous pardonne d'avoir l'air de si bien vous entendre ! Pour te voir content, Maurice, je te laisserais me piétiner le cœur..., quand même je devrais en mourir !

— Mon amour, tu dis des folies, protesta-t-il presque effrayé de l'ardente conviction qui grondait dans sa voix. C'est vrai, Yvette m'amuse. Mais c'est tout!... Comparée à toi, Anne chérie, elle n'existe pas.

Elle leva vers lui un regard de tendresse infinie, où tremblait un doute.

— Quand tu me l'assures, Maurice, je te crois. J'en ai besoin... comme j'ai besoin de ta présence.

Puis, elle interrogea, une anxiété dans la voix :

— Tu ne quittes pas encore Menthon ?

— Non, pas avant quelques jours, sans doute.

— Déjà?... dans quelques jours ?

— Père va ouvrir la chasse en Sologne et, naturellement, il désire que je l'accompagne. J'ai invité des camarades.

— Oui... oui... je comprends... C'est important... Il faut que tu partes...

Elle s'arrêta. Une goutte brûlante tomba sur la main de Maurice qui tenait la sienne.

— Anne, mon chéri, tu pleures?... Quelle enfant tu es !

— J'ai de la peine, murmura-t-elle, parce que, bientôt, nous allons être séparés pour tant et tant de jours !... C'est au début de novembre que tu es pris par ton service militaire ?

— Oui... comme les autres...

— Pour aller... où ?

— Je ne sais pas encore.

Elle se redressa. Une résolution transformait son visage plus blanc encore, sous la clarté lunaire.

— Maurice, avant que nous nous quittions, il faut que nous soyons vraiment fiancés et que tout le monde sache ce que nous sommes l'un pour l'autre.

Maurice ne répondit pas. En plein jour, elle eût remarqué que ses traits se durcissaient. Mais elle appartenait toute au sentiment qui la dominait.

— Il me semble que, ainsi, je te garderai mieux. Tant de choses vont te distraire de moi. C'est affolant de penser à toutes les femmes qui me disputeront ton amour !

— Merci bien de ton opinion sur ma fidélité, marmotta-t-il, un peu ahuri de la clairvoyance d'Annie. Elle avait envisagé tout, il le devinait ; et il était bien forcé de reconnaître qu'elle voyait juste !



— Maurice, promets-moi que tu vas parler à ta mère, au plus prochain jour ! Ne pourrais-tu le faire ici même, à Menthon, pour que notre bonheur soit décidé avant les affreux jours de départ.

Il tressauta, effaré.

— Ici... ici !... mais c'est impossible. Mon cher petit, laisse-moi choisir l'heure qui nous donnera... le succès...

— Bien entendu !... Mais il faut que cette heure vienne vite... Tu sais, comme tu disais quand nous étions petits, « près de toi, je suis la tendresse et la volonté »... L'incertitude de l'avenir où nous vivons me donne la fièvre, et je comprends que Mme Servoz avait raison. Nous rabaissons notre amour en le cachant...

— Mme Servoz?... Comment, tu as parlé de notre flirt à Mme Servoz ?

— Oh ! Maurice, ce n'est pas un flirt qui nous unirait l'âme à la vie et à la mort !

D'impatience, il broyait une touffe d'herbe sous son talon.

— Pourquoi lui en as-tu parlé?... C'est de la pure démente !

— Maurice, je t'en supplie, ne sois pas fâché ! Mais elle avait entendu, mardi, que je te donnais rendez-vous et je ne voulais pas qu'elle nous juge mal...

— Elle va bavarder et nous compromettre !

— Oh ! non !... Avec elle, il n'y a rien de pareil à craindre... Elle est si bonne, si compréhensive... Un peu sévère, seulement... Elle trouve que nous ne devrions pas, ainsi, nous retrouver le soir dans le jardin..., mais nous aimer franchement, avec le consentement de nos familles. Et, en réfléchis-

sant, j'ai trouvé qu'elle avait raison. Oui, c'est mal à nous de dissimuler notre amour, comme si nous en avions honte... Quand il est si fidèle et si fort que, au contraire, nous pouvons en être fiers ! « Si fidèle... Si fort ! » La petite Annie avait raison de le dire, avec une sincérité absolue, et, heureusement, elle ne doutait pas que son ami ne fût en droit de parler de même...

— Maurice, tu me promets, tu me donnes ta parole que l'occasion de dire à tes parents... ce qui en est... entre nous..., cette occasion, tu vas t'appliquer à la faire naître...

— Soit... puisque tu le veux, je parlerai dès qu'il sera possible...

Elle insista presque gravement :

— Tu sens comme moi, qu'il le faut ?

— Oui... C'est mieux, puisque tu le dis ! sage petite Annie.

Tout de suite, elle avait perçu une hésitation sceptique dans l'accent de son ami.

— Tu n'es pas brave ! Maurice. Tu as peur des objections, peut-être des reproches, des scènes de ta famille... Mais de quoi peut-on avoir peur quand il s'agit de conquérir son bonheur ! Moi, pour qu'il me soit donné... en toi !... mon Maurice, je marcherais pieds nus sur des pierres, je traverserais le feu, je me résignerais même à l'enfer... dont j'ai bien peur pourtant ! finit-elle avec un rire léger que les lèvres de Maurice recueillirent.

Quand rayonnait près de lui le foyer de tendresse qui dévorait le cœur d'Annie de Lumière, il était soulevé au-dessus de lui-même, — passif, sensuel et léger. Grisé par le parfum d'amour qui émanait d'elle, il enlaça plus étroitement le buste

frère. Contre lui, il en sentait la ligne souple, le poids délicat et chaud... Elle murmura :

— Maurice, j'ai tant besoin de toi!... Ne m'abandonne jamais!... J'en mourrais...

— T'abandonner?... Mon cher amour, ce me serait impossible...

— Vrai?

— Vrai...

Elle eut un sourire heureux.

— C'est bon que tu me dises cela!... Comme je suis bien près de toi..., seule avec toi... Ne bouge pas. Pourquoi m'écartes-tu?... Oh! tu ne t'en vas pas encore?

— Non, c'est toi qui vas t'en aller bien vite comme une enfant sage...

Une fraîcheur montait du lac, imprégnant l'air nocturne; et Maurice avait senti le frisson des épaules d'Annie qui, d'instinct, serrait sa mante autour d'elle.

— ...Annie chérie, il faut que tu rentres, tu vas avoir froid!

Et une autorité inaccoutumée affermissait soudain l'accent du jeune homme qui remontait le capuchon sur les cheveux humides.

— Rentrer! Oh! non! pas encore! Je viens d'arriver.

— Il y a une heure, fit-il, souriant un peu comme à une enfant très chère. Minuit sonne. Écoute! Rentre vite, chérie. Demain, nous nous retrouverons.

— Où?

Au hasard, il décida :

— Au tennis du Palace, dans la matinée... Et nous arrangerons quelque chose pour l'après-midi.

— Oui... Maurice, tu veux vraiment que je parte?

— Oui, je veux.

— Alors, bonsoir, mon eher fiancé! Dis-moi, « bonsoir, ma fiancée »!

Docilement, il répéta :

— Bonsoir! ma fiancée. Allez vite vous endormir... en pensant à nous!

— Tu m'aimes? Sûr?... Ça t'ennuie que je te demande toujours la même chose!

— Je t'aime...

Il l'enlaça, baisa le mince visage où luisaient les prunelles tendres. Et le baiser était très chaste. Puis, il la regarda s'éloigner dans l'allée devenue trop claire, atteindre la galerie et disparaître, après un dernier signe d'adieu.

Alors, un inconscient soupir d'allègement lui échappa; et se dirigeant vers la petite porte ouverte dans le mur de clôture, il alluma allégrement sa cigarette, — déjà oublieux.

## VII

### CHEZ SABINE JUSSIANE

D'un pas alerte, Grâce montait le raidillon qui conduisait à la maison basse où Sabine Jussiane avait sa chambre, « chez l'habitant »; parce qu'elle fuyait la société des pensions de famille et hôtels. Seule, Grâce avait reçu droit d'entrée; et elle sentait tout le prix de cette faveur.

La chambre avait l'humilité d'une cellule; mais elle était grande et claire. Devant la fenêtre,

une table supportait livres, papiers, journaux; un « réveille » de métal, le buvard masculin en toile noire, couvert de feuilles écrites, l'encrier tout près, voisinant avec quelques cyclamens groupés dans un verre.

Aucun souci de confort ou d'élégance; rien qui trahît une présence féminine. Sur la cheminée, encore des livres, — ouvrages de philosophie, de science, d'économie sociale, de propagande féministe. Des signets de carton y indiquaient les passages notés; et tous ces volumes aidaient Sabine Jussiane à fournir une somme de travaux divers, conférences, articles qui, la correspondance en plus, eussent épuisé un cerveau moins trempé.

Grâce heurta la porte.

— Entrez!

La voix était un contralto, le timbre tout ensemble impératif et singulièrement harmonieux.

Grâce ouvrit et s'exclama, joyeuse :

— Bonjour! grande amie. Me voici enfin!... J'ai cru un moment que je n'arriverais pas à me délivrer de toutes les entraves qui se mêlaient de me retenir!

— Les entraves sont faites pour être brisées s'il le faut, dit tranquillement Sabine.

Elle était grande, rendue un peu forte par la quarantaine approchante; vêtue avec une simplicité monacale, très soignée. Les cheveux sombres rejetés en arrière encerclaient un beau front large.

— Grâce, il vous faut, décidément, apprendre à vous conduire de façon à être toujours prête à l'heure choisie. Pas assez, encore, vous ne savez *vouloir*.

— J'essaierai... — avec votre secours !... — de faire mieux et de devenir ce que vous souhaitez, dit Grâce en souriant avec une docilité de disciple, sûre de la sagesse du maître vénéré.

Une admiration, une reconnaissance souveraines l'animaient, en effet, pour cette femme qui lui avait ouvert le monde de l'esprit, vers lequel sa pensée jeune s'élançait, avide d'espace, de lumière, altérée de l'air vif des sommets.

— ...Aujourd'hui, c'était surtout maman qui m'arrêtait. Elle insistait pour m'emmener, avec des amis, en excursion à Albertville.

— Vous connaissez ?

— Non...

— C'est une jolie promenade. Vous avez dû être tentée d'obéir à votre mère.

— Je l'aurais été, grande amie, si, en suivant mère, je n'avais dû être privée de venir vous retrouver. Alors, l'hésitation m'était impossible, vous le savez bien.

C'était la vérité même.

Et Sabine n'en douta pas une seconde. Son visage sévère s'éclaira et une expression charmeuse transforma le regard dominateur en une immatérielle caresse qui, de sa part, était un don précieux et rare. Elle posa, presque affectueusement, la main sur l'épaule de Grâce :

— Oui... je sais... Vous êtes une fidèle, ma fille d'élection... Celle pour qui je suis ambitieuse plus que pour personne... Plus que, pour moi-même, je ne l'ai été jamais... Je veux faire de vous une créature... exceptionnelle. Seulement...

— Seulement?... Dites, grande amie, ce que vous souhaitez de moi !

— Seulement, il faut m'aider, ne pas vous laisser enliser dans les distractions piteuses des mondains. Pour votre paix, Grâce, c'est-à-dire pour votre bonheur, je veux vous apprendre à trouver toutes vos joies dans votre cerveau. Tant de fois, déjà, je vous l'ai dit ! Le cœur, pour nous autres femmes, n'est qu'un instrument de torture ; et, comme l'enseignent les théologiens, chercher les joies de la chair, c'est s'avilir sûrement. Dono, soyez un cerveau, Grâce ; un cerveau large ouvert, curieux, insatiable de connaître, d'écouter, de monter... Et vous goûterez des ivresses que les profanes ignorent... Vous serez une bienheureuse !

Sur les lèvres de Grâce, errait un sourire ardemment lumineux.

— C'est cela ! grande amie. Apprenez-moi à être une « bienheureuse », de la façon que vous jugez la meilleure.

— Eh bien, pour y travailler, aujourd'hui, prenez le volume de Bergson, *l'Évolution créatrice*. J'ai retrouvé le passage dont je vous parlais mardi. Passez-moi le volume, voulez-vous ? Là, sur la table... Et venez que nous le méditions ensemble.

Grâce prit le livre indiqué. Puis, sur un pliant bas, elle s'assit, presque aux pieds de la jeune femme qui cherchait la page notée. Son regard clair s'attachait au visage de l'initiatrice ; elle adorait y suivre l'envolée de l'intelligence.

Et Sabine, de sa voix prenante, se mit à lire.

Pour un devoir sacré, elle tenait le soin de façonner, selon son évangile, la jeune pensée, si richement douée, de Grâce Douvaines, son âme enthousiaste que ne pouvait effrayer nul sacrifice, demandé au nom d'un principe élevé.

Et puis, aussi, elle appartenait à la race des conquérantes ; et ce lui était une ivresse, la conscience de l'irrésistible ascendant qui lui soumettait, même malgré eux, les êtres qu'elle voulait sous son emprise.

Un ascendant né de quoi ? De son intelligence supérieure?... D'un inflexible vouloir secondé par un don merveilleux de la parole ; par une foi, ignorante du doute en l'excellence de ses convictions, qui faisait d'elle une « force » contre laquelle toute rébellion semblait impossible?...

Mais peut-être plus encore, cet ascendant émanait de la puissance, presque magnétique, des yeux noirs superbes ; du charme imprévu que le sourire, quand elle le voulait, épandait sur les lignes du visage sévère, — d'aucuns disaient dur, — si elle laissait disparaître la flamme qui le transfigurait.

Cette femme était l'indépendance même. Et pourtant, aux heures de sa jeunesse, elle avait dû supporter l'étroitesse des idées, dans la petite ville où son père était fonctionnaire ; l'incompréhension de ses parents devant sa soif de fortes études... Le père, aussi volontaire et violent qu'elle-même, harcelé par le souci de son avancement... La mère, absorbée par ses soucis de ménagère, obligée de « compter », et cependant de « représenter » ; occupée par de puérils exercices de dévotion ; par son intérêt exclusif pour les potins de salon... Tous deux, envahis par une exaspération grandissante devant les refus successifs de Sabine, aux quelques mariages qui s'étaient offerts, — inespérés pour sa situation de fille pauvre, — dans le milieu ouaté où elle étouffait.



Et le conflit entre ces êtres dissemblables s'était terminé par l'inévitable scission. Estimant que sa majorité lui donnait le droit de disposer d'elle-même, Sabine était partie pour Paris, résolue à mener l'existence d'étudiante qui la conduirait aux grades exigés par son ambition. Elle s'y était cloîtrée dans le travail ; hypnotisée par le besoin de fournir à son cerveau la pâture qu'il réclamait, aussi impérieusement que son corps exigeait du pain.

Laissée sans ressources par la colère de ses parents, elle avait connu la misère supportée en stoïcienne. Pour vivre, elle avait accepté toutes les besognes ; farouchement sourde aux offres qui l'eussent arrachée à la lutte. Mais de ces offres, elle avait gardé un inguérissable mépris pour les appétits masculins.

Parce qu'elle se « souvenait », elle voulait la femme capable de se suffire à elle-même, ne devant rien à l'homme dont elle pouvait être l'égale par son savoir, sa fière acceptation du travail et des responsabilités. Ainsi, elle acquérait le droit de regarder en face les exploiters de toute sorte qui prétendent dominer la femme en écrasant sa faiblesse.

Ces doctrines, avec une intransigeance hautaine, elle s'appliquait à les répandre par sa parole, ses écrits, ses leçons. Et il ne lui avait pas suffi de faire de Grâce Douvaines une bachelière, une licenciée, elle avait résolu de transformer cette petite fille riche en apôtre du féminisme, la vraie sœur des misérables qui peinent, pour ne pas mourir de faim. Inflexible, elle prétendait briser les liens créés autour de Grâce par sa fortune, les opinions,

les préjugés de son monde ; car cette enfant valait de devenir une affranchie.

Peu lui importait de la séparer ainsi de son milieu, de la mère si confiante en la valeur de l'influence exercée sur sa fille. Pour avoir souffert d'une autorité inintelligente, Sabine libérait la jeune fille de la tutelle familiale, si cette tutelle entravait le développement de sa personnalité. Les parents inférieurs à leur tâche d'éducateurs doivent s'effacer devant le maître capable de suppléer à leur insuffisance. L'insignifiante Mme Douvaines ne pouvait que s'incliner devant cette loi nécessaire.

.....

La brise souleva le rideau de la fenêtre, emportant à travers la pièce l'odeur agreste des cyclamens. Avidement, Grâce l'aspira ; mais Sabine ne la sentit même pas. Elle laissait retomber, sur ses genoux, le volume où elle venait de lire le passage choisi et étudié avec la jeune fille attentive dont elle sentait la pensée suivre et pénétrer intensément la sienne. Et cela lui était un délice. Ce qu'elle croyait, souhaitait, voulait, il fallait que Grâce aussi le souhaitât, le crût, le voulût. Elle reprit :

— J'ai noté, dans le dernier numéro de la *Revue de l'Art*, un article très bien venu sur la « Psychologie des choses dans l'art ». L'auteur, Étienne Morgan, y révèle une intelligence très intéressante, tout ensemble subtile, hardie et originale.

— Je crois qu'il possède, en effet, des qualités de ce genre, fit Grâce, souriant un peu de la surprise jaillie dans le regard de Sabine Jussiane.

— Le connaissez-vous donc?

— Il est en ce moment, ici...

— A Menthon?

— Chez son ami Raymond Servoz, le peintre, oui.

Un pli barra le front de Sabine.

— Vous l'y avez vu?

— Oui; je l'avais rencontré déjà, d'ailleurs, qui rentrait aux Cyclamens avec Mme Servoz et Renée.

— Et vous lui avez parlé?

— Pas ce jour-là... Il est resté en arrière pendant que j'échangeais quelques mots avec Mme Servoz.

— Mais vous l'avez revu? insista Sabine.

Et sa voix était imperceptiblement impérieuse. Grâce le perçut tout de suite et regretta d'avoir évoqué cet incident sans intérêt; mais, même dans les plus petites choses, elle jugeait devoir être strictement vraie.

— En effet, je l'ai revu à un thé, chez Mme Servoz. Cette fois, il m'a été présenté et nous avons un peu causé...

— Vous ne m'avez pas parlé de cette rencontre, Grâce.

— Oh! grande amie, c'était un fait si insignifiant, que je n'y ai pas même pensé...

Elle s'arrêta et son sourire devint malicieux, lui donnant un air de petite fille qui s'amuse :

— ...Nous avons causé, juste assez pour découvrir, l'un et l'autre, que nous arriverions très vite à nous disputer!

— Qu'en savez-vous?

— Lui comme moi, nous étudions l'adversaire

que nous nous fournissions mutuellement ; et nos pensées, sauf sur la nature et les questions d'art, se révélaient, en général, aux antipodes. Mais c'est toujours amusant de remuer des idées, surtout avec un homme très intelligent.

— Un amusement que les thés mondains ne doivent pas souvent vous offrir !

— Chez Mme Servoz, si ! corrigea doucement Grâce, dans son sens inné de l'équité. Vous le savez, Mme Servoz est bien mieux qu'une pure femme du monde. Elle est artiste dans l'âme, compréhensive avec intelligence, bonté et indulgence...

— Quel enthousiasme ! interrompit Sabine dont le regard était singulier. Si vous trouvez tant de mérite à Mme Servoz, que ne vous abandonnez-vous à sa direction ! Je n'aime pas le partage... et je veux être le maître unique de la pensée que j'ai distinguée.

— Et je veux, moi, qu'il en soit ainsi, en ce qui me concerne, finit Grâce, de son accent d'absolue sincérité.

— Alors, écoutez-moi bien, enfant... J'ai une proposition à vous faire et je serais... heureuse que vous l'acceptiez pour votre bien, autant que pour le mien.

Grâce, stupéfaite, la contemplait.

— Vraiment, grande amie, je pourrais faire quelque chose pour vous qui m'avez tant donné ?

Les traits de Sabine Jussiane avaient pris l'expression caressante qui en voûtait comme un philtre.

— Vous le pouvez, Grâce. Ces jours-ci, j'ai reçu, de l'*Alliance féminine internationale*, la demande d'aller, cet hiver, faire, en Italie, une série de conférences sur « le rôle de la femme du vingtième

siècle, dans la famille, dans la société, dans l'art... » Bien entendu, je puis traiter le sujet à mon gré. J'y ai réfléchi. Il est passionnant, mais si vaste, que je vais avoir besoin d'une sorte de secrétaire, presque une collaboratrice, pour la recherche des documents, la préparation des conférences, la correspondance à entretenir, etc. Cette collaboratrice, Grâce, voulez-vous l'être ?

— Moi?... Moi?... Grande amie, vous croyez que j'en serais capable ?

— Je le crois, dit Sabine d'un tel accent de certitude qu'une joie éperdue fit tressaillir Grâce.

— ...Vous voudriez bien venir travailler avec moi, être ma compagne en Italie où nous nous trouverons mêlées à une élite intellectuelle, dont le contact sera pour vous un bienfait. Ensemble, nous étudierons Rome et ses trésors ; nous penserons, nous admirerons, nous jugerons... Grâce, vous consentiriez à partir?...

— Oh ! oui, avec toute la joie que vous m'apportez, je serai vôtre... A moins que...

Une ombre s'élevait sur l'éblouissante clarté qui lui irradiait l'âme.

— A moins que mère ne refuse de me laisser partir !

Le visage de Sabine se contracta un peu. L'éclat des prunelles devint dur.

— Pourquoi votre mère refuserait-elle?... Je puis la remplacer auprès de vous, elle le sait, avec la sollicitude qu'elle apporte elle-même à veiller sur ses enfants. En tous cas, son opposition serait de nulle valeur ; dans quelques jours, n'allez-vous pas être majeure?... Donc, il vous appartient de ne pas vous arrêter à de vaines objections qui iraient à l'encontre de votre bien.

Votre mère, d'ailleurs, vous laisse toujours libre de faire ce que vous jugez juste.

— C'est vrai... Elle est très bonne..., dit Grâce lentement... Trop bonne!... Jamais je ne l'ai vue se mettre en travers de ce qu'elle croyait être, pour moi, un plaisir...

— De cette bonté, sachez lui gré! Mais votre reconnaissance ne doit nuire en rien à votre liberté d'acte et de pensée. Nos parents peuvent exiger de nous l'aide matérielle que nous leur devons, — comme à toute créature. Mais notre personne morale nous appartient; et c'est notre premier devoir de travailler à son perfectionnement, en permettant aux dons que nous avons reçus de s'épanouir, dans la sphère qui leur convient. Vous étoufferiez dans le milieu de votre mère, et finiriez par y mourir intellectuellement. C'est pour vous une indéniable obligation d'échapper à ce suicide volontaire.

— Je le crois aussi, reconnut Grâce avec une conviction fervente.

Au feu des paroles de Sabine Jussiane, son être pensant devenait une cire molle en laquelle s'imprimaient, vivants, les préceptes de l'initiatrice.

Une lueur de triomphe courut dans le regard de Sabine; mais, tout de suite s'effaça sous une expression d'autorité caressante.

— Votre mère se rend bien compte que son devoir à elle, est de laisser votre esprit s'élever, sous une direction qu'elle comprend ne pouvoir vous donner. C'est pourquoi elle m'a confié le soin de fournir à votre intelligence l'élément indispensable. La première, elle a été heureuse de vos succès d'examen, de la valeur que le travail vous

- a donnée, de l'orientation de votre cœur vers les préoccupations altruistes...

— En est-elle heureuse?... murmura Grâce. Quelquefois, je pense qu'elle souffre de constater le gouffre ainsi creusé entre nous qui n'avons aujourd'hui de communs, ni goûts, ni espoirs, ni idées, ni plaisirs, rien... rien ! Vraiment, je suis maintenant bien plus votre fille... que la sienne ! Sabine.

De nouveau, le mystérieux éclair flamba dans le regard dont Sabine Jussiane enveloppait la jeune fille, si allégrement docile à son emprise. Et sa voix captivante résonna :

— Votre mère n'est pas seule. Elle a votre frère, votre sœur dont elle s'occupe dans le sens qui lui plaît. Vous, Grâce, c'est vrai, vous êtes ma fille, selon l'esprit, car j'ai créé réellement la femme que vous êtes aujourd'hui. En vous, j'ai voulu le souffle de la vérité ; l'âme très haute, planant au-dessus des mesquines vanités mondaines ; et le cerveau ouvert pour accueillir toutes les pensées, toutes les opinions... Celles qui valent, afin d'en extraire la moelle... et les autres aussi, pour les comprendre. Il faut tout comprendre, ne l'oubliez jamais ! Grâce ; même ce qui nous répugne, nous révolte, même ce qui nous fait souffrir... Vous allez trouver, petite enfant, que je vous demande trop !

Grâce leva vers l'éducatrice ses yeux radieux d'intelligence et d'enthousiasme ; et, se courbant, baisa la serge rude de la robe.

— C'est bon, grande amie, que vous soyez ambitieuse pour moi !

— Je le suis infiniment... Oui... Je vous veux une femme fière d'être sûre d'elle-même ; non pas le jouet de l'homme dont vous rejetez le joug avi-

lissant. Je vous veux, enfin, la sœur forte et dévouée des faibles créatures qui n'ont pas, comme vous, reçu en partage tant de biens de toute sorte, dont la mesure crée votre responsabilité... Vous serez ainsi, n'est-ce pas? Grâce, parce que vous le pouvez... Par suite, le devez.

La voix chaude, sans rien perdre de son autorité dominatrice, s'insinuait, devenue d'une pénétrante douceur. Et la flamme qui brûlait chez Sabine Jussiane éblouissait le cœur et le cerveau de Grâce, tandis que d'un humble signe d'acquiescement, elle inclinait la tête. Les paroles ardentes du maître descendaient en elle comme l'hostie vient illuminer l'âme du croyant. Et son sentiment se trahit dans le cri de son être subjugué :

— Grande amie, partir en Italie avec vous, y vivre près de vous, mêler autant que je le pourrais mon esprit au vôtre, ce serait le paradis. Mais me sera-t-il donné d'y entrer!

— Tout bonheur se conquiert, Grâce. Vous y entrerez si vous savez *vouloir*... Comme moi-même, *je veux*...

Et il y avait une telle force calme dans la conviction de Sabine Jussiane, que Grâce devint certaine que nul obstacle n'empêcherait ce voyage de rêve.

## VIII

### RETOUR D'ANNECY

Ses courses achevées dans Annecy, Christine Servoz entra dans le bureau des postes pour timbrer ses lettres; et soudain, tandis que, distraite,



elle attendait d'être servie, une surprise curieuse apparut dans ses yeux. Devant le guichet de la poste restante, elle venait d'apercevoir Yvette Perrière dont l'éclat attirait et retenait tous les regards qui la frôlaient. Elle semblait surveiller les recherches de l'employé affairé dans l'examen de ses casiers. Justement, il reparaisait, lui tendant deux lettres.

Tranquille, elle les prit, jeta un coup d'œil sur l'adresse et se dirigea vers la porte de sortie. Là, elle se trouva face à face avec Christine, servie à son tour.

A la vue de la jeune femme, Yvette s'arrêta court. Une flamme pourpre courut sur sa peau dorée.

— Oh ! Mme Servoz !

— Je prenais des timbres pour mes lettres, dit négligemment Christine.

— J'en avais besoin aussi pour maman qui se repose dans le square Notre-Dame, attendant l'heure du bateau.

Yvette montrait une telle aisance que, devant son audace, Christine riposta :

— Je ne savais pas que le guichet de la poste restante en donnait aussi.

Ses yeux avaient plongé dans ceux d'Yvette dont l'expression changea. Elle s'apercevait qu'elle avait encore en main les lettres révélatrices. Sur l'enveloppe de la première, Christine pouvait lire, tracé par une écriture d'homme : « Mme Yves Robert — Poste restante — Annecy. »

Yvette eut conscience qu'elle était devinée. Les mensonges ne serviraient à rien avec Christine Servoz. Ses prunelles brûlantes s'attachèrent à

la jeune femme ; et, sans embarras, elle répliqua :

— Je ne reçois pas une lettre sans que maman prétende la voir. En ces conditions, toute correspondance un peu intime est impossible. C'est pourquoi j'en suis réduite à la poste restante pour recevoir, un peu librement, les nouvelles qui m'intéressent.

— Envoyées par vos amies féminines... et autres. C'est un jeu dangereux que vous jouez là, Yvette. Elle eut un rire muet.

— Les jeux dangereux sont les plus amusants ! Et puis, les prisonnières correspondent comme elles peuvent et se privent d'ergoter sur la qualité de leurs moyens, se bornant à souhaiter de n'être pas trahies...

Un pli de dédain souligna la bouche de Christine.

— C'est à mon adresse, cela, n'est-ce pas ? Yvette. Soyez sans inquiétude. Je n'ai jamais trahi personne et ne commencerai pas par vous. Votre façon d'agir est affaire entre vous et votre conscience. Vous n'êtes pas une enfant et vous n'ignorez pas que votre correspondance clandestine peut vous attirer de sérieux ennuis.

— Bah ! je n'ai plus de longs risques à courir. Nous partons dans quatre jours.

— Pour Paris ?

— Hélas ! non ! pour la Normandie, chez ma grand'mère. Et là, pas de poste restante possible !

— Tant mieux pour vous ! fit nettement Christine. Vous me trouvez sans doute bien sévère, mais j'ai l'horreur, pour ne pas dire le mépris, des actes qui ne pourraient être avoués au grand jour, vu leur caractère équivoque.

Les sourcils d'Yvette se rapprochèrent un peu.

— C'est trop de vertu pour ma faiblesse et...

Elle s'arrêta court. La porte s'ouvrait devant Mme Perrière très rouge, les yeux inquiets, la mine fureteuse.

— Mais Yvette, comment peux-tu mettre un temps pareil pour acheter quelques timbres !

— J'ai rencontré Mme Servoz et nous avons causé un moment, expliqua Yvette que nul imprévu ne semblait pouvoir troubler.

— Ah ! tu étais avec Mme Servoz?... Tout est bien !

Et un soupir d'allègement emporta l'expression anxieuse de sa bouche. Apaisée, elle interrogea :

— Chère madame, vous reprenez le bateau de six heures ?

— Oui.

— Eh bien, alors, je crois que, sans retard, il nous faut aller retrouver le quai.

Christine eût beaucoup préféré le regagner seule, sans devenir la proie de Mme Perrière ; mais la politesse lui interdisait de la « semer », et devant la nécessité, elle se résigna. D'ailleurs, elle était curieuse d'observer Yvette. Sa beauté exceptée, celle-ci n'avait plus rien de la femme, tranquillement désinvolte, qui demandait ses lettres à la poste restante. L'air posé, indifférente, semblait-il, à la flatteuse attention qu'elle éveillait au passage, elle avançait près de sa mère dont elle avait pris les menus paquets. Mais elle ne parlait pas, laissant monologuer Mme Perrière à qui Christine répondait par les quelques mots indispensables, son clair regard étudiant le masque

charmant d'Yvette, si habile à voiler le secret de la pensée.

Très juste, elles arrivèrent pour le départ du bateau, déjà encombré; et Mme Perrière s'affaira aussitôt pour trouver des places, sans souci des protestations de Christine, animée, au contraire, d'un violent désir de s'isoler. A l'ombre de la tente, elle aperçut avec plaisir Mme Douvaines qui, elle aussi, regagnait Menthon et lui indiquait une place restée libre, non loin d'elle. Au moment où les passerelles allaient être levées, apparut un groupe de retardataires; Mme de Tensé, sous l'escorte de son sigibée, le marquis de Venzano, et — sans doute par un vague souci des convenances, — à leur suite, la nurse anglaise qui entraînait les deux petits de Tensé.

— Vite, vite, monsieur! madame!... Embarquez!...

Irène de Tensé fit semblant de presser le pas de ses pieds élégants chaussés à miracle de daim blanc; et, en réalité, sans aucune hâte, atteignit la passerelle, tandis que le marquis, avec des gestes de père de famille, activait l'arrivée de la nurse et des petits.

Leur mère, fraîche autant qu'une toute jeune fille dans sa robe immaculée, très courte sur ses jambes rondes, eut un léger, très léger froncement de sourcils, à la vue des passagers connus, hôtes comme elle du Palace de Menthon. Mais elle ne les salua pas moins, très gracieuse, et accepta, avec aisance, la place que lui offrait un juvénile garçon, soulevé d'admiration. Elle s'assit aussitôt et sourit au marquis resté debout auprès de la nurse et des enfants.

Très bien, elle devinait ce que, à son égard, pensait sans bienveillance, Mme Perrière, esclave des convenances, et ce que pouvait remarquer la clairvoyance de Christine Servoz. Mais soucieuse avant tout de son agrément, elle n'en avait cure ; pas plus que de la présence de Mme Douvaines dont l'indulgente bonté saupoudrait à tel point les jugements qu'ils n'existaient plus. Mais elle posa sur Yvette un regard sans aménité, jalouse de l'éclat de la jeune fille ; et celle-ci le reçut, consciente de son triomphe, amusée de la coquetterie et des manèges de Mme de Tensé qu'elle traitait vertement « de vieille petite fille défraîchie ».

Comme Irène ne s'amusait pas du tout, seule sur sa banquette, elle l'abandonna au bout de quelques minutes pour aller rejoindre Venzano, dont les yeux l'appelaient ; et afin d'être, à son gré, tranquille, elle installa, à sa place, la nurse et les enfants.

Certes, entourés comme tous deux l'étaient, par la foule très dense, ils ne pouvaient échanger que des propos quelconques. Mais elle trouvait délicieux de subir la brûlure des yeux de l'Italien, de le sentir grisé par le frôlement de sa forme élégante et parfumée. Parce que sa cour ardente lui plaisait, elle était ravie de son après-midi avec lui, loin du regard gênant de sa grande fille qui, sous ses dehors garçonnières, était vraiment une observatrice importune. Aussi, ce qu'elle souhaitait la marier!!!

Par bonheur, ce tantôt, un match de tennis avait retenu Brigitte à Menthon. Et, librement, elle avait pu se distraire à sa fantaisie. Les enfants

laissés avec la nurse, dans le Jardin public, elle et lui avaient goûté à l'*Impérial* après que le marquis l'avait promenée en barque, ramant avec une nonchalance berceuse, propice au flirt. Et ils eurent encore quelques moments tout à leur goût, tandis que le bateau les ramenait vers Menthon sur l'eau luisante qui étincelait de toutes les gemmes du couchant. Au demeurant, Irène de Tensé était sans perversité, pas fort intelligente et de cervelle frivole, une âme légère autant que les dentelles qu'elle adorait; par-dessus tout, soucieuse d'être remarquée, adulée, désirée... Sans trouble devant la tentation dont l'effleurement lui suffisait, dominée par l'âpre soin de retenir la jeunesse qui s'enfuyait, comme glisse un manteau dont l'attache est usée.

Le vapeur accostait, hérissant d'une bondissante crête d'écume le sillon creusé dans l'émeraude fluide.

— Votre fille vous attend sur le quai, remarqua, tout de suite, Venzano rembruni.

Mme de Tensé serra les lèvres.

— Où donc?

— Au débarcadère... Près de ce gros monsieur.

— Mon mari! Comment, il est arrivé déjà? Il devait venir seulement samedi.

Un éclair de plaisir flamba dans les prunelles de Venzano qui avait perçu beaucoup plus de surprise que de satisfaction dans la voix d'Irène de Tensé. S'il eût possédé le don de seconde vue, il aurait été moins charmé de constater qu'il n'était qu'une simple distraction pour la jeune femme trop occupée à s'aimer elle-même, pour s'éprendre d'autrui.

Très à son aise, elle lui disait, toute souriante :

— Surtout ne vous sauvez pas !... Je vous présente à Charles...

— Est-ce bien indiqué ? Ne sera-t-il pas mécontent ?...

— De quoi ?...

Et elle ouvrit des yeux candides. De fait, son inconscience était formidable. Et puis, elle était si habituée à se voir traitée par un mari point jaloux, plus âgé qu'elle de quinze années, comme une enfant gâtée, la sœur aînée des autres, le repos de sa vie fiévreuse de grand financier. La vraie compagne de Charles de Tensé, son amie, c'était Brigitte.

— De quoi mon mari serait-il mécontent ?... Du moment que je m'amuse, il est satisfait !... Bonjour ! Charles. Quelle surprise de vous voir aujourd'hui !

— La possibilité s'est présentée de m'accorder quelques jours de loisir. Alors, je suis parti.

— Si vous m'aviez prévenue, je ne serais pas allée à Annecy, justement aujourd'hui, avec les petits et un très aimable compagnon de promenade, hôte comme nous du Palace, le marquis de Venzano.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains. Tous deux étaient de haute taille. Mais Charles de Tensé paraissait singulièrement robuste, un peu lourd, auprès du svelte Italien.

Celui-ci, d'esprit souple, prit aussitôt congé, en souriant, bien qu'il envoyât le gêneur à tous les diables. Ce que devina Yvette amusée. Sans merci, elle avait suivi la petite scène, tout en adressant des adieux polis à ses compagnes de

traversée, et la déconvenue d'Irène et de Venzano lui semblait comique. Christine Servoz allait prendre le chemin de sa villa. Mme Douvaines l'arrêta par une question imprévue :

— Chère madame Servoz, est-ce que je vous dérangerais en vous accompagnant un moment?... Je désirerais vous parler...

Aux lèvres, elle avait son charmant sourire où frémissait une attirante timidité. Elle qui donnait tant aux autres, semblait toujours s'excuser si les circonstances l'obligeaient à les occuper d'elle.

Christine lui sourit amicalement.

— Vous ne me dérangerez pas du tout. Mon mari et ma fille ont emmené en excursion notre ami Morgan... Je puis donc être toute à vous, autant que vous le souhaiterez.

En son for intérieur, elle était plutôt intriguée ; et attentive, elle écouta Mme Douvaines qui, tout de suite, commençait :

— J'ai besoin de vous parler de Grâce. Elle a pour vous une grande sympathie. Elle apprécie votre jugement. C'est pourquoi vous pouvez avoir sur elle une action que, moi, je n'aurais certes pas.

— Chère madame, vous calomniez Grâce. Quel motif lui enlèverait une confiance que vous méritez si bien !

— Par la tendresse, le dévouement que je lui donne, comme toutes les mères... oui... peut-être !... Mais aujourd'hui, nos filles ne nous comprennent guère... et trop souvent, hélas ! nous ne les comprenons pas mieux ! Surtout quand il s'agit de la question « mariage »... Pour ne pas vous retarder,



voici, tout de suite, ce dont il s'agit... J'ai reçu, au sujet de Grâce, une proposition qui renferme tout ce que je puis souhaiter pour elle : famille, fortune, valeur personnelle de l'homme. Tout jeune, il vient d'être reçu à l'École de guerre. Il est très épris de Grâce qu'il a beaucoup rencontrée dans le monde, cet hiver.

— Et... à elle, il plait ?

Une rougeur aviva soudain la fraîcheur discrète de Mme Douvaines.

— Jamais Grâce ne me parle de ce qu'elle pense, et ses danseurs paraissent être pour elle des quantités négligeables. Mais je puis me tromper... Surtout en ce qui concerne le comte de Jeffry.

— Pourquoi n'interrogez-vous pas Grâce ?

— Je ne sais quelle langue employer pour me faire entendre d'elle... comme il le faudrait. Notre mutuelle affection... — qui, certes, existe toujours... — ne suffit plus à établir le lien de la confiance entre nous... Bien entendu, nos enfants ne nous donnent jamais... — presque jamais, du moins...

Elle avait surpris un mouvement de Christine.

— ...autant que nous leur donnons. Elles ne se doutent pas que nous aussi, les mères, nous avons, près d'elles, des cœurs affamés. Encore plus que les leurs !... Oui, je le sais, votre Renée vous adore !... Vous avez le don d'attirer et surtout de retenir... Moi, pas !... Et, parfois, il me semble un peu dur d'accepter que Grâce soit loin de moi, ainsi.

— Mais pourquoi accepter ! protesta Christine, autant par pitié pour la blessure devinée, qu'emportée par l'élan de sa propre conviction.

— ...Ce lien de la confiance, vous devez chercher le secret de le resserrer... et solidement !

Mme Douvaines secoua la tête et une sorte de découragement trembla dans sa voix :

— C'est là une tâche au-dessus de mes moyens, sans doute. Je suis submergée par le flot de vie inconnue que je sens chez Grâce. C'est une vraie Douvaines. Elle a la puissance de travail, le cerveau de son père, son besoin d'action et d'indépendance. Vraiment, il était de mon devoir de laisser, autant qu'elle le souhaitait, son intelligence se développer sous la direction supérieure de Mlle Jussiane... Mais sur ce point, — pardon d'avoir l'air de me vanter ! — j'ai eu quelque mérite ; car, sur bien des questions, il y avait des divergences entre la manière de voir de Mlle Jussiane et la mienne.

Christine sursauta.

— Mais il ne fallait pas ainsi abandonner la vôtre. La formation morale de nos filles nous appartient d'abord ; et nous devons veiller sur la qualité des idées qui leur sont inculquées !

Elle avait parlé si fermement que Mme Douvaines la considéra, saisie.

— Qu'aurais-je pu faire ? Je ne suis qu'une simple femme du monde, moi !... Pas très instruite, incapable de fournir à Grâce l'aliment que réclame son intelligence... Ça aurait été mal de ma part de la priver d'une influence élevée parce que, moi-même, je n'en ai pas subi de pareille... Seulement, je... souffre un peu, je l'avoue, de sentir que le seul jugement de Mlle Jussiane compte aujourd'hui pour elle...

Christine ne répondit pas. Elle réfléchissait. A quelques pas de sa villa, toutes deux s'étaient

arrêtées, leurs regards distraits arrêtés sur le lac où s'abîmait l'ombre des montagnes, les cimes toutes roses, sous le ciel nacré. Après quelques minutes de silence, Christine reprit :

— Puisque vous estimez Mlle Jussiane si puissante sur les décisions de Grâce, pourquoi ne lui demandez-vous pas, plutôt qu'à moi, de parler à votre fille du projet de mariage qui vous semble bon pour elle?

De nouveau, un faible rouge monta aux joues de Mme Douvaines :

— Je sais Mlle Sabine radicalement hostile au mariage. La conviction lui manquerait pour convaincre Grâce... Tandis que vous formez avec M. Servoz un ménage si heureux, que vous trouverez sûrement les arguments capables d'agir sur ma trop indépendante petite fille. En ce qui concerne le mariage, je redoute sa confiance coutumière dans les idées de Mlle Jussiane.

— Et vous avez raison ! dit Christine, sans fléchir.

Elle ne le regretta pas, tant il lui apparaissait nécessaire de troubler la candide sécurité de Mme Douvaines, sans défense devant l'autorité d'une femme dont elle subissait le magnétisme, n'en soupçonnant ni l'existence, ni le danger. Et elle continua :

— ...A l'âge de Grâce, en effet, l'expérience manque pour bien discerner le vrai du faux ; surtout quand il s'agit des opinions d'un maître très admiré.

Une joie fugitive délivra — une seconde — Mme Douvaines de son découragement.

— Vous trouvez aussi, n'est-ce pas, que la

femme a été créée pour devenir une épouse et une mère?... comme on nous l'enseignait dans ma jeunesse...

— Mais bien entendu !... Sauf cas exceptionnels.

— Alors, je vous en supplie, dites-le à Grâce, vous qu'elle peut croire, puisque vous êtes... très moderne, jeune...

— Oh ! jeune !... Vous oubliez que ma fille a dix-sept ans !

— Vous avez l'air de sa grande sœur ; et vous l'êtes aussi, moralement... Toutes deux unies, avec une joie qui me rendrait jalouse si...

— Si vous étiez capable de l'être, finit affectueusement Christine. En résumé, chère madame, vous estimez dangereuse l'influence de Mlle Jussiane. Alors, pourquoi laissez-vous Grâce la voir autant ?

Les traits de Mme Douvaines se contractèrent un peu.

— Je ne puis empêcher ce qui est. Grâce est maintenant habituée à recevoir la direction de Mlle Jussiane à qui j'ai trop d'obligations pour tenter de les séparer. D'ailleurs, si j'entrais en lutte, je sais à l'avance que je serais vaincue. Devant Sabine Jussiane, je me sens une petite fille, incapable de discuter... Une nullité intellectuelle...

Christine Servoz n'eut pas le loisir de répondre à cet humble aveu.

La grille des Cyclamens s'ouvrait et le tintement de la cloche fit tressaillir Mme Douvaines, soudain consciente d'avoir beaucoup prolongé les quelques moments d'entretien demandés.

Renée apparaissait sur le seuil, et gaiement s'écriait, sans remarquer la compagne de sa mère :

— Enfin ! maman, c'est toi !

— C'est moi !... Comment, vous êtes déjà rentrés ?

— Moi seule, suis rentrée !... Père et M. Morgan me suivent à distance. Je les ai laissés flâner tout à leur aise et j'ai pris les devants. J'avais une envie folle de te retrouver ! C'était long, tout l'après-midi sans toi, méchante maman qui n'as pas voulu nous accompagner ! Tu m'as empêchée, par ton absence, de trouver notre promenade délicieuse !

Elle s'était approchée vite, comme jetée par un élan vers la jeune femme qui, du geste, arrêta ses paroles, craignant qu'elles ne meurtrissent un peu le cœur de sa compagne.

— Renée, tu ne vois pas Mme Douvaines ?

La jeune fille, alors, remarqua une personne immobile derrière sa mère, et elle rougit, confuse ; puis sourit.

— Oh ! pardon, madame ; quand maman est là, c'est toujours elle que je vois d'abord... comme font les bébés.

— Petite amie, restez ainsi pour son bonheur..., dit Mme Douvaines, la voix un peu assourdie.

Et se penchant vers Renée surprise, elle l'embrassa.

## IX

### L'AMOUR DE MAURICE

Christine Servoz avait la qualité rare de ne pas vivre enclose dans ses soucis personnels ; indifférente, au tréfonds d'elle-même, à ce qui touchait autrui seulement.

Aussi, elle était demeurée un peu troublée par l'état d'âme d'Annie de Lumière. Le chemin dans lequel s'aventurait imprudemment la jeune fille apparaissait si dangereux à sa clairvoyance maternelle, qu'elle s'était même demandé si, sans trahir la confiance d'Annie, elle n'aurait pu, tout au moins, mettre en éveil la vigilance de Mme de Lumière. Mais un semblant même d'indiscrétion, fût-ce pour un motif grave, lui répugnait, à ce point qu'elle se tut. Après tout, elle ignorait la nature du sentiment de Maurice de Vérel pour son amie d'enfance. Et elle ne voyait aucun moyen de s'en assurer, d'ailleurs. Le hasard lui en offrit soudain l'occasion, amenant le jeune homme sur le bateau qui la conduisait rejoindre son mari à Duingt où il peignait.

Maurice de Vérel, en tenue de tennis, la raquette à la main, devait être en route, lui, pour retrouver quelque groupe juvénile. Tout de suite, il l'avait saluée ; et elle avait très bien distingué une attention particulière dans les yeux, une seconde arrêtés sur elle. Avait-il donc appris qu'elle savait ?

Alors, peut-être, elle eût dû saisir l'occasion de causer avec lui, pour essayer de démêler ce qu'enfermait, à l'égard d'Annie, le cœur de ce beau garçon...

L'allure insouciant, juché tout à l'avant, sur le rebord du bateau, il offrait joyeusement, aux remous de l'eau, à la morsure du soleil et de la forte brise, sa tête brune, son corps d'éphèbe moderne, habillé de flanelle blanche, sa veste sur l'épaule, la chemise lâche échancrée sur le cou bronzé.

Pourtant, la rencontre de Mme Servoz devait remuer en lui une préoccupation secrète ; plusieurs fois, elle surprit ses yeux fixés sur elle. Sans avoir rien décidé, elle atteignit Duingt. Elle s'aperçut alors que Maurice de Vérel, lui aussi, y descendait, amené tout près d'elle par leur commun débarquement. Côte à côte, ils se trouvèrent sur le ponton. Et, comme elle était impulsive, un élan culbuta brusquement ses hésitations. Son chaud sourire aux lèvres, elle interrogea :

— Monsieur de Vérel, est-ce que vous êtes très pressé ?

— Nullement, madame. Je vais goûter aux *Libellules* où j'ai des amis ; et il n'est pas encore l'heure du lunch.

— Alors, serais-je très indiscreète de vous demander... un moment de conduite ?

— Madame, je suis tout à vos ordres.

En vérité, il n'eût su dire s'il était mécontent ou satisfait de la perspective d'une conversation dont il devinait l'objet. Après tout, mieux valait être renseigné sur la pensée de Mme Servoz que sa jeunesse trouvait trop séduisante pour qu'il ne fût pas flatté d'occuper son attention. Mais était-elle alliée ? ou ennemie ? ou neutre ?...

Sans un mot, il s'engagea près d'elle, sous la voûte des platanes tachée de gouttes de lumière ; et, à part lui, il admirait son éclat de blonde sous le reflet de l'ombre verte. Tout de suite, d'ailleurs, elle posait sur lui ce regard qui considérait bien en face, gens et choses.

— Monsieur de Vérel, je ne voudrais pas être importune... J'espère que vous en êtes certain, mais il me semble que je dois vous dire quelque

chose. Le hasard m'a fait entendre, il y a quelque temps, une phrase murmurée à vous, par votre jeune amie, Anne de Lumiège.

— Au sujet d'un rendez-vous qu'elle me demandait?... C'est à quoi vous faites allusion, n'est-il pas vrai? madame.

Christine eut un signe de tête affirmatif; et il continua :

— Un rendez-vous *nécessaire*, pour que nous puissions causer librement... d'un projet dont Annie a cru devoir vous parler...

— Parce qu'elle sentait ma sympathie pour elle, dit simplement Christine qui percevait quelque chose d'un peu agressif dans la franchise du jeune homme. Et aussi, parce qu'elle n'a pas voulu me laisser vous juger autres que vous n'êtes...

— Que nous ne sommes...

— Oui, des enfants imprudents.

Il eut un geste vif de protestation et elle sourit.

— Ne vous fâchez pas! Je suis une mère de famille, j'ai le droit de vous traiter d'« enfants »... Et parce que je serais... désolée que ma fille agit comme le fait Annie, je vous déclare, en toute franchise, ce que je crois devoir vous dire.

— Et c'est?

— Ceci... En votre qualité d'homme, vous avez une expérience qui manque à Annie. Donc, vous avez tort de lui permettre de vous retrouver la nuit, au risque de se compromettre gravement, si elle était découverte.

Les traits de Maurice se contractèrent un peu, lui donnant une mine de jeune chat rageur; et presque impatient, il riposta :

— Madame, je ne puis empêcher Annie de venir,



ni refuser d'aller la trouver. Elle me croirait détaché d'elle ; et cette pensée la bouleverserait à un point que vous ne pouvez imaginer ! Je vous jure que, près de moi, elle est en sûreté, autant que si sa mère veillait sur elle...

L'accent du jeune homme avait une sincérité qui rendit Christine plus indulgente à son endroit.

— Monsieur de Vérel, j'espère bien, pour votre honneur, qu'il en est ainsi. Mais les apparences n'en seraient pas moins contre elle et contre vous qui devez être sage pour elle et pour vous... Je vous parle par intérêt pour Annie, — comme si ma propre fille était en jeu, — puisque Mme de Lumière ignore la vérité que m'ont fait connaître le hasard et la confiance d'Annie.

— Heureusement oui, elle l'ignore. Elle nous séparerait aussitôt, si elle la soupçonnait. Et ce serait pour Annie un déchirement capable de la briser ! En parlant ainsi, j'ai l'air d'une fatuité ridicule !... Mais je connais Annie depuis son enfance ; et, jeune fille, elle est restée la même, une sensitive, que les émotions écrasent... Elle serait incapable de supporter une opposition au mariage qu'elle souhaite entre nous...

— Et que, peut-être, elle est seule à souhaiter, finit Christine, emportée par sa spontanéité.

Il ne protesta pas aussitôt. Lentement, comme s'il cherchait au plus profond de lui-même, il dit, après quelques secondes :

— J'aime Annie... infiniment... Elle est la chère petite amie de mon enfance.

— C'est tout?... Elle croit être pour vous davantage... Vous le savez ?

— Je le sais.

— Et... elle se trompe?

Il eut un geste inconscient d'épaules.

— J'espère que non!... Je suis sûr de désirer son bonheur avec le meilleur de moi-même... Mais...

Il s'arrêta. Et pourtant, un impérieux désir de confiance s'abattait sur lui, dominé par la droiture du jugement de Christine Servoz. Soudain, il avait envie de lui parler, comme le croyant au directeur de sa conscience; trouvant bon de confier, à une pensée étrangère, le souci lourd pour son esprit léger.

— Mais? répéta Christine, devant son silence.

Il dressa la tête.

— Mais je *nous* sens terriblement jeunes, pour engager déjà tout notre avenir. Elle vient d'avoir dix-huit ans. J'en ai vingt seulement... Je voudrais... il me semble... nécessaire... oh! tellement!... de laisser passer, tout au moins..., le temps de mon service militaire, avant de décider rien de définitif... Nous sommes trop jeunes pour savoir vraiment ce qui sera le bonheur, de l'un comme de l'autre... Oh! oui, bien trop jeunes!

Il répéta ces mots avec une force qui criait, à Christine, sa conviction. Et cette conviction, intimement, elle la partageait. Ils firent quelques pas en silence. Sans y prendre garde, ils avaient laissé l'allée de platanes, au bord de l'eau moirée, traversé le minuscule village, et, guidés par un même besoin de solitude, ils cheminaient dans le sentier ombreux qui, à travers les prairies, mauves de colchiques, montait vers les futaies du Semnoz.

Christine songea tout haut :

— Ce que vous dites est juste... Mais vous le dites parce que...

A son tour, elle s'arrêta hésitant.

— Pourquoi? madame.

— Parce que vous n'aimez pas Annie comme elle vous aime.

— Je l'aime... autrement... Soit!

— Qui..., très autrement. Et le malheur est qu'elle n'en a pas soupçon et vous juge d'après elle-même. Pourquoi lui permettez-vous de s'illusionner? Ce n'est pas loyal! Vous la leurrez et risquez de lui faire beaucoup de mal, quand elle découvrira la vérité.

Presque violent, il jeta :

— Lui faire du mal, c'est justement ce que je veux éviter..., à n'importe quel prix. Elle est si fragile! C'est pour cela que, près d'elle, je m'applique à être toujours... ce qu'elle désire... Je dis comme elle... Je veux ce qu'elle veut... Avec joie, d'ailleurs. Elle m'est très chère...

— Comme une jeune sœur, une précieuse petite amie, oui... Non pas comme la fiancée d'élection.

Les mêmes mots qui semblaient le cri de tout son être revinrent aux lèvres du jeune homme :

— Je suis trop jeune pour vouloir déjà le lien des fiançailles!... J'ai besoin... oh! si fort! de pouvoir jouir librement de tous les plaisirs de la vie!

— Et vous en jouissez! marmotta Christine qui se souvenait de certaines rencontres à Aix et à Annecy.

— Madame, que prétendez-vous dire?...

La jeune femme le regarda, un peu moqueuse cette fois, et expliqua légèrement :

— Je vous ai aperçu, au Casino d'Aix..., en charmante société...

Il sourit, sans embarras.

— Je ne suis pas un moine, enserré par ses vœux, heureusement ! J'ai le droit de disposer de mon indépendance, selon mon plaisir...

— Hum ! hum !... Dans une certaine mesure, cette opinion pourrait être discutée. Mais je n'ai pas qualité !... Ce serait l'affaire d'Annie... Et elle ignore.

— Et elle ignorera, appuya-t-il fermement. Bien entendu, elle ne pourrait comprendre que je suis incapable de... planer, toujours comme elle. Quand je me suis laissé entraîner à sa suite, dans l'espace, j'éprouve l'irrésistible besoin de... reprendre pied sur terre... Annie me paraît un souffle ardent et délicieux..., mais un souffle qu'un mouvement un peu brusque dissiperait, semble-t-il. En dépit des apparences, à Aix, elle n'était pas oubliée...

— Oh !...

— Non, elle était absente.

— Très loin de vous, à coup sûr ! Dites-moi une chose, puisque nous parlons en toute franchise. Vos parents ne pensent pas à un mariage possible entre vous ?

— Non...

Il connaissait bien leur ambition à l'égard d'un fils unique ; et il n'ignorait pas qu'à leurs yeux, Annie, avec sa dot mince, n'était pas un parti pour lui, malgré sa vieille noblesse.

Cette opinion peu reluisante, il n'eût pas osé l'avouer à Christine Servoz ; et prudemment, il acheva :

— Mes parents ne me considèrent pas du tout comme un homme à marier..., mais comme un

grand enfant à qui, naturellement, il est permis de profiter de sa jeunesse, de toutes les façons. Annie voudrait que je leur parle de notre affection... Je suis certain que ce serait tout à fait inutile, juste au moment où le service militaire va nous séparer!... Au retour, il sera bien temps!

— Et si, pendant que vous êtes loin, Annie se détachait de vous?... Du moins, était mise en demeure, par ses parents, d'accepter tel ou tel parti qui leur conviendrait?...

Avec une inconsciente fatuité, il dit, sûr de son pouvoir :

— Annie ne se détachera pas plus de moi que je ne me détacherai d'elle... Mais si nos sentiments, à tous deux, devaient évoluer pendant cette période de séparation, mieux vaut..., à mon avis, que des fiançailles prématurées ne nous obligent pas à une rupture qui détruirait notre vieille affection...

La jeune femme ne répondit pas tout de suite. Elle pensait à l'enfant candidement amoureuse de ce joli garçon si avide, dans l'égoïste appétit de ses vingt ans, des jouissances que ne lui apporterait pas la virginale passion d'Annie de Lumière.

Et après quelques secondes de silence, elle demanda :

— Les idées sages... trop sages!... que vous venez de me confier, Annie, donc, les ignore?

— Il le faut. Elle ne les comprendrait pas et souffrirait de me les entendre même articuler... Devant sa tendresse, je suis lâche! Pour ne pas l'agiter, la voir s'attrister, se cramponner moralement à moi, surtout pleurer, je suis prêt à tous les mensonges, à tous les compromis, à toutes les

promesses !... Je n'ai pas le courage de lui déclarer qu'être aimé tyranniquement, garrotté par l'amour, m'a toujours paru un supplice que je suis incapable de supporter. Le résultat serait le furieux besoin de tout briser pour garder la facilité de profiter à mon gré de tout ce qui me tente...

— Conduite bien dangereuse !... Décidément, si vous ne changez, en mûrissant..., vous seriez, je le crains, un détestable mari pour la pauvre petite Annie. Elle mérite vraiment plus et mieux.

La main du jeune homme se crispa sur la raquette de tennis qu'il balançait nerveusement. En cette seconde, tout à la fois, il estimait et détestait Christine pour sa clairvoyance.

— Vous êtes sévère, madame... Vous avez, sans doute, raison de trouver que ma prudence manque de panache. Si vous connaissiez Annie, autant que moi, vous comprendriez mieux ma conduite et mes appréhensions.

L'expression du visage de Christine était tout ensemble, ironique et sérieuse ; et d'un indéfinissable ton, elle dit :

— Oh ! si, je comprends, je comprends très bien. Vous avez peur du chagrin d'Annie autant que de l'intransigeance, de la jalousie, de l'excès de sa tendresse... bien plus encore que de l'opposition possible de votre famille. Par-dessus tout, vous tenez à la facilité de mener sans entraves votre vie d'homme très jeune... C'est bien facile à comprendre... et pas du tout étonnant !... Vous êtes de votre âge !

Elle n'était plus railleuse, mais pensive, constatant des faits indéniables ; et lui n'essayait pas de répondre, irrité tout bas de se sentir si justement

jugé à sa mesure ; conscient de ne pouvoir modifier, sur son compte, l'opinion de Christine Servoz.

Le visage un peu penché, elle revenait, sans parler, vers l'allée des platanes. Brusquement, elle se tourna vers lui, et demanda :

— Alors, vous n'avez pas avoué à Annie que des fiançailles actuelles vous paraissaient très difficiles, sinon impossibles ?

— J'ai essayé de le lui faire entrevoir... Mais je ne pouvais le lui dire nettement comme à vous. Elle exigeait avec tant... d'impérieuse affection que je parle à mes parents !

— Et, selon vos principes, vous le lui avez promis ?

— Oui... A condition que les circonstances me le permettent...

— Et elles ne vous le permettront sans doute pas.

— Cela, je n'en sais rien. Je tiendrai ma promesse si je vois que c'est notre intérêt de parler...

— Évidemment. Et maintenant, monsieur de Vérel, il me reste à m'excuser de vous avoir infligé cette ennuyeuse conversation, à propos de choses qui ne me regardent pas du tout... Je le pense comme vous.

— Madame, moi, je ne pense rien de pareil.

— Pour le moment, peut-être... Plus tard, sûrement, vous trouverez mon intervention plutôt anormale. Mais je me suis laissé entraîner par mon intérêt pour Annie que personne ne protège... contre vous... Par malheur, je ne puis rien, que vous répéter, — et très, très sérieusement : « Ne lui faites pas de mal par votre légèreté, par des paroles mensongères qui entretiennent en son

cœur des espérances que, pour le moment, vous n'avez pas l'air bien résolu à réaliser. » Au revoir, monsieur de Vérel. Bien entendu, tout ce que nous venons de dire restera entre nous deux. Du moins, en ce qui me concerne. Soyez-en certain.

Elle posait sur lui son regard clair qui rencontra les yeux veloutés où flottait un peu de honte.

— Je suis certain de votre discrétion, madame. Je vous remercie d'avoir été franche et je l'ai été moi-même, quitte à vous avoir donné de moi une très fâcheuse opinion. Vous êtes la première personne à qui je parle du projet d'avenir qui nous préoccupe, Annie et moi. D'instinct, j'ai eu confiance en vous et je me suis confessé. Quoique vous m'ayez en mince estime, je le devine, voulez-vous tout de même me faire l'honneur de me donner la main, en me quittant ?

— A titre d'absolution, dit-elle avec un sourire d'indulgence sceptique.

Et elle tendit au jeune homme sa main qu'il baisa. Il avait deviné juste ; sans illusion, elle le jugeait de ceux qui subissent toutes les influences, en passagères, et sont incapables de tenir leurs plus sincères promesses.

## X

### L'IDÉAL DE GRÂCE DOUVAINES

Quelques jours après sa conversation avec Mme Douvaines, comme Christine s'en allait, un matin, arpenter le roc de Chère, elle remarqua soudain devant elle une promeneuse qui avançait



dans le sentier où elle-même s'engageait. C'était Grâce Douvaines.

Depuis bien des mois, Christine sentait que sous une influence grandissante, — celle de Sabine Jussiane, sans doute... — se dénouaient les liens de confiance qui, jadis, avaient rapproché d'elle Grâce adolescente. Et c'est pourquoi une immixtion dans le jardin secret de la jeune fille lui apparaissait si délicate qu'elle avait laissé tomber la timide prière de Mme Douvaines, la suppliant de causer avec sa fille.

Et voici que l'occasion s'offrait. Avait-elle le droit de la fuir? alors qu'elle-même éprouvait si forte, l'impression que la santé morale de Grâce était en péril.

D'instinct, elle pressa un peu le pas ; et amenée ainsi tout près de la jeune fille, elle glissa son bras sous celui de Grâce avec une exclamation affectueuse :

— Bonjour! Grâce. Je suis contente de vous rencontrer! Il faut décidément vous saisir au passage... Vous oubliez vos vieilles amies!

Grâce avait sursauté au frôlement du bras de la jeune femme. Mais à sa vue, une onde de lumière passa dans l'eau limpide des yeux, et elle dit :

— Je n'oublie jamais personne; et je pense souvent à vous, madame... Mais vous êtes toujours entourée... Et je suis, moi, très occupée...

— Même au temps des vacances?... Pourquoi ne vous accordez-vous pas quelques bienfaitantes journées de repos? C'est si doux de se laisser vivre quand il fait bon, quand il fait beau, comme ce mois-ci!... Regardez le lac, ce matin. Il est soyeux, étincelant... C'est une merveille. Et sur les montagnes, ces ombres veloutées! Et la découpure

sombre des sapins du Semnoz sur le ciel sans nuage, violemment bleu !

Elle s'était arrêtée, retenant ainsi la jeune fille, sous l'effleurement de son bras ; et, à pleines lèvres, elle aspirait l'air chaud qui, à peine, frôlait le lac d'un frisson d'aile. Presque inconsciemment, elle répéta :

— Qu'il fait bon !... Quelle ivresse de savourer cette beauté !

Les cils de Grâce eurent un battement. Leur ombre devait-elle voiler la clarté trop révélatrice du regard ? Elle aussi, en tout son être jeune, sentait, presque sensuellement, l'allégresse de ce matin de septembre. Mais c'était là une faiblesse que Sabine eût condamnée ; et elle ne devait pas se la permettre. Elle se raidit pour échapper à l'envoûtement des choses ; et une imperceptible dureté vibra dans sa voix.

— Oui, c'est une joie de goûter la splendeur de l'été. Mais la sagesse est de ne pas s'y abandonner. Il est toujours imprudent de se laisser vivre ! Et puis... Ce n'est pas « chic »...

Son accent se fit un peu dédaigneux pour articuler le mot :

— ...Ce n'est pas chic de le faire... Alors, que tant et tant de créatures sont privées de ce bien !... Du moins, il me semble ainsi...

— Depuis que le monde existe, Grâce, il y a toujours eu des inégalités... Forcément !

— Et des êtres pour les accepter... Sans souci de ceux qui en souffrent. A mesure que je vieillis...

Elle prononça le mot sans ironie.

— ...il me paraît impossible de le faire... C'est lâche !... C'est mal !

— Oui, si l'on n'essaie en rien d'aider ceux qui peinent...

— Les aider en leur faisant l'aumône?... C'est là ce que vous voulez dire?... Cette solution si simple ne me paraît pas suffisante... Plus je réfléchis, et plus j'ai honte du luxe, sous toutes les formes, qui est mon partage... sans que je l'aie, en rien, mérité ou gagné.

— Alors, quoi?... Vous voudriez y renoncer?

Grâce dit simplement, comme une chose toute naturelle :

— A cette heure, je ne suis pas libre de le faire. Je ne puis que regretter d'être une inutile poupée riche ; non, une fille obligée de se servir de son instruction, ce qui me permettrait de ne devoir rien qu'à moi-même, à mon travail !

L'accent de Grâce avait sa coutumière fermeté douce ; mais une telle sincérité y vibrait que, pas une seconde, Christine ne douta de la conviction qui la faisait parler.

Obéissait-elle à une impulsion innée ? ou seulement à l'influence de Sabine Jussiane ?

Pour mieux pénétrer cette pensée d'ordinaire si jalousement close, Christine interrogea :

— Grâce, en agissant comme vous le souhaitez, ne craindriez-vous pas de prendre, sans nécessité, la place de celles qui ont... *vraiment!*... besoin de travailler ?

— Non, si je renonce pour elles à mon superflu et me place dans leur situation... Ah ! s'il dépendait de moi seule, je ne serais pas longue à mener l'existence des bienheureuses créatures qui se partagent entre le travail et le souci de leurs sœurs misérables !

— Autrement dit, vous deviendriez une bénédictine, doublée d'une sœur de Saint-Vincent de Paul?... Il y a des couvents où vous trouveriez satisfaction, dit Christine un peu taquine.

Grâce bondit et se reprit à marcher.

— Mais je ne voudrais pas du tout entrer dans un couvent ! J'y étoufferais ! autant qu'une prisonnière dans une geôle. Il me faut la liberté de disposer de moi-même, de m'intéresser, à mon gré, à tout ce qui fait... la beauté, l'intelligence, l'âme du monde... La liberté de chercher..., de comprendre... C'est tellement délicieux de comprendre ! Le vieux scoliaste du moyen âge était bien dans le vrai, quand il écrivait en marge de son manuscrit : « On se lasse de tout, sauf de comprendre ! » Mais, madame, de quel air vous m'écoutez !... Vous trouvez mes idées ridicules ?

Christine se mit à rire du ton soudain très jeune de Grâce.

— Quelle piètre opinion vous avez de moi ! Grâce. Non, certes, je ne vous blâme pas ! Seulement, je trouve que vous n'avez pas l'âge de parler comme le vieux scoliaste !... J'espère que l'avenir vous révélera bientôt qu'il est encore d'autres joies dont on ne se lasse pas.

Du bout des lèvres, Grâce lança joyeusement moqueuse :

— Par exemple, les joies du mariage que maman s'évertue à me prôner !

Sans le savoir, elle offrait à la jeune femme le joint utile ; et Christine le saisit, amusée en son for intérieur.

Sans but, elles avançaient dans le sentier sous bois que traversaient des flèches de lumière dans le

lacs des branches ; et la solitude qui les enveloppait les rapprochait soudain, réveillant l'écho de leurs causeries confiantes, jadis.

— C'est vrai, votre mère est très préoccupée d'assurer votre bonheur... Et, sans doute, vous n'ignorez pas qu'elle croit le trouver dans un mariage pour vous..., dont elle m'a fait l'amitié de me parler.

Grâce tressaillit. Elle ne s'attendait pas à l'attaque. Mais toujours maîtresse d'elle-même, elle interrogea légèrement :

— Avec le comte de Jeffry, n'est-ce pas?... Il est, en effet, l'élu pour mère..., en ce moment.

— Pas pour vous ?

— Oh ! moi, je ne désire rien changer à ma vie... Elle est aussi bonne que je le puis souhaiter.

— Vous avez, en effet, bien raison de reconnaître que l'heure présente vous comble. Mais vous êtes arrivée à un âge où... déjà !... il faut penser au lendemain. Il est dans l'ordre des choses que vous deveniez, non seulement une femme, mais une mère...

Un étrange sourire passa sur la bouche expressive de Grâce ; et elle riposta d'un indéfinissable ton de badinage où il y avait de l'ironie et de la sincérité :

— Devenir mère?... Mais je le suis déjà ! J'ai un enfant que je couve avec une sollicitude que bien des parents pourraient m'envier.

— Ah ! vraiment ? Et cet enfant, c'est ?...

— Mon cerveau ! s'écria-t-elle, riieuse. Je vis pour lui. Je surveille sa croissance avec amour, attentive à ce qu'il profite des aliments de choix que je recueille à son usage, avide de son épanouis-

sement dont je lui suis passionnément reconnaissante !

— Bref, vous en faites ce monstre qui s'appelle un enfant gâté ! Prenez garde qu'il ne finisse par dévorer votre cœur.

— Oh ! il n'y a rien de pareil à craindre ! Mon cœur saurait se défendre ! Lui aussi est si vivant ! Vraiment, c'est une ivresse de sentir vibrer toutes les fibres qui me font *moi*, sans avoir à redouter de les voir s'atrophier sous de prosaïques soucis. Si vous pouviez deviner à quel point j'en jouis, madame, vous ne seriez même pas tentée de me parler du capitaine de Jeffry.

— Hum ! Grâce. Il n'est pas prudent de toujours planer. En somme, vous rejetez le mariage pour ce qu'il entraîne de devoirs, de responsabilités...

— Et de déceptions... Et d'abaissements ! Oh ! oui, je le rejette, c'est vrai ! A cette heure, je trouve que l'indépendance complète — pour l'âme, le corps, la pensée — est le plus précieux des biens. La seule idée me révolte de devenir la « chose » d'un homme, son jouet...

Christine laissa échapper un geste d'impatience.

— Grâce, votre parti pris vous fait déraisonner. Est-ce que je vous semble remplir, auprès de mon mari, un personnage aussi piteux ?

— Non, pas du tout, reconnut Grâce avec sa franchise fière. Mais vous êtes un ménage exceptionnel. Vous vous adorez ; et ce qui est plus rare, vous vous estimez... Vous êtes des artistes, très intelligents, incapables de vous enliser dans l'égoïsme du mariage.

— Bien d'autres sont comme nous, Grâce, croyez-m'en. Ce qui vous sera demandé, comme à

moi, c'est de devenir la compagne, l'associée comme on dit aujourd'hui, d'un être qui vous sera tout dévoué et vous apportera le bien merveilleux qui surpasse tous les autres...

— L'amour ! n'est-ce pas ?

Tout ensemble, elle était railleuse et grave dans son dédain.

— ...L'amour ne me tente pas du tout ! du moins, dans le présent ! Que sais-je de l'avenir ?... L'amour ! c'est un mot dans lequel les hommes enferment tant de choses misérables...

— Et les femmes aussi. A son endroit, Grâce, vous n'êtes décidément encore qu'une enfant ignorante. L'étincelle ne vous a pas touchée...

— Bien ! Mais que m'importe ? Maintenant, oh ! maintenant surtout ! je ne désire pas d'autre bonheur que celui qui m'a été révélé...

— Par Mlle Jussiane ? précisa Christine.

Grâce dressa la tête. Le disciple avait senti l'attaque, même voilée, contre le maître souverainement écouté. Mais elle ne se déroba pas.

— Oui, par Mlle Jussiane. Son exemple, ses leçons m'ont fait entrer dans un monde si vivifiant que je ne saurais plus m'en passer ! Me demander d'y renoncer, autant m'offrir de disparaître dans la mort !

Son accent restait d'une extrême simplicité ; mais son âme y vibrait toute.

Christine, attentive, l'avait écoutée. Tout haut, elle pensa.

— Je crains, Grâce, que les enseignements de Mlle Jussiane ne vous aient pas été aussi bons que vous l'imaginez.

— Oh !!! Et en quoi ? je vous prie, madame.

Parce qu'elle ne vous plait pas, vous la jugez injustement ! C'est indigne de vous !

— Suis-je injuste ? Je ne le crois pas... En tous cas, je la trouve une des femmes les plus intelligentes que j'aie jamais rencontrées. Mais sa supériorité même, le charme prodigieux de sa parole la rendent dangereuse ; car... à certains points de vue, elle voit faux.

Grâce, au passage, arracha une branche menue et la brisa.

— Madame, vous ne la connaissez pas assez pour avoir le droit de parler ainsi !

— Je la connais beaucoup plus que vous ne le supposez. J'ai souvent... et longuement, causé avec elle...

Grâce leva vers Mme Servoz des yeux interrogateurs où la surprise dominait.

— Vous savez qu'un moment, Renée a suivi ses cours de philosophie et de morale. Je l'y accompagnais. Alors, je me suis aperçue que, si Sabine Jussiane était une incomparable éveilleuse d'idées, elle pouvait, par l'orientation de ces idées, être néfaste aux pensées neuves qui les recueillaient, comme paroles d'Évangile..., dans cette période de la jeunesse où les impressions sont si fortes... J'ai enlevé Renée à ce cours d'une séduction inquiétante. Et, je vais être franche, Grâce, pardonnez-le-moi ! Quand je vous écoute, je me dis que ma prudence a été sage... Il me paraîtrait lamentable, pour Renée comme pour moi, que nous soyons, grâce à Sabine Jussiane, séparées l'une de l'autre, comme vous l'êtes de votre mère. Et je comprends que Mme Douvaines en souffre !



Grâce était devenue très pâle. Elle eut un geste vif de protestation.

— Je fais pourtant de mon mieux pour qu'il n'en soit pas ainsi !... Mais je commence à craindre de tenter l'impossible. Maman a, tout à elle, Simone et Guy... Il m'est donc permis d'aller sans scrupule, où je suis attirée... ainsi que les affamés vont vers l'aliment dont ils ont besoin... Sabine Jussiane m'a donné la vie de l'esprit, comme maman celle du corps... Je lui dois autant, sinon plus !

Un éclair jaillit dans les prunelles de Christine.

— Grâce ! Comment pouvez-vous, comment osez-vous parler ainsi !... Ah ! quel mal cette femme vous a fait déjà !

Elle tressaillit, comme si Christine l'avait frappée.

— Madame, je vous prie, laissons de côté Mlle Jussiane ! C'est mon sentiment personnel que je vous ai confié... Et je vois à quel point j'ai eu tort.

— Peu importe, fit Christine haussant les épaules, que vous soyez, ou non, franche avec moi... Le plus lamentable, c'est que vous éprouviez de pareils sentiments !... Votre seule excuse, c'est que vous n'en comprenez pas l'indignité !

Les lèvres de Grâce se contractèrent pour arrêter les mots qu'elle ne voulait pas prononcer. Atteinte par la sévérité du blâme, elle ne l'acceptait pas ; mais en supportait l'humiliation pour l'amour du maître à qui elle offrait le sacrifice de sa hautaine révolte.

Et Christine n'essaya plus de discuter avec

elle, tant elle avait l'impression de se heurter à un mur mystérieux, derrière lequel Sabine Jussiane entraînait une enfant grisée.

D'un ton détaché, alors, elle remarqua simplement, après un silence :

— Je crois qu'il est tard !... Maintenant, il nous faut vite regagner Menthon.

— Très tard ! en effet, s'exclama gaiement, derrière elle, une voix masculine.

Du sentier venant de Talloires, un promeneur émergeait, Étienne Morgan, qui, tout proche, avait entendu les paroles et rejoignait les jeunes femmes, sans soupçonner l'impression de délivrance qu'il leur apportait, en rompant leur tête-à-tête.

— Puis-je, sans indiscretion, redescendre avec vous ? pria-t-il tout de suite.

— Sans indiscretion aucune, n'est-ce pas ? Grâce.

En silence, la jeune fille inclina la tête et se détourna, s'engageant la première dans le chemin qui descendait vers Menthon. Mais Christine, au passage, avait surpris le regard dont Étienne l'enveloppait. Et une idée traversait son cerveau. Peut-être, un Étienne Morgan serait, lui, capable d'arracher Grâce à l'emprise de Sabine Jussiane.

## XI

### ENTRE MÈRE ET FILS

Maurice déchira l'enveloppe que, rentré dans son confortable *home*, il venait de trouver sur le bureau devant lequel il ne travaillait guère. L'écriture d'Annie la rayait ; et il lut :

« Maurice, alors, c'est vrai, tu pars la semaine prochaine à Tours?... Et là, ton service militaire va te retenir des jours ! des mois !...

« Maurice chéri, il est impossible que tu ne viennes pas me dire adieu, puisque tu peux encore disposer de ton temps... »

Ici, Maurice eut un impatient geste d'épaules. La chère petite en parlait bien à son aise ! Ses dernières journées d'indépendance étaient bourrées d'occupations, — d'ordres très divers ! — où les distractions occupaient une part proportionnée à son insatiable soif d'y goûter...

« Je t'en supplie, Maurice, arrange les choses pour que nous ayons encore un moment à nous seuls. Moi, je saurai bien arriver à me rendre libre d'aller te trouver, près de la tonnelle, au fond du parc dont j'ouvrirai la petite porte, dans la haie. Un lieu de pèlerinage pour moi, puisque là..., tu t'en souviens?... tu m'as, pour la première fois, appelée ton « Unique », et murmuré que je devais le demeurer tous les jours de notre vie...

« Quand je me sens trop perdue, loin de toi, je revis cette heure qui m'est un viatique.

« Maurice, tu vas venir, n'est-ce pas ? Le samedi, maman est prise par son service à l'hôpital. Donc, il me sera facile de courir à toi, bien-aimé.

« Ah ! quand donc luira le jour où, enfin ! tous sauront que tu me veux toute à toi. L'incertitude me dévore. Tu aurais pitié de moi, si tu devinais quelle soif j'ai d'apprendre qu'à ta mère, du moins, tu as parlé de notre cher avenir..., que j'ai le droit de blottir ma faiblesse contre ton cœur. Tu verras comme, alors, je serai sage, patiente pour attendre le bonheur que, de toute mon âme, je m'applique-

rai à te donner, Maurice, faisant ma joie de la tienne... Oh ! pouvoir t'insuffler cette conviction, si forte en moi, qu'il faut *vouloir* son bonheur pour le mériter et l'atteindre.

« Viens, que je te revoie encore une fois, avant les longs mois de la séparation... Viens rendre heureuse ta petite Annie dont le cœur, toi absent, grelotte comme une pauvre fleur privée de soleil...

« Viens ! car tu m'aimes, n'est-ce pas ? et je t'aime bien plus encore !... Viens ! Viens ! Viens !  
— Ton ANNIE. »

Maurice laissa tomber, sur le bureau, les feuillets qu'il venait de parcourir rapidement, campé sur le bras d'un fauteuil. Tout ensemble, il était touché et impatient. Il aurait voulu satisfaire Annie ; et dans le secret de son cœur fragile, il n'éprouvait nul désir, sinon un désir bien, bien faible..., de traverser toute la France pour la tenir, quelques instants, frémissante et alanguie entre ses bras. Tant de raisons lui faisaient souhaiter de ne pas perdre la moindre des heures agréables que Paris lui offrait, pendant ses derniers jours d'indépendance. C'était fou et à peu près impossible, cette rencontre dans un parc ouvert à tout venant ; que le plus simple incident pouvait rendre impossible. Le mieux était d'écrire à Annie un mot bien tendre pour engourdir la déception qu'il était forcé de lui infliger.

Oh ! oui, le mieux !... Et pourtant la souffrance de cette déception, il en avait l'intuition si forte, qu'une hésitation fit, quelques secondes, chanceler son égoïsme. Des profondeurs du souvenir, se dressait, petit fantôme suppliant, la délicate et tendre

figure d'Annie, ses admirables prunelles dans le large iris bleu, ses lèvres caressantes, candidement dispensatrices des mots d'amour... Et, à travers la distance, sa volonté eut un instant le pouvoir de galvaniser la faiblesse de son ami — aussi léger que le flocon de nuage, abandonné à toutes les sautes du vent.

Dans une pareille minute, c'est vrai, il avait un jour prononcé les paroles prometteuses de fiançailles auxquelles il ne pensait point, en assurant Annie qu'elle demeurerait l'Unique pour lui... Ensuite, jamais il n'avait eu le courage de détruire l'illusion dont le rayonnement, sur le visage transfiguré, l'avait ébloui. Il s'en était remis au temps du soin de décider leur avenir, heureux de savourer le beau présent... Certes, il aimait Annie... Mais il eût été incapable d'un effort, surtout d'un sacrifice, pour le lui prouver... Sans se l'avouer, c'était, avant tout, son propre bonheur qu'il cherchait...

Tout de même, l'influence de sa frêle amie était bien puissante ; car une demi-heure plus tard, dans la chambre de sa mère qui se reposait avant de s'habiller pour dîner dehors, il s'exclama tout à coup :

— Imagine-toi, mère, que j'ai très envie, avant de me constituer prisonnier, de m'en aller faire un petit tour dans le Midi ; revoir la maison de mon enfance et notre beau pays !

— Aller dans le Midi?... Quand il te reste à peine une semaine à jouir de Paris..., sinon de ta famille !

Mme de Vérel était si stupéfaite qu'elle se redressa sur ses coussins et cessa de polir ses ongles, tout roses de fard.

— Aller dans le Midi?... Qu'est-ce que cette lubie?... Tu veux y conduire, ou y retrouver... quelqu'un?

Son regard fouillait celui de son fils. Il le soutint sans se trahir et dit, penché vers elle, l'enveloppant de sa grâce câline à laquelle, jamais, elle n'avait su résister :

— Trois jours, c'est très vite passé!... Je ne serai pas absent davantage! Mère, sois bien gentille avec ton grand garçon et permets-lui de s'offrir un dernier caprice.

Elle rit et renversa de nouveau la tête sur le dossier de sa chaise longue.

— Permettre! Comme si j'avais l'habitude de te « permettre » ou de te « défendre » quelque chose!... Tout juste, si j'osais le faire, quand tu étais gosse! Maintenant que tu es... presque un homme, je ne vais pas commencer!

Il se pencha et baisa le poignet, puis le bras nu sous la soie orangée du kimono.

— Tu as toujours été une maman exquise, soucieuse, par-dessus tout, de la joie ou même, tout simplement, des plaisirs du gosse en question. Ne change pas, au moment où tu vas le voir partir!

— Oh! Maurice, quel terrible enjôleur tu es! Fais comme il te plaît!... Mais avoue que je puis m'étonner de cette subite fantaisie sentimentale...

— Pourquoi « sentimentale »?

— Dame! traverser la France pour revoir, quelques heures, « la vieille maison grise »... ça se chante!... Mais dans la vie réelle, ça ne s'explique guère, sans un motif... Et ce motif, il m'échappe...

Maurice ne répondit pas. En lui, les idées les

plus contradictoires se heurtaient. Allait-il parler, comme l'en suppliait Annie? Ou échapper par l'abstention, à la difficulté et à l'ennui d'explications qu'il avait l'impérieux désir — bien net, celui-là! — de fuir le plus longtemps possible...

Et il eut un tressaillement de tout son être, en entendant sa mère, taquine et triomphante, s'exclamer :

— Maurice, j'ai deviné! Tu veux aller dire adieu à ton amie, Anne de Lumiège, qui, sans doute, te l'a demandé. Car cette petite... — et je n'en suis pas surprise, — ...m'a l'air, sous ses dehors de pensionnaire très sage, d'en tenir bien fort pour toi!

Maurice eut le sentiment clair que l'occasion s'offrait à lui d'obéir au désir d'Annie. Mais en même temps, il eut l'intuition, non moins précise, d'ouvrir ainsi l'ère redoutée des discussions. Et, évasif, il dit seulement :

— Mère, que vas-tu imaginer là! Annie et moi, nous sommes de vieux copains. Depuis l'enfance, nous nous connaissons; et il est tout naturel que nous ayons, l'un pour l'autre, une grande affection.

— Très naturel, en effet, approuva-t-elle descendante; et elle se reprit à polir un ongle moins brillant que ses frères. Seulement, il ne faudrait pas...

— Quoi? mère.

— Que cette affection dégénérât... en... un sentiment... autre qui ne doit pas exister entre vous et serait une source de chagrin... — tout au moins de soucis, — pour toi et pour elle.

— Parce que?

Maurice s'était appliqué à jeter la question

légèrement. Mais sans qu'il en eût conscience, une expression de trouble changeait le caractère habituel de son visage. Mme de Vérel le discerna tout de suite, et eut la certitude d'un péril imprévu.

— Parce qu'une bonne amitié seule peut, doit et devra subsister entre vous dans l'avenir ; comme elle a été votre lien dans le passé. Et tu le sais bien toi-même, Maurice.

— Mère, tu me supposes plus d'imagination que je n'en ai. Je ne vois pas du tout, pour peu que le désir nous en vienne à Annie et à moi, ce qui ferait obstacle à un mariage entre nous.

Un soupir de satisfaction souleva sa poitrine. Il avait essayé un semblant d'aveu ; et, presque, il se trouva héroïque.

Mme de Vérel avait un peu pâli, elle ; et le polissoir avait glissé sur le tapis. Le danger pressenti se précisait, culbutant sa quiétude de femme très heureuse.

— Un mariage entre vous?... Mais j'espère qu'une pareille perspective n'est jamais sérieusement entrée dans ton cerveau... Ni dans celui d'Anne... Petits, vous avez joué ensemble... Un peu plus tard, l'inévitable flirt entre jouvenceaux a pu vous amuser l'un et l'autre ; vous amener à l'ébauche de quelque roman inoffensif que ni elle, ni toi, ne pouviez vraiment croire réalisable... Tu n'as pas l'air de t'en douter!... C'est inouï une telle inconscience chez un garçon averti comme toi!

— Probablement, je ne suis pas « averti », autant que tu le supposes, mère ; puisque je cherche les raisons qui auraient pu empêcher Annie et moi...

— De transformer votre amourette... — si



elle existe, comme je commence à le craindre... — en un sentiment gros de conséquences... très sérieuses ! Alors, ces raisons, tu ne les soupçonnes pas ?

Maurice secoua la tête. Prudemment, il ne voulait articuler aucune précision. Il laissait venir sa mère.

— Eh bien, je vais te renseigner. La première raison — et péremptoire ! — c'est que tu es trop jeune, beaucoup trop jeune ! pour qu'il soit question même d'engager ton avenir.

— Bon !... et d'une ! Ensuite ?

— Ensuite, une autre, non moins importante. Anne de Lumiège — qui est, d'ailleurs, une très gentille enfant... un peu incolore à mon goût, mais tu as de l'accent pour deux, mon beau Maurice...

Et elle le contemplait avec une satisfaction orgueilleuse.

— ...Anne de Lumiège n'a ni la fortune, ni la santé que nous souhaitons, naturellement, te voir trouver chez la jeune fille qui deviendra ta femme.

Sincère, il protesta, indigné :

— Ni la santé ! Mère, comment oses-tu dire une chose si grave !... et si peu justifiée ! Jamais Annie n'est malade.

— Non. Mais elle est très frêle... A la merci d'une bourrasque qui culbuterait le fragile équilibre de sa santé.

Maurice tressaillit. Il revoyait la mince silhouette, le visage ardent et doux qui éveillaient en lui l'impression qu'Annie était un être diaphane, fait de cœur et de passion, soutenu par sa volonté. Anne

incolore !... Comme Mme de Vérel la connaissait peu ! Mais cette fois, il resta silencieux, écoutant sa mère qui continuait d'un accent convaincu, dont la fermeté lui était une surprise :

— Dieu nous garde de te laisser épouser une femme délicate qui te donne des enfants à son image..., ou ne t'en donne pas du tout !... Quant à sa dot, elle est insignifiante. Une goutte d'eau, en comparaison de ce à quoi tu peux prétendre. Hugues de Lumière, capitaine de dragons, a, jadis, dévoré à belles dents l'héritage de ses parents, puis mordu dans la fortune de sa femme. Aujourd'hui, ils en sont réduits aux revenus de leurs terres — qui n'ont rien d'immense. Ce qui, d'ailleurs, ne diminue pas d'une once leur snobisme et leur orgueil. Ton père, lui, est plusieurs fois millionnaire. Mais il fabrique des autos. Tu feras de même, sans doute. Donc, ils ne nous tiennent pas pour de leur monde. Ils donneront leur fille à quelque hobereau titré, enfermé dans son petit domaine, plutôt qu'à un garçon élégant et riche comme toi, qui gagne tout ce qu'il veut dans l'industrie, mais qui ne descend pas des croisés. Est-ce vrai, tout cela ?

Maurice haussa les épaules.

— Ce peut être vrai... Mais je n'en sais rien. Je n'ai jamais réfléchi à ces questions...

— Eh bien, réfléchis. Et sûrement, tu arriveras à cette conclusion, c'est que nous possédons le droit, nous aussi, d'avoir notre fierté. S'il leur est agréable de se croire d'essence supérieure à la nôtre, qu'ils se complaisent, à leur gré, dans cette puérile satisfaction. La vérité est que nous sommes aussi bien élevés, instruits, intelligents qu'eux ; sinon

plus, quelquefois !... Alors, pouvant traiter de puissance à puissance, nous préférons ne nouer aucuns liens avec eux. Le temps de « *M. Poirier* » est passé. Mon Maurice, s'il est nécessaire, je te supplie de laisser de côté tout rêve sentimental. Ni ton père, ni moi ne te laisserons épouser, pour ton malheur, Anne de Lumière.

Maurice, stupéfait, avait écouté sa mère. Jamais il ne l'avait entendue parler de la sorte, avec une décision que voilait mal son accent voulu de badinage. Quand elle se tut, il releva le front et dit, la voix lente un peu :

— Je ne discute pas, mère, si tu as tort ou raison dans ton jugement. Mais, il y a un point de vue que tu n'as pas envisagé... Et si, par aventure, nous nous aimions... d'amour..., Annie et moi ?

Mme de Vérel mordit sa lèvre.

— A votre âge, les sentiments sont forcément fugitifs. La séparation vous remettrait bien vite d'aplomb. Toi disparu, Annie, en fille obéissante, accepterait le noble baron, comte ou marquis que sa famille lui imposerait. Et, entrée dans sa situation nouvelle, elle serait la première à sourire du naïf roman de sa jeunesse. Toutes les fillettes en vivent ainsi, qui s'évanouissent à la manière des ballons rouges, enfuis dans le ciel, leur ficelle cassée.

— Soit !... Annie oublierait vite, fit-il àprement. Et moi?...

— Toi, mon Maurice, tu choisirais à ton gré la jolie fille, somptueusement dotée, que nous rêvons pour toi et que tu ne seras pas longtemps à souhaiter, comme nous-mêmes.

Maurice ne répondit pas. Ses yeux demeuraient

braqués sur la gerbe de chrysanthèmes d'or qui s'épanouissait sur la petite table, près de sa mère. Et derrière les fleurs géantes, — au coloris symbolique! — semblait disparaître le léger fantôme d'Annie.

Ce que disait sa mère, c'était tellement ce que lui-même pensait, en somme, au plus intime de son faible cœur, incapable d'un amour profond et dévoué. Une impression de délivrance flottait, bienfaisante, en lui. N'avait-il pas parlé comme Annie l'exigeait?... Et il sourit à sa mère qui s'exclamait :

— Et maintenant, mon grand, laisse-moi m'habiller. Nous avons joué, un peu trop, avec des bulles de savon et je vais être en retard. Où vas-tu ce soir?

— Je dîne à Montmartre avec des camarades. Ensuite, nous déambulerons dans les boîtes...

— Amuse-toi, mon chéri... Mais tout de même ne rentre pas trop tard. Sans quoi, à Tours, tu partiras vanné!

— Ça, je m'en fiche! lança alertement Maurice. Bonsoir! ma jolie maman. Je vais passer mon smoking...

Câlin, il se pencha et embrassa l'onde parfumée des cheveux noirs... Un geste qui lui était familier avec Annie! Le souvenir en monta aigu dans sa pensée, et quelque chose qui ressemblait à un remords le fit tressaillir. D'instinct, comme pour fuir, il se détourna, suivi par le regard attentif de sa mère.

Ni elle ni lui n'avaient voulu préciser une situation dont l'existence ne faisait plus de doute pour elle et lui était d'ailleurs fort désagréable. Mais,

très avisée, elle avait, tout de suite, compris que, pour ne pas buter Maurice, il fallait rester dans le domaine de l'hypothèse. Le sentiment qui l'animait ne serait pas bien redoutable à vaincre, si des heurts maladroits ne l'ancraient en lui, plus avant. Elle connaissait trop bien son fils pour n'être pas certaine que, éloigné d'Annie, jeté en pleine vie d'homme, il se laisserait aisément séduire par d'autres charmes, — ce qui était de son âge... Et elle n'attachait aucune importance au juvénile chagrin d'une petite fille sentimentale qui avait subi, comme bien d'autres, déjà, le charme de Maurice. Un chiffon de tulle, ces passionnettes de pensionnaire!... Aussi, sans méchanceté, mais sans le plus léger scrupule, elle en déchirait le fragile tissu pour le jeter hors du chemin de son fils.

En lui, cependant, malgré la déroute de son cœur dont, obscurément, il mesurait la lâcheté, demeurait, telle une morsure, le besoin qu'Annie, sa douce, sa tendre petite Annie, souffrit le moins possible de son abandon. Et pour cela, il devait prendre soin de le rendre progressif. Les exigences du métier militaire lui seraient un prétexte plausible pour ralentir, puis espacer, puis supprimer leur correspondance. L'absence et le temps feraient le reste. Peu à peu, grâce à ces gradations insensibles, Annie, très fière, se détacherait de lui ; et ainsi, pourrait se créer un autre attachement pour la joie de son cœur.

Ce résultat, à lui, serait très... oh ! oui, vraiment très, très pénible ! Mais en somme, c'était une peine qu'il jugeait devoir généreusement accepter.

Seulement, il fallait que dans l'inévitable crise

qu'elle traverserait, Annie fût soutenue par une affection protectrice. Il connaissait trop bien la froideur de Mme de Lumière, son absence d'intimité avec sa fille, pour espérer que la détresse d'Annie crierait vers elle. Ni son père, ni ses frères, non plus, ne la comprendraient ; et il avait l'intuition que la religion officielle qui lui avait été enseignée ne lui fournirait pas les consolations célestes ; à l'efficacité desquelles il ne croyait d'ailleurs pas. En pareille circonstance surtout.

Alors, une idée surgit en sa frivole cervelle qui ne s'embarrassait d'aucune difficulté : confier Annie à Mme Servoz. Celle-ci était au courant de leur roman. Annie avait pour elle une chaude sympathie ; elle-même était une mère très tendre, très compréhensive ; mieux que personne, elle saurait faire du bien à son amie.

Et, enchanté de son idée, dès le lendemain matin, l'esprit encore résonnant des refrains de Montmartre où il avait roulé une grande partie de la nuit, il écrivit :

« Madame,

« Vous avez bien voulu, cet été, vous intéresser au projet d'avenir qu'Anne de Lumière et moi, nous ébauchions... — inconsidérément, c'est vrai.

« Les conversations successives que je viens d'avoir avec ma mère d'abord, puis avec mon père, — et celle-ci, hélas ! a été décisive... — m'ont prouvé que, Annie et moi, nous avons souhaité l'impossible en rêvant de transformer notre amitié d'enfance.

« Telle que je vous connais, il me semble que

vous excuserez l'indiscrétion de la demande que j'ose aujourd'hui vous adresser. Je me suis heurté au refus absolu de mes parents quant à un engagement, pour le présent. Afin de ne pas peiner Annie que je n'ai pu aller revoir comme elle le désirait, je ne lui ai rien dit de ce verdict qui brise tous nos espoirs. Je lui ai simplement écrit que j'avais causé avec ma famille, comme elle y tenait, et que, en ce qui concerne l'heure présente, nous ne pouvons rien obtenir.

« Je sais, moi, qu'il en sera de même dans l'avenir. C'est pourquoi, madame, je viens vous supplier de raisonner Annie, afin qu'elle renonce à voir en moi plus qu'un ami tout dévoué, incapable d'oublier le cher souvenir de notre enfance. Je viens vous supplier d'accomplir cette chose affreuse, la détacher de moi, pour son bonheur...

« Par mon silence, pendant notre séparation, j'essaierai de vous y aider. Madame, l'aveu est fait... Ne me regardez pas avec ces yeux sévères qui méprisent ma faiblesse! Ne pensez qu'à Annie, à sa solitude morale... Elle a besoin de vous. Soyez sans indulgence pour moi, je le mérite. Mais à elle, donnez votre douceur, votre bonté fortifiante. Amenez-la, — s'il le faut!... — à m'oublier entièrement, sans pitié pour le chagrin que j'en éprouverai... Cela, c'est ma part d'épreuve dans ces cruelles circonstances.

« Madame, n'est-ce pas, par affection pour Annie, vous ne repousserez pas la prière que je dépose à vos pieds, avec l'hommage de mon respect... Permettez-moi d'en emporter l'espoir... et de confier Annie à votre cœur.

. . . . .

Si Maurice de Vérel avait pu lire dans la pensée de Mme Servoz quand elle parcourut cette lettre, sa légèreté eût subi un terrible choc. Et l'expression méprisante qu'il redoutait flambait encore dans les yeux de la jeune femme quand, le jour même, elle répondit :

« Monsieur,

« Soyez sans crainte. S'il m'est possible, je ferai, avec joie, tout le nécessaire pour que jamais, Anne de Lumiège n'ait le regret du mari qu'elle aurait trouvé en vous. Pour elle, je considère comme un bonheur que vos parents vous aient imposé la décision que vous avez si facilement acceptée, dans votre pratique sagesse. Croyez, monsieur, au souvenir que, moi j'en garderai. »

« Christine SERVOZ. »

## XII

### YVETTE A L' « ÉCOLE DU LOUVRE »

L'auto de Mme Perrière s'arrêta quai du Louvre, devant la porte Lefuel, sous laquelle s'engageaient les élèves du cours des Beaux-Arts, sur la « Peinture impressionniste ».

Yvette ouvrit la portière et sauta sur le trottoir, glacé par un âpre vent d'hiver, dans l'ombre du crépuscule. Sa mère s'appêtant à quitter aussi le confortable abri de l'auto, elle s'exclama :

— Maman, ne descendez pas, c'est inutile. Vous allez avoir froid !



— Je préfère t'accompagner jusqu'à l'escalier où tu retrouveras tes amies. Je n'aime pas à te voir traverser seule cette cour déserte et noire, — quoiqu'il soit à peine quatre heures.

Yvette, selon son habitude, ne discuta pas. Vive, elle entra, offrait sa carte d'étudiante au regard du gardien. Derrière elle, Mme Perrière trottnait, frissonnante en dépit de la pelisse de fourrure qui la transformait en guérite.

Des dames mûrissantes, voire même tout à fait mûres, des messieurs d'âge traversaient posément la cour encerclée par le vieux palais. Et aussi arrivaient de jeunes hommes, des gamines, le cahier sous le bras, toutes uniformes de silhouettes, dans le manteau droit sur la robe écourtée, les bas de soie claire émergeant des souliers découverts, ainsi qu'aux plus beaux jours d'été.

Yvette tendit la main à quelques jeunes filles qui approchaient en une bande riieuse, à l'ombre de leurs « cloches », enfoncées jusqu'aux sourcils ; et Mme Perrière, tranquille désormais sur le sort de sa fille, lui dit rapidement :

— Je vais vite faire deux visites. Dans une heure je viendrai te reprendre. Je t'attendrai devant le vestiaire. Sois toute prête.

— Mère, vous pouvez vous accorder un quart de plus, sans scrupule, lui jeta Yvette déjà au seuil de l'escalier qui montait vers la salle des conférences. Le cours dure toujours plus d'une heure et vous serez très mal, en bas, pour attendre.

— Bien. A tout à l'heure. Tu me trouveras ici, dans une heure un quart. Monte vite pour ne pas t'enrhumer.

Yvette inclina la tête, et Mme Perrière disparut de son pas trotinant.

La jeune fille la regarda s'éloigner, mais elle ne monta pas l'escalier. Sa mère devenue invisible, elle regagna le porche, s'y arrêta une minute entre les colonnes, puis fit quelques pas dans la cour maintenant déserte car l'heure de la conférence avait sonné. Constatant que le gardien était rentré dans sa loge, la porte sur le quai, laissée entr'ouverte à l'intention des retardataires, rapidement, elle se glissa dehors, traversa la chaussée pour atteindre le parapet, au pied duquel, sous les multiples feux du soir, la Seine roulait ses eaux sombres.

— Ah ! enfin, enfin ! J'ai cru que vous n'alliez pas venir, mon cher amour, dit la voix caressante de Robert Houdry qui, le visage soigneusement gardé dans l'ombre, attendait sur le quai, à quelques pas de la porte du Palais.

— Mais je ne suis pas en retard, que je sache. Il n'y a pas cinq minutes que la conférence a dû commencer.

— Vous me semblez toujours en retard quand je vous attends, angoissé par la crainte que l'imprévu ne vous arrête au dernier moment... Vous voir librement, sans voisinage curieux, m'apparaît comme le paradis aux croyants et comme un mythe aux païens de mon espèce. Enfin vous êtes là ! petite étoile fuyante. Pour un instant, je goûte la joie sans prix de vous avoir à moi seul, venue pour moi... Et c'est si splendidement bon que j'ai peur de vous voir m'échapper...

Pour cela, sans doute, il avait glissé son bras sous celui d'Yvette et entraînait doucement,

vers une zone plus obscure, la belle proie convoitée. Jusqu'à la dernière minute, il avait douté qu'elle vint, toute téméraire fût-elle ; car c'était une fille bien trop avertie pour ne pas mesurer le danger auquel elle s'exposait. Et voici qu'elle était là ! Il sentait contre lui le frôlement du jeune corps dont les bains inoubliables de Menthon lui avaient révélé les lignes souples, la chair veloutée, la fraîcheur tentatrice.

Elle était venue comme il l'en avait suppliée dans leur correspondance poursuivie à l'abri de la poste restante. Elle était venue, ainsi qu'elle l'avait promis avec la désinvolture paisible qui le stupéfiait.

Elle était venue... pourquoi ? Par curiosité ? Par amusement du risque couru ? Par bravade, pour narguer les principes qui avaient ligoté sa jeunesse ?... Parce qu'elle était une gamine perverse ? Ou, enfin, tout bonnement, parce qu'il avait eu la chance de lui plaire... parce qu'elle l'aimait ?

Mais cette dernière hypothèse, il n'osait s'y attacher. Si avisé psychologue fût-il, Yvette demeurerait encore pour lui une énigme, un type nouveau dont les imprévus le déroutaient. A la fois, elle était la fille du beau Perrière et, par sa mère, la descendante d'une vieille et irréprochable famille bourgeoise, respectueuse des lois, morales et autres. Et, sans doute, cette double hérédité faisait d'elle une créature complexe, libre de pensée, de parole, d'action, mais, en même temps, étrangement gardienne d'elle-même. Jamais elle n'accordait plus qu'elle ne voulait, si souple se révélât-elle sous le baiser que ses lèvres recevaient

et rendaient avec un art dont il éprouvait une surprise enchantée.

Et ainsi, elle attirait en lui et l'homme de plaisir conscient, en connaisseur, de ce que pouvait donner cette vierge folle, et l'arriviste en quête de la riche héritière que cherchait son inflexible volonté de parvenir. Car ses parents n'étaient que d'honnêtes petits rentiers, sans fortune, casernés dans une sous-préfecture lointaine.

Épouser Yvette Perrière ! La partie était belle à gagner pour un garçon obligé de demander au jeu, jusqu'alors, le luxe que sa carrière de journaliste et d'homme de lettres ne lui donnait pas suffisant à son gré.

Sans aucune résistance, Yvette avait laissé le jeune homme enlacer son bras ; mais elle s'exclama, rieuse, heurtée par la flamme d'un phare d'auto :

— Il y a vraiment beaucoup trop de lumière sur ce quai. L'un et l'autre, nous risquons d'être reconnus. Ce qui serait un cataclysme !

— Voulez-vous venir goûter dans un petit thé russe tout proche, fréquenté seulement par les étrangers... ?

— Non ! Pas de petit thé russe ! du moins aujourd'hui. Mère doit venir me reprendre à cinq heures un quart... Et vous connaissez sa redoutable exactitude.

— Je connais... Je connais... Alors ?

— Alors... engouffrons-nous dans les semi-ténèbres de la cour du Louvre ou des Tuileries... Ce sera plus prudent.

— Vous aurez froid...

— Pas du tout ! L'air de la liberté n'est jamais froid. Voyez comme j'ai chaud.

Elle sortit de son manchon ses doigts dégantés et les lui tendit. D'un mouvement prompt, il se pencha et les brûla de ses lèvres avides qui n'osaient, tout rares que fussent les passants, chercher le visage rosé par la morsure de la bise, tentateur autant qu'un beau fruit glacé.

— Eh bien... eh bien?... gronda-t-elle joyeusement; et ses dents bullaient entre les lèvres souriantes. Attendez que nous soyons à l'abri de notre vieux palais...

— Nous sommes tout près des Tuileries. Entrons-y. Vous voulez bien?

— Je veux bien... Je suis venue, décidée à me montrer très gentille...

Ils abandonnèrent le quai pour gagner les allées presque désertes, fuyant la lueur indiscreète des lampadaires. Un gouffre d'ombre s'ouvrait devant eux. D'un même élan, ils s'y enfoncèrent, puis s'arrêtèrent court; et alors, sans un mot, les bouches s'unirent, altérées par une même soif. Le bras de Robert enveloppa le buste flexible, blotti contre sa poitrine. Les yeux clos, elle se laissait pénétrer par l'ivresse qu'il distillait savamment en elle.

Tout bas, elle murmura :

— C'est bon... Oh! que c'est bon de pouvoir être comme l'on veut..., d'être seule...

— D'être seuls, nous deux! corrigea-t-il du même ton assourdi qui la berçait comme une caresse.

Il ne desserrait pas l'étreinte de son bras, la gardant ainsi toute contre lui.

— ...Le jour où vous le voudrez, Yvette, mon amour, je vous ferai libre... Je vous emmènerai hors du monde étriqué, sans air ni lumière où vous

piétinez, ainsi qu'une belle princesse captive... Je vous révélerai un univers que vous ignorez... Et vous y serez accueillie en souveraine, parce que vous avez la beauté, l'intelligence, la grâce... tout ce qui me rend ivre de vous, Yvette.

Elle le sentait très bien qu'elle le grisait, et elle en éprouvait une joie aiguë qu'elle ne lui eût jamais avouée mais qui nouait entre eux des liens mystérieux. Vraiment, ils étaient des joueurs dignes l'un de l'autre. Et, sans relever la tête qu'il retenait, appuyée sur son épaule, elle murmura :

— Dites..., dites, Robert, comment vous pourrez accomplir le miracle de m'arracher à l'existence de prisonnière qui m'étouffe au point que... que je ne pourrai plus la supporter longtemps ! A n'importe quel prix, n'importe comment, il me faut cesser d'être une espèce de petit animal bien dressé qui ne doit pas regimber contre sa laisse... Je ne peux plus vivre ainsi !... Oh ! non, je ne le peux plus !... Je ne le peux plus !

Il tressaillit de plaisir, la devinant mûre pour la révolte. A lui d'avoir l'adresse d'en profiter jetant, dans cet esprit frémissant, les germes qu'il voulait y voir s'épanouir à son profit. Et avec une autorité tendre, toute sa volonté soudain tendue vers le but à atteindre, il dit :

— Yvette chérie, le miracle dépend de votre seule décision. Il s'accomplira le jour où vous me permettrez de faire de vous... ma femme..., ma femme adorée.

Entre les cils rapprochés, elle laissa, en éclair, son regard filtrer vers lui. Aucune surprise ne l'avait émue. Qu'il souhaitât l'épouser, — certain de ne pouvoir l'obtenir autrement, — depuis bien

des jours, elle l'avait deviné, sans prendre souci de démêler ce qu'elle-même pensait de cette recherche. Le parfum de l'amour lui suffisait encore. Et, sans perdre une seconde sa maîtrise d'elle-même, moqueuse et calme, elle riposta, se dégageant de l'étreinte :

— Vraiment, vous penseriez à m'épouser? Rien que cela!... Bravement?... Hum! serait-ce à souhaiter, pour l'un comme pour l'autre?... A coup sûr, nous constituerions un ménage bien moderne, dans lequel je ne jouerais pas, très longtemps, le personnage de la femme « adorée ».

— Qu'en savez-vous? fit-il, cabré devant ce scepticisme trop clairvoyant.

— Oh! je vous connais! Bien plus que vous ne le soupçonnez... Nous avons causé... Nous nous sommes écrit... J'ai entendu parler de vous... J'ai lu vos livres...

— Mes livres ne signifient rien, en la matière!

— Que si! au contraire... Ils reproduisent les théories qui dominent votre vie et votre cerveau. Je les ai bien reconnues.

Elle s'était reprise à marcher lentement dans l'allée obscure; et il la suivait, irrité de voir, de nouveau, surgir en elle, l'insaisissable Yvette. Impatient, il martela :

— Ces théories, vous êtes trop jeune, trop inexpérimentée, pour les juger. Mes livres ne sont pas écrits pour vous.

Elle eut un rire léger et haussa un peu les épaules.

— Oh! non, pas du tout! Je m'en suis très bien aperçue! Je suis plus vieille que les apparences ne vous le font croire, Robert. Vos livres sont

pleins de talent... Je les admire... Très souvent, ils ont sur moi un charme d'envoûtement... Mais aussi..., ne soyez pas froissé!... vu mon inexpérience, ils me dégoûtent un peu... Sans doute parce que, depuis mon enfance, je suis imprégnée d'antiques préjugés dont je n'ai pu encore me dégager complètement!... Ma famille n'a pas du tout suivi mon mouvement discret. Et nous serions bien reçus si, devant mère, j'émettais l'idée d'un mariage possible entre nous! Vos romans, votre réputation, votre monde l'horrifient.

— Et puis, je n'ai ni la position, ni la fortune, que vos parents doivent ambitionner pour vous!

Elle se rapprocha de lui, levant ses yeux veloutés sur le visage contracté du jeune homme; et elle murmura, tendre tout à coup :

— Ne soyez pas amer, puisque je suis là, près de vous... pour vous, Robert. Qu'est-ce que cela me fait à moi, l'intéressée, le plus ou moins de fortune! J'épouserai seulement l'homme de mon choix! D'ailleurs, vous gagnez beaucoup avec vos articles, vos livres...

Beaucoup!... C'était relatif. Combien ses revenus étaient fugitifs, si vite dévorés par ses appétits insatiables! « Peu lui importait, » affirmait-elle. C'est qu'elle parlait en fille très riche qui ignore la privation de l'argent. Mais elle avait dit aussi : « J'épouserai seulement l'homme de mon choix! » Il fallait qu'il fût celui-là! Et il interrogea :

— Comment doit être... le fiancé que vous attendez?... Dites, Yvette.

— Comment il doit être?... Eh bien, tout à fait différent des gens vertueux dont je suis saturée...



Différent des corrects jeunes hommes qui, seuls ont le droit de m'approcher et qui m'ennuient !... Oh ! qui m'ennuient !...

En lui, l'espoir montait en rafales.

— Enfin, quelque mauvais diable de mon genre !... Alors, je puis espérer... en l'avenir?...

— Si bon vous semble !... Bien entendu, vous me plaisez beaucoup plus que la série des honnêtes garçons qui valent infiniment mieux que vous. Car, sûrement, vous n'auriez droit à aucune récompense céleste dans la vie future.

— Merci bien ! fit-il amusé. Alors, à l'avance, vous me vouez aux flammes de l'enfer?

De nouveau, entre les cils, elle coula vers lui un indéfinissable regard.

— Dame ! comme disent les bonnes gens, « à chacun selon ses œuvres ». Vous n'avez pas la prétention, j'imagine, d'être admis parmi les archanges, après avoir mené, pour votre agrément, une existence de bâton de chaise.

Il protesta, vaguement inquiet.

— Quelle opinion vous avez de moi !

— Justement parce qu'elle est mauvaise, vous m'intéressez... Et vous me rendez la réciproque... Au fond, peut-être, nous valons mieux que nous n'en avons l'air... Mais, certainement, les soins excessifs de maman ont éveillé chez moi un tas d'idées regrettables, — à la hauteur des vôtres, toutes proportions gardées !... — qui sans doute sommeillaient en moi, mais ne se seraient peut-être pas développées sous une direction intelligente et large. Vous connaissez Mme Servoz?... Eh bien, je suis sûre que, si j'avais été sa fille, je serais tout autre. Mais il n'y a plus rien à faire...

C'est un malheur irréparable, pour moi, d'avoir été si bien élevée !

Il y avait un étrange sourire, un peu amer, sur sa bouche tentatrice. Il se pencha vers elle, songeuse, dans l'ombre.

— Yvette, ne soyez pas triste... Je ne voudrais pas vous voir autre que vous n'êtes ! Ainsi, vous êtes mon amour ! Et je saurai bien vous enlever à qui prétendrait m'empêcher de vous le prouver !

— Je m'en souviendrai, murmura-t-elle lentement. Son visage avait l'indéchiffrable expression trop connue de Robert Houdry.

Puis, le ton changé soudain, elle finit :

— Et maintenant, je n'ai plus qu'à me sauver. J'oublie l'heure. Il doit être très tard. Regardez votre montre.

— Cinq heures, reconnut-il, bien malgré lui.

— Déjà !... Vite, dites-moi au revoir et que je coure reprendre ma chaîne.

D'un geste enveloppant, il l'attira et chercha les lèvres qui s'entr'ouvrirent sous la caresse. Mais elle se dégagea tout de suite, eut pour lui le sourire qui l'affolait et se sauva dans la nuit.

Un peu inquiet sur la conclusion de leur équipée, il la suivit de loin. Personne encore n'apparaissait dans le cadre de la porte Lefuel. Elle avait dû arriver à temps. Il se posta sur le quai à la place où, une heure plus tôt, il l'attendait. Juste à ce moment, les premières silhouettes se détachèrent dans la nuit et, parmi elles, il distingua aussitôt Yvette qui, près de sa mère, marchait d'un air posé.

Une courte flamme traversa les yeux de Robert Houdry. Le seul moyen de dompter l'opposition certaine de Mme Perrière, il le connaissait : com-

promettre assez sa fille pour que son orgueil soit contraint de baisser pavillon... Mais si dénué de scrupules fût-il, le procédé, vraiment, lui répugnait un peu. Il valait mieux que l'idée en vint à Yvette elle-même, grâce à d'habiles suggestions, semées à l'heure propice.

### XIII

#### AU MARIAGE DE BRIGITTE

Chez Mme de Tensé, dans la cohue du lunch, Christine Servoz cherchait à atteindre les jeunes époux, debout devant la cheminée du grand salon.

De loin, elle apercevait le masque énergique de Guillaume Dortal qui dominait la tête brune de Brigitte, nimbée par le tulle du voile relevé. Très féminine dans l'élégance du satin souple, elle souriait ; mais dès qu'une seconde, elle échappait à son rôle, une gravité presque douloureuse assombrissait l'éclat des belles prunelles noires. Et Christine qui approchait le remarqua avec une obscure anxiété. Qu'y avait-il au fond du cœur de Brigitte ? Regrettait-elle d'avoir consenti au mariage qui l'emportait si loin, en Indo-Chine, et que le hasard avait brusquement amené.

A l'improviste, en effet, Guillaume l'avait surprise, dans une heure de désarroi, toute frémissante des réflexions trop expressives de sa mère, irritée par son refus d'accepter n'importe quel « bon parti ». Alors, il avait osé avouer que pour lui, elle n'était pas uniquement une camarade charmante ; mais celle que, depuis des mois, il rêvait sienne ; hésitant à parler parce qu'il savait que sa

carrière allait exiger un stage de quelques années à Saïgon. Mais cet exil, elle l'avait accepté ; soutenue par la douceur de se confier à une volonté tendre et forte, à un amour dont elle devinait la valeur.

Sa décision avait dissipé les nuages entre elle et sa mère ; et voltigeant parmi les invités, jeune à miracle, Irène de Tensé rayonnait. Tout au plus, l'ombre indispensable assombrissait un instant son visage quand une allusion lui était faite, au départ de sa fille.

Prestement, elle se mettait à l'unisson et ajoutait, l'accent tout maternel :

— Nous nous sommes inclinés, mon mari et moi, devant le désir de Brigitte. Mais c'est vrai, Guillaume nous l'emmène bien loin ! Pour deux années au plus, il est vrai ; et nous pouvons avoir une telle confiance en lui ! Nous le connaissons de vieille date. Mon mari a été son tuteur quand il est devenu orphelin, presque enfant. Bien peu de parents peuvent donner leur fille avec autant de sécurité !

Personne, sauf les gens mal intentionnés, n'insistait devant cette facile acceptation d'une séparation qui, en revanche, devait être, selon les apparences, très dure à M. de Tensé. Son regard sans cesse revenait vers sa fille et il se montrait nerveux devant la joie exubérante des petits, éblouis par cette fête en l'honneur de leur sœur.

Un remous dans la foule amena enfin Christine devant les mariés. Cette fois, les yeux de Brigitte s'éclairèrent sincèrement. Elle tendit ses deux mains à la jeune femme, abandonnant son mari à deux vieilles dames loquaces.

— Oh ! je suis contente, bien contente de vous voir ! Cela me réchauffe le cœur, tant je connais votre intérêt pour moi. Vous ne m'amenez pas Renée ?

— Je vous apporte ses gros, très gros regrets. Elle est couchée avec une malencontreuse angine et je vais vite la retrouver, pour lui raconter la cérémonie. Peut-être pourra-t-elle vous embrasser avant votre départ.

Christine regretta d'avoir prononcé ce mot « départ », car les lèvres de Brigitte se contractèrent un peu.

— Madame, je ferai tout mon possible pour aller jusqu'à elle... et jusqu'à vous... Si je puis !... Car nous quittons Paris à la fin de la semaine.

Guillaume, enfin délivré des vieilles dames, s'était rapproché ; et il dit, enveloppant Brigitte d'un regard que Christine Servoz n'avait jamais vu dans ses yeux un peu durs :

— Oui, nous partons pour notre beau voyage de noces — assez long, malheureusement, — mais qui, j'en suis convaincu, intéressera très fort Brigitte ; et je vais tâcher de le lui rendre aussi agréable qu'il est en mon pouvoir.

La jeune femme leva vers lui des yeux qui souriaient à demi, — éclair de soleil dans un ciel lourd de pluie.

— Je suis bien sûre, moi, qu'il en sera ainsi que vous souhaitez. Madame, Guillaume me comble !... à me rendre confuse jusque dans les moelles...

— Il a bien raison. Laissez-vous faire, Brigitte. C'est si bon de gâter qui l'on aime. Meilleur encore que d'être gâté soi-même.

Elle inclina la tête. Une douceur grave errait dans ses yeux.

— C'est délicieux aussi d'être gâtée. Je le sais maintenant... et je suis bien reconnaissante à Guillaume de me l'avoir appris.

— Reconnaisante !... Brigitte, Brigitte, qu'allez-vous chercher là !... Madame, n'est-il pas tout naturel de faire le possible et même l'impossible dans l'espoir de lui prouver mieux combien je la remercie de vouloir bien se laisser emmener...

— Pour votre bonheur à tous deux ! acheva gaiement Christine, avec son optimisme fortifiant.

— Je l'espère bien ! Sans quoi, je n'oserais accepter le don sans prix qu'elle m'accorde. D'ailleurs, si le mal du pays la saisissait là-bas, elle sait que nous reviendrions vite le guérir en France ; et nous nous arrangerions pour n'en plus sortir !

Guillaume s'interrompit. Le flot montant des invités venait de nouveau battre leur flot. Brigitte se pencha vers Mme Servoz, prête à prendre congé ; et, la voix étouffée, lui murmura :

— Adieu, madame, si je ne peux vous revoir. Ne m'oubliez pas..., et faites-moi la charité de m'écrire... quelquefois..., que je ne me sente pas tout à fait morte à mon passé. C'est si dur au fond, de partir... parce qu'il le fallait !

— Vous partez, Brigitte, avec un homme qui vous adore...

— Oui... oui... Mais il aurait pu, aussi bien, m'adorer en France. J'ai le cœur déchiré de voir le chagrin silencieux de père, de laisser les petits...

Guillaume l'appela pour lui présenter un ami. A deux reprises, elle embrassa Christine ; puis se redressa, son masque souriant, rattaché. Et Christine s'éloigna, fuyant Irène de Tensé dont l'air enchanté l'exaspérait.

Alors, elle se trouva face à face avec Mme Douvaines qui, à son tour, évoluait péniblement vers le jeune couple.

Pour la première fois, elle la revoyait depuis leur commun séjour en Savoie ; et elle n'avait rien su d'elle, ni de Grâce, désormais éloignée de la « grande amie » de sa jeunesse. Une telle expression de plaisir éclaira le visage de Mme Douvaines que la jeune femme en fut touchée.

— Chère madame Servoz, combien je suis heureuse de vous retrouver ! Je n'ai pu encore aller jusqu'à vous... Pourtant, bien des fois, j'ai pensé qu'il me serait, sans doute, très utile de causer avec vous... Car j'ai été bien préoccupée au sujet de Grâce...

— A propos d'un mariage..., encore ?

— Non... Hélas ! sur cette question, ses idées sont toujours les mêmes... Enfin ! j'espère qu'à son retour d'Italie, ayant mené la vie qu'elle souhaitait, elle comprendra qu'il est temps, pour elle, de commencer une véritable existence de femme.

— Son retour d'Italie?... Vous partez en Italie ?

— Oh ! pas moi ! Les études de Guy et de Simone m'en empêchent. Et surtout, je ne serais pas du tout, pour Grâce, la compagne rêvée.

A peine, une note d'amertume tremblait dans la voix de Mme Douvaines.

— Grâce part, dans une dizaine de jours, pour Florence, puis Rome, avec Mlle Jussiane qui y est appelée par une série de conférences à faire. Elle veut bien emmener Grâce et je m'en réjouis. Ma grande fille ne saurait avoir un meilleur guide dans un pèlerinage artistique.

Christine la contemplait stupéfaite, un cri sur les lèvres :

— C'est insensé de la laisser partir avec une femme dont vous redoutez les idées !... Retenez-la !

Mais à quoi bon cet avertissement ? Mme Douvaines, Christine l'avait constaté à Menthon, était incapable de lutter contre la volonté de Sabine Jussiane et la résolution de Grâce, subjuguée par un charme dont bien d'autres, avant elle, avaient subi la domination.

Elle dit seulement :

— Je suis, peut-être, mauvais juge... mais, pour ma part, je n'aurais jamais laissé aller ma fille si loin, avec une étrangère.

-- Une étrangère ? Oh ! non !... Pour nous, Mlle Jussiane est une amie... Et si dévouée à Grâce !

— Oui... en effet... elle peut vous paraître ainsi... Grâce ne vous a pas accompagnée aujourd'hui ?

— Si... Mais elle a déjà été féliciter Brigitte. Je viens de la laisser dans le petit salon où elle m'attend, tout en causant avec votre ami, Étienne Morgan.

— Comment, Étienne est ici ?

— Il est entré chez Mme de Tensé en même temps que nous, au sortir de l'église. Chère madame, pendant que je vais saluer les mariés, ne voudriez-vous pas parler à Grâce de son voyage en Italie ?... Vous vous rendriez mieux compte combien il m'était difficile de m'y opposer !

L'anxiété d'une prière frémissait dans la voix de Mme Douvaines. Et, sans attendre la réponse



de Christine, elle reprit sa route laborieuse à travers la foule que déversait ou attirait le buffet.

Christine fit quelques pas et presque aussitôt elle aperçut, en effet, Grâce et Étienne Morgan. Alors elle s'arrêta. Une secrète pensée l'empêchait de troubler une conversation qui, à tous deux, semblait agréable.

Réfugiés dans l'embrasement d'une fenêtre, ils causaient debout ; et sur les ramures du rideau, se découpaient l'élégante silhouette de Grâce, la ligne délicate du profil levé vers Étienne. Tout de suite, Christine discerna, sur le visage du jeune homme, l'expression discrètement observatrice qu'il avait à Menthon quand le hasard l'amenait à causer avec Grâce. Dans ses yeux, à elle, luisait le reflet de la pensée toujours en éveil..

Et Christine, en elle-même, marmotta, amusée :

— De quoi, diable ! peuvent-ils parler avec tant d'intérêt ?

De quoi ? Ils parlaient du prochain séjour de Grâce, en Italie, appris à Étienne par un mot de Mme Douvaines en les quittant. Lui, aussitôt, avait interrogé, surpris :

— J'ai bien compris madame votre mère ? C'est vrai, vous partez pour Rome ? Que je vous envie ! mademoiselle ; moi qui suis prisonnier de mes occupations à la Bibliothèque nationale. Certes, pourtant, elles m'intéressent ! Mais l'Italie agit sur moi comme un aimant. J'espère pour vous que vous y demeurerez assez longtemps pour être pénétrée toute, par l'ambiance.

— J'y resterai, je pense, une partie de l'hiver ; sûrement quelques mois.

Il l'avait enveloppée d'un coup d'œil rapide,

tant, à sa voix, il l'avait sentie frémissante d'une joie enthousiaste. Et il avait demandé :

— Vous connaissiez déjà l'Italie, sans doute?

— Mal. J'y suis allée, banalement, en touriste quelconque. Mais, cette fois, j'y posséderai un guide merveilleux ; et ce sera, ainsi, un délice de vivre, de comprendre...

— Ajoutez, « de sentir », détachée de la jouissance de comprendre. Croyez-m'en, ce n'est pas aux intellectuels que l'Italie se livre le plus et le mieux. Pour ma part, j'ai goûté des minutes... divines ! — peut-être, des heures, en réalité ! — à « regarder » sans penser, me laissant envahir par la beauté des choses créées. De mon dernier séjour dans l'Ombrie, il me reste, toutes vibrantes encore, deux visions qui semblent s'être à jamais imprimées dans mon souvenir.

— Lesquelles ? Je puis demander sans indiscretion ?

Dans les yeux qui interrogeaient, l'âme même semblait palpiter, modelant en lumière le visage un peu grave.

— Lesquelles?... La première, l'heure de midi, dans la campagne de Gubbio. Imaginez un paysage éblouissant. Une orgie de clarté sur le vert éclatant des champs de vigne, l'ocre brûlante des sentiers sans ombre ; sur le bleu violet des montagnes et le cobalt intense du ciel, vers lequel se dressaient les maisons rousses de Gubbio, pressées autour de leur vieux Capitole bronzé par l'ardente brûlure du soleil... Et puis, pour le contraste, près de moi, sous l'ombre illusoire d'un olivier, un vieux puits très profond, d'où montait une fraîcheur d'eau glacée... Vous voyez un peu?...

— Oui, je vois ; je vois très bien... Dites l'autre image qui vous est restée.

Il obéit, subissant le charme de sentir en elle l'écho de son inoubliable impression.

— L'autre image?... Le couchant contemplé de la terrasse de Pérouse devant son merveilleux horizon. Un ciel de perle rose... L'ondulation harmonieuse des montagnes lointaines, dans la brume mauve du crépuscule. Des lignes délicates, d'une douceur élégante et tendre, qui, de minute en minute, devenaient incertaines, s'effaçaient... Une vision de rêve, d'une mélancolie apaisante et délicieuse... Ah ! c'était bien l'heure exquise !... Ces minutes-là suffiraient à donner le goût de la vie !

— Parce que vous êtes un artiste et un poète autant qu'un observateur curieux, dit-elle simplement comme un fait constaté par sa pensée indépendante.

Amusé de la désinvolture du jugement et agacé, un peu, de s'être ainsi livré, il riposta :

— Je sens et je vois comme je peux, avec les facultés qui m'ont été départies par la nature, et me permettent d'être séduit par les formes les plus opposées de la pensée, de l'art, etc. Grâce à ma bienheureuse complexité, il y a toujours quelque face de mon « moi » que la diversité de l'univers enchante ou intéresse, ou exaspère...

— Autrement dit, vous êtes ce que les littérateurs appellent un dilettante.

Il se mit à rire.

— De quel ton poliment dédaigneux vous laissez tomber le mot !

— Oh ! non, pas dédaigneux ! Je suis seulement étonnée, une fois de plus, que certains esprits

puissent s'abandonner sans scrupule à la fantaisie de leurs impressions.

— Parce que vous êtes une disciple du vieux Kant, de son *impératif catégorique* et encore à l'âge où l'on croit à l'efficacité des règles strictes. L'expérience vous rendra plus indulgente pour la faiblesse humaine. D'ailleurs, vous qui êtes si franche, avouez que la séduction de l'Italie rejette un peu, au second plan, vos ordinaires préoccupations altruistes.

Elle secoua la tête ; une ombre avait passé dans ses yeux clairs, qui ne se déroberent pas au regard pénétrant d'Étienne.

— Je ne fais pas ce voyage pour ma seule jouissance, ni le souci égoïste de mon perfectionnement intellectuel. Dans ma toute petite sphère d'action, j'espère bien pouvoir me rendre utile un peu à mes sœurs pauvres. Partout, il est possible d'aider, quand on le désire vraiment.

— C'est vrai, fit-il, sans ironie, cette fois, tant il la sentait sincère.

Mais il ne poursuivit pas. A côté d'eux, s'élevait gaiement la voix de Christine Servoz qu'ils n'avaient pas vue approcher.

Elle s'en aperçut très bien et leur glissa, un peu malicieuse :

— Que pouvez-vous bien raconter, tous les deux, pour avoir cet air détaché de la foule qui s'écrase autour de vous !... Grâce, votre mère vous attend dans l'antichambre. Elle n'a pas eu le courage de remonter le flot jusqu'à vous. Ma commission faite, je me sauve. Au revoir, Morgan. Vous dînez avec nous, jeudi, n'est-ce pas ?

— Soyez sûre, madame, que je ne l'oublie pas.

Il s'inclinait devant les jeunes femmes et dit à Grâce qui, après Christine, lui tendait la main :

— Heureux voyage ! mademoiselle ; et suivez mon conseil. Montrez-vous bonne pour vous-même, comme vous l'êtes pour votre prochain. Savourez sans scrupules les joies que l'Italie vous offrira.

— Je m'y emploierai de mon mieux ! répliqua-t-elle gaiement.

Et elle suivit Christine. Un sourire de radieuse confiance illuminait son visage.

Sur le seuil, Mme Douvaines les attendait, lasse et résignée.

— Ah ! enfin ! vous voilà ! J'ai cru que jamais vous ne reparattriez ! Je vous ramène en voiture, toutes les deux ?

Avec une spontanéité qui les fit rire, elles s'écrièrent en même temps :

— Oh ! merci !... La marche va être délicieuse au sortir de cette cohue !

Mme Douvaines, à son ordinaire, n'insista pas devant l'affirmation d'un goût contraire au sien ; et se tournant vers Christine, elle finit :

— Chère madame Servoz, à bientôt, n'est-ce pas ? Vous ferez une œuvre de charité, en venant me voir. Je vais avoir besoin de réconfort.

La voix se cassa sur ses lèvres et vite, elle monta dans l'auto.

Sans parler, sa fille et Christine suivirent des yeux, un instant, la voiture qui s'éloignait. Puis, se mettant à marcher, la jeune femme dit à Grâce qui avançait près d'elle :

— Je viens d'apprendre que vous partez en Italie. Vous n'y resterez pas bien longtemps, j'espère.

— Je ne sais... Les circonstances en décideront.

— Pour votre mère, il ne faudra pas vous attarder outre mesure. Son désir habituel de vous faire plaisir l'a décidée à vous permettre d'accompagner Mlle Jussiane. Mais, mieux encore que moi, vous pouvez voir combien votre départ lui fait de peine.

— Il n'y a pas lieu cependant, maman ne reste pas seule. Elle garde près d'elle mon frère et ma sœur dont elle s'occupe continuellement. Et, abstraction faite du regret de notre séparation passagère, elle ne peut que se réjouir du bienfait que sera pour moi ce voyage.

— Tant pis, si elle en juge ainsi ! dit résolument Christine. Car, à la vérité, le voyage en question, dans votre état d'esprit, est, au contraire, gros de périls pour vous.

— De périls?... Quels périls ? Que voulez-vous insinuer ? madame.

La surprise endiguait encore l'indignation de Grâce.

Sans hésiter, Christine livra sa pensée absolument sincère :

— Je n'insinue rien, Grâce ; je dis ceci qui est ma crainte : c'est que, soumise toute à la direction jalouse de Mlle Jussiane, vous n'acheviez de perdre la notion exacte de vos véritables devoirs.

Le regard de Grâce chercha, étincelant, celui de Christine Servoz. Tout ensemble, la colère, l'inquiétude, la curiosité s'y heurtaient. Pourtant, d'apparence, elle demeurait très calme. Seulement une flamme avivait le frais éclat des joues ; et sa voix trembla un peu pour répondre :

— Envers moi-même aussi, j'ai des devoirs !

— Bien entendu. Mais ceux qui sont à l'égard de votre mère doivent primer.

— Je ne crois pas y manquer, interrompit-elle hautaine.

— De cela, Grâce, vous êtes juge. Je vous ai dit mon opinion parce que je vous porte beaucoup d'intérêt et suis un peu effrayée de la voie où vous vous engagez... imprudemment. Oh! je sais très bien ce que vous pensez. En ce moment, vous êtes sans confiance envers moi, parce que je touche à votre idole. Mais... il me semble que je dois vous engager à bien regarder en vous-même, — avant qu'il soit trop tard. C'est si grave d'aiguiller à faux sa vie! Dieu merci! vous savez réfléchir. Servez-vous, pour le faire, de l'intelligence, de la droiture, de la bonté qui sont en vous.

Lentement, Grâce prononça, et la certitude affermissait sa voix :

— J'ai déjà réfléchi, madame... Et l'avenir que je cherche m'est apparu comme ma part de paradis sur la terre. Vous comprenez que je ne puis en avoir peur, ni le fuir, comme vous me le conseillez. Mais...

L'expression affectueuse d'autrefois ressuscitait dans son regard.

— Mais je vous remercie d'avoir craint pour moi, même à tort... Madame, je vous confie maman. Elle vous aime beaucoup. Si elle avait besoin de ma présence, voudriez-vous m'en avertir?

— Et vous reviendriez aussitôt?

— Je reviendrais, si *réellement*, il le fallait. Adieu, madame.

Elles étaient arrivées au point où leurs deux

chemins bifurquaient. Christine eut l'impression que la jeune fille la regardait soudain, comme l'on contemple un être que l'on ne sait quand retrouver. Et une étrange appréhension la fit tressaillir.

— Au revoir, Grâce. Je souhaite que votre séjour en Italie soit exempt des déceptions que vous ne redoutez pas.

— A quoi bon les redouter à l'avance? Si elles se présentent, je les accepterai comme la rançon des joies goûtées. Je me sens capable de les supporter, quelles qu'elles soient.

— Que vous êtes donc confiante en vos forces ! dit Christine d'un ton de badinage qui atténuait la conviction de ses paroles.

Aux lèvres de la jeune fille, monta le sourire où palpitait une sorte d'enthousiasme passionné.

— Je ne m'en doutais pas, madame. J'essaie simplement de vivre comme il me semble le devoir faire, cherchant le « mieux » pour guide. Voilà toute mon ambition !

Et elles se séparèrent.

## XIV

### LE SILENCE DE MAURICE

Les choses se passaient exactement comme Maurice de Vérel l'avait décidé.

Il n'était pas allé en Provence prendre congé de sa petite amie ; mais pour se le faire pardonner, il lui avait écrit l'une de ces lettres caressantes et trompeuses qui leurraient le jeune amour d'Annie. Puis, prétextant les obligations du service, il



avait espacé sa correspondance, volontairement, d'abord ; et, peu à peu, sans en avoir conscience, saisi par l'engrenage de la nouvelle existence que sa situation de fils de millionnaire lui permettait de rendre très supportable, — voire même fort joyeuse. Loin du contrôle paternel, il s'était pris à s'amuser éperdument avec une fougue brutale qui le grisait et avait rejeté bien loin de lui, l'image délicate et tendre d'Annie de Lumiège.

Il ne s'apercevait même pas qu'elle n'écrivait plus ; sans doute lassée de n'avoir même pas, en réponse aux lettres jaillies de son cœur, les quelques lignes hâtives, les simples cartes postales des premiers temps. La cruauté de son abandon ne lui apparaissait plus ; ou si, parfois encore, une sorte de remords l'effleurait, il concluait vite :

— En somme, tout est bien ainsi. Elle s'est rendu compte de l'impossibilité actuelle de nos fiançailles. Plus tard, mon service fini, si elle tient encore à moi, il sera temps de voir... Alors, l'un comme l'autre, nous jugerons mieux de ce qui doit être.

Parce qu'il n'était pas méchant, seulement égoïste avec l'insouciance férocité des jeunes, peut-être, s'il eût pu lire dans le cœur d'Annie, il fût demeuré épouvanté de la détresse affolée qui s'y accumulait silencieusement.

A personne, elle ne se plaignait. Qui, d'ailleurs, autour d'elle, l'aurait écoutée et comprise?... Son père et sa mère étaient absorbés dans leurs devoirs, leurs soucis, leurs occupations de châtelains ; occupations dont elle était tenue de prendre sa part. Ni l'un ni l'autre n'avaient soupçon du drame qui se déroulait chez cette petite fille

douce et sage, ponctuelle à remplir les obligations qui lui étaient imposées.

Tout au plus, sa mère observait sa santé physique, ennuyée de la voir si frêle ; sa petite figure diaphane à peine rosée aux joues, malgré la vivifiante atmosphère des pins et de la mer. Et puis, cette incompréhensible expression des prunelles qui ne livraient pas le secret de leur flamme!... Secret que Mme de Lumière n'avait pas l'idée de chercher, incapable de pénétrer délicatement la pensée close.

Une stupeur l'eût terrifiée, si elle avait eu la révélation de la soif qui dévorait sa fille d'apprendre ce que devenait Maurice de Vérel ; pourquoi elle ne savait plus rien de lui... Sans relâche, cette question la hantait... Certainement, il n'était pas malade. Ses parents ne l'eussent pas ignoré ; la nouvelle en eût circulé dans le pays où les Vérel étaient très populaires. Se pût-il qu'elle dût se débattre dans cette nuit jusqu'à la date qui, en février, amènerait ses parents à Paris pour quelques mois, chez sa grand'mère, la comtesse douairière. Alors, sûrement, les relations reprendraient avec les Vérel.

Mais que de jours encore, avant ce départ ! Un seul espoir lui restait et elle s'y attacha désespérément ; pour l'année nouvelle, la politesse obligerait Maurice à envoyer ses vœux à la Pinaie.

Avec une angoisse qui la minait, vers la fin de décembre, elle se mit à attendre le courrier ; s'arrangeant pour se trouver sur le passage du facteur afin de pouvoir s'emparer de la lettre chère et la garder pour elle seule...

Mais la lettre ne vint pas. Le premier jour de l'année, seulement, un double colis surgit à la Pineraie ; des bonbons pour Mme de Lumiège, des fleurs pour elle-même, avec la carte de Maurice de Vérel, « ses hommages et souhaits respectueux ». Ce fut tout. Annie, en ce premier jour de l'an, demeura d'une pâleur de Vierge de cire, ses larges prunelles étrangères au monde extérieur, bien que scrupuleusement, elle se mût, comme elle le devait, prononçât les paroles qu'il fallait pour ne pas étonner autour d'elle.

Mais le soir, elle était brisée ; et libre enfin d'être *vraie*, pendant les longues heures de la nuit, elle sanglota les yeux fixés sur l'odorante moisson, se torturant à chercher ce qu'il y avait dans le cœur de son silencieux ami, quand il lui faisait envoyer ces fleurs.

Aucune lettre ne le lui apprit. Elle dut continuer à subir le supplice du doute ; si lourd que, tout bas, elle se prenait à répéter comme une plainte :

— Qu'est-ce que je vais devenir?... Jamais je ne pourrai continuer à vivre ainsi !

Le Dieu qu'elle suppliait de l'aider, Lui aussi semblait l'abandonner à la détresse qui montait en elle, ainsi que l'irrésistible flot de la mer.

Un soir, un nom surgit dans sa pensée ; alors que, incapable de dormir, elle songeait abîmée dans sa souffrance ; le nom de Christine Servoz qui, à Menthon, avait été indulgente à son aveu. Alors, sans réfléchir, elle se leva ; et sûre d'être accueillie, d'un jet, elle écrivit :

« Madame ! Madame ! Vous qui connaissez mon cher secret, dites-moi que le silence n'est pas tou-

jours l'oubli... Que des occupations très nombreuses, très absorbantes, peuvent en être cause...

« Pourtant, ce n'est pas long de griffonner quelques lignes de souvenir pour qui l'on aime... Depuis des semaines et des semaines, je ne sais plus rien de... Lui... Mon cœur cherche le sien et ne le trouve pas... J'en ai tant de mal que je ne puis plus m'empêcher de crier ma détresse. Elle est devenue trop lourde pour que j'aie la force de la porter seule... Et vous êtes, madame, l'unique à qui j'ose la confier... Ayez pitié de moi ! J'ai l'impression que mon cœur est à vif, écrasé par le silence absolu qui s'est abattu sur lui. Je n'ose plus envoyer les lettres que je ne peux m'empêcher d'écrire à mon ami. Elles s'accumulent cachetées... toutes prêtes à partir vers lui, s'il les demande.

« Madame, est-il possible que les êtres, à travers la distance, ne sentent pas qu'une tendresse les appelle à toute heure, avide de prendre sa part de tout ce qui les touche, joies, peines, ennuis, désirs, difficultés, prête à n'importe quel sacrifice pour qu'ils soient heureux !

« Madame, venez à mon secours ! Je vous en remercie, avec toute ma confiance en votre bonté.

« ANNIE. »

Le lendemain matin, à la première heure, la lettre partit. Et, seulement alors, sa fièvre apaisée, Annie réfléchit qu'il serait impossible à Mme Servoz de lui répondre dans le sens qu'elle souhaitait, sans éveiller une surprise curieuse et mécontente chez sa mère. A Paris, uniquement, Christine pourrait lui parler...

En effet, très vite, il arriva une affectueuse causerie de Renée, à la fin de laquelle Christine avait ajouté quelques lignes, réclamant, avec amitié, une prompte visite d'Annie dès qu'elle serait à Paris. C'était peu ; mais enfin c'était le réconfort d'une pensée qu'elle devinait compatissante et elle supporta mieux la fuite monotone des jours de janvier.

Et l'heure sonna enfin où elle retrouva la chambre qui lui était départie rue de Varennes, dans l'hôtel de sa grand'mère. Une détente, alors, se fit dans son être crispé. Désormais, il était impossible qu'elle n'apprit rien de Maurice.

En effet, à peine dix jours après son arrivée à Paris, elle entendit, un soir, à dîner, sa mère raconter incidemment :

— J'ai rencontré tantôt Mme de Vérel... Toujours ultra-moderne : écourtée autant qu'une fillette, peinturlurée comme une grue sous ses cheveux de garçon... Rien d'une mère de famille, certes... Mais toujours très jolie... pour ceux qui aiment ce genre !

— Hélas ! il n'y en a que trop ! remarqua dédaigneusement le comte, amené par les années au rigorisme de Louis XIV vieillissant. Maurice est toujours à Tours ?

— Oui, paraît-il... Et il y mène une vie très... agréable !

Ici, elle glissa, vers son mari, un coup d'œil, lourd de sous-entendus.

— ...Très... agréable à tous points de vue ! Il l'a écrit à sa mère qui s'en réjouissait. Ces Vérel ont bien la mentalité de leur monde !

— Oui..., oui, très exact, approuva Hugues de

Lumiège, tout à fait oublieux de sa jeunesse d'officier de dragons.

— Quelle est cette mentalité? ma fille, interrogea, à peine curieuse, la comtesse douairière qui avait la manie des questions.

— Celle des gens pour qui la vie doit être une partie de plaisir. Leur fils a été élevé en cet esprit; et, d'après ce que m'a confié sa mère, il est à Paris presque aussi souvent qu'à Tours.

Annie, tourmentant ses légumes du bout de sa fourchette, avait écouté, le cœur bondissant, les yeux baissés, dans la crainte instinctive qu'ils ne la trahissent. Une phrase bourdonnait follement en son cerveau : « Maurice est à Paris aussi souvent qu'à Tours. »

Alors, il était impossible qu'elle ne le vît pas, chez lui, chez elle, dans le monde, puisqu'il était si friand de distractions.

Mais Maurice ne vint pas. Il mit seulement, un dimanche, à l'heure des vêpres, sa carte cornée à l'hôtel de la rue de Varennes, et Mme de Lumiège n'emmena pas Annie dans la visite qu'elle fit à Mme de Vérel. Aucun bal n'amena la rencontre qu'elle espérait inlassablement quand sa mère la conduisait dans les salons où une jeunesse très bien élevée dansait avec une tenue parfaite qui écartait toute idée de flirt.

Comme les autres, Annie passa de bras en bras, parut s'amuser, alors que la crainte affreuse s'insinuait peu à peu en elle de ne jamais plus rencontrer Maurice; la faisant vivre avec la sensation que des griffes étaient implantées dans sa chair.

Christine Servoz, elle-même, ne put apaiser son

mal. Sous prétexte de voir Renée, elle était allée chez la jeune femme qui s'était montrée affectueusement maternelle ; mais à travers ses paroles réconfortantes, Annie avait aperçu la vérité. Mme Servoz ne croyait pas à la fidélité de Maurice. Autrement, elle n'eût pas essayé ainsi de desserrer les liens qui l'attachaient si douloureusement à son ami !... Et un cri désespéré lui était échappé :

— Madame, vous l'avez vu !... Il vous a avoué qu'il ne m'aimait plus ?

Christine avait dit « non ». Et confiante en la loyauté de Mme Servoz, l'enfant s'était, de nouveau, enfermée dans l'amour qui était sa vie même, se réfugiant désormais dans l'espoir d'une rencontre imprévue.

Était-ce la hantise qu'elle en avait ? Comme elle rentrait, par une fin de jour, sous l'égide de sa mère, un choc la fit tressaillir. Au bord du trottoir, attendant pour traverser, un couple était arrêté. L'homme... Oh ! comme il avait la silhouette de Maurice, son élégance d'allure, sa tête brune !.. Quel supplice de ne pas voir le visage ! Mais tout juste de distinguer, dans la nuit, un vague profil perdu... Pourtant, au milieu d'une semaine, Maurice ne pouvait être à Paris?... Et puis cet inconnu était en civil !... Et puis il y avait une familiarité maritale dans cette façon de passer son bras sous celui de sa compagne pour la faire traverser. Elle levait la tête vers lui ; et Annie aperçut une bouche rieuse, un visage de jeune femme, insolemment joli sous le maquillage qui en accentuait l'éclat.

Sans remuer les lèvres, Annie murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Ce ne peut être lui !... Il n'est pas marié !...

Dans son désarroi, elle fut presque sur le point de crier à sa mère :

— Maman, ne croyez-vous pas que ce jeune homme est Maurice de Vérel ?

Mais un sceau ferma sa bouche, et elle comprit que de tels mots, jamais elle n'aurait pu les prononcer ! Elle tourna encore son regard éperdu vers le couple, mais il avait disparu.

Toujours muette, elle suivit sa mère qui, le soir, s'étonna de sa pâleur et, incontinent, décida de lui faire prendre des fortifiants et de la mener moins dans le monde.

Annie ne l'entendit pas. Elle ne pensait qu'une chose :

— Était-ce lui ?... Et avec qui ?... Est-ce à cause de cette femme si jolie qu'il m'a oubliée ?

C'était bien lui. Elle l'apprit par Mme de Vérel elle-même, venue au jour de sa mère, la semaine suivante, et qui racontait :

-- J'ai la joie de posséder Maurice pour trois semaines, en permission de convalescence.

— Il a été malade ?

— Heureusement, non ! Mais, avec des camarades, il a eu l'imprudence de faire une course folle en auto, à se tuer ! Il a eu la chance d'en sortir avec, seulement, une sérieuse foulure qui lui vaut ce bienheureux congé. J'en profite pour organiser un petit bal intime en son honneur et je compte bien, chère madame...

Elle se tournait, gracieuse, vers Mme de Lumière :

— ...avoir votre Annie parmi mes danseuses.



Ces jours-ci, vous allez recevoir la carte d'invitation.

Tout en servant le thé, Annie avait écouté, les nerfs tendus pour ne pas révéler l'émoi qui la bouleversait. Aux paroles de Mme de Vérel, une telle joie entraînait triomphale en son cœur, que la réponse de sa mère lui échappa. Pas plus, Mme de Vérel partie, elle n'entendit les déclarations d'une vieille dame potinière :

— Le petit de Vérel doit, en effet, avoir besoin de se mettre un peu au vert, chez ses parents. Je sais, par un mien neveu, également en garnison à Tours, qu'il y fait une noce scandaleuse, courant, — bien plus que les salons! — les *dancings*, et même les bouges, en joyeuse société. La fameuse course d'auto était une partie en contrebande et a failli avoir les plus graves conséquences, vu les accidents provoqués. Il a fallu toutes les influences des Vérel pour étouffer l'affaire.

Ces propos émis discrètement sur le mode mineur n'arrivèrent pas à Annie retournée dans le petit salon, asile du cercle des jeunes vierges. Elle y était rentrée, le visage radieux, dans la certitude que le cauchemar allait enfin se dissiper. Dans peu de jours, elle reverrait son fuyant ami, les beaux yeux veloutés, si tendres pour elle; la voix chérie lui expliquerait la raison du silence dont elle avait tant souffert...

Et, le cœur allégé, elle attendit la bienheureuse carte d'invitation, sûre que sa mère ne pourrait y répondre par un refus.

Pourtant, quatre jours passèrent sans que Mme de Lumière fit la plus légère allusion à ce bal prochain. Et Annie sentit qu'elle était devenue

incapable de supporter une nouvelle incertitude.

Le matin du cinquième jour, comme elle travaillait dans le petit salon, près de sa mère qui, à son bureau, écrivait quelques billets, elle demanda soudain, mue par un élan plus fort que sa volonté :

— Maman, quel est le jour du bal de Mme de Vérel?

Annie avait été habituée à ne jamais se permettre d'interroger ses parents. Mme de Lumière la regarda stupéfaite ; mais elle était sans doute, ce matin-là, d'humeur conciliante, car, sans relever l'incorrection de sa fille, elle dit, gardant son air de secrète satisfaction :

— Le bal des Vérel?... C'est le 19. Heureusement, nous ne sommes pas libres ce soir-là ! Nous avons déjà accepté l'invitation des Douvry de Saint-Marcelin.

Les mains d'Annie se crispèrent sur l'humble brassière tombée sur ses genoux et elle, qui ne demandait jamais rien, elle insista, l'âme envahie par un souffle de tempête.

— Mais ne pourrions-nous aller aux deux soirées ? Je vous en prie, mère, consentez-y !... Cela me ferait tant de plaisir d'assister au bal de Mme de Vérel..., d'y revoir Maurice, mon vieil ami, que j'ai quitté depuis tant de mois !

— Annie !... Annie !... Mais... Est-ce que je t'entends bien?... Tu ne te rends pas compte, je l'espère, de l'inconvenance de tes paroles. Depuis quand les filles bien élevées se mettent-elles en peine des jeunes gens, sous prétexte qu'ils ont joué ensemble?... Maurice ne s'occupe pas de toi, tu peux le constater... Rends-lui la pareille. Ce

sera pour le mieux. Tu es d'âge, pourtant, à savoir te conduire !

— Mère, en quoi est-ce mal de préférer la soirée de Mme de Vérel à celle de Mme de Saint-Marcelin où je n'aurai aucun agrément, n'y connaissant personne !

Une expression singulière effaça la surprise mécontente qui durcissait les traits de Mme de Lumière.

— Peut-être te trompes-tu, mon enfant, en pensant ne connaître personne chez Mme de Saint-Marcelin. En tous cas, n'espère pas aller au bal des Vérel. Leur milieu n'est pas le nôtre et ni ton père ni moi ne tenons à t'y produire. Renonces-y donc de bonne grâce et résigne-toi à nous suivre chez la marquise de Saint-Marcelin... pour ton bonheur !... J'en ai l'espoir...

— Pour mon bonheur???

La stupeur élargissait les prunelles d'Annie.

Mme de Lumière avait retrouvé son air d'intime contentement.

— Mais oui..., mais oui !... pour ton bonheur !

— Je ne vous comprends pas, mère. Que voulez-vous dire?... Expliquez-moi, je vous en supplie.

Mme de Lumière ne répondit pas et Annie devina qu'elle hésitait sur les mots qu'il fallait dire. Mais peut-être, à son insu, elle subit la volonté de savoir qui galvanisait Annie ; et, après quelques secondes de silence, elle dit d'un accent de résolution tranquille :

— Après tout, mieux vaut que tu sois renseignée, dès maintenant, sur notre décision ! Notre bonne amie de Saint-Marcelin m'a confié que tu

avais fait une profonde impression sur son neveu, le comte François de Villabel qui, cet hiver, t'a plusieurs fois rencontrée dans le monde ; et elle a eu la bonne pensée de vous offrir l'occasion de vous connaître davantage, grâce à son bal du 19. Un mariage entre vous serait tout à fait à notre convenance à tous égards. Tu comprends pourquoi il est impossible que nous n'ayons pas notre soirée libre entièrement le 19.

François de Villabel ! A peine, Annie avait le souvenir confus de ce nom qui n'évoquait en son esprit aucune figure précise... Tout au plus, la vague silhouette d'un danseur quelconque, très grand, de visage brun, la mine autoritaire... Mais, après tout, celui-là, était-ce François de Villabel ?

Une révolte éperdue la souleva.

— Oh ! mère, c'est bien inutile que je revoie dans le but que vous dites, ce M. de Villabel, car... pardonnez-moi d'aller contre votre désir, mais je ne puis faire autrement !... car, sûrement... je ne l'épouserai pas !

— Tu n'épouseras pas François de Villabel, sûrement ? Qu'est-ce que cette façon de parler ?... Tu déraisonnes ! ma pauvre enfant.

— Non, mère, je ne déraisonne pas... Je dis ce que je dois... Je ne deviendrai ni la femme de M. de Villabel... ni celle d'aucun autre !

— Parce que ? fit impérieusement Mme de Lumiège qui ne pouvait croire à la réalité des paroles qu'elle entendait. Était-ce bien Annie, la docile petite Annie, qui osait les articuler et se tenait debout devant elle, toute pâle, son ouvrage à ses pieds, une lueur étrange sur son visage résolu.

— Parce que j'épouserai seulement l'homme que j'aime... ou personne.

— Tu aimes quelqu'un?... Toi?... Toi? Annie.

Elle inclina lentement la tête et, sans hésiter, elle prononça, — l'heure était venue de parler :

— Oui, j'aime Maurice de Vérel. Je serai sa femme... ou je ne serai celle de personne... Je dois vous le dire, maman.

Un éclair rendit couleur d'acier les yeux de Mme de Lumière chez qui le saisissement dominait encore la colère.

— Épouser Maurice de Vérel! Mais quelle insanité imagines-tu là! Épouser Maurice!!! un petit sauteur!... Un gamin sans conduite, ni valeur, qui ne pense qu'à s'amuser, à faire des sottises!... et en quelle compagnie!... Qui se soucie de toi, moins que de...

Des lèvres sans couleur d'Annie, un cri jaillit, si déchirant, qu'il interrompit net Mme de Lumière.

— Oh! mère! mère!... pourquoi me faites-vous tant de mal!

Si froide que fût Mme de Lumière, elle avait tressailli; et l'instinct palpita en elle d'attirer dans ses bras l'enfant douloureuse, dont le visage lui causait presque de l'effroi. Mais elle était si rebelle, par nature et par principe, à toute démonstration, qu'elle demeura gauchement immobile devant cette détresse tragique et imprévue... Elle ne sut que protester, des notes indignées dans son accent que l'émotion rendait dur :

— Je te fais mal parce que je cherche avant tout ton bonheur en dissipant un mirage dangereux?

— En essayant de m'arracher une foi qui est toute ma vie, dit faiblement Annie dont le timbre était si changé qu'il en était méconnaissable.

— Mais... mais enfin ! Annie, il est impossible que tu aies pu penser... que nous consentirions à un mariage... tout à fait disproportionné..., déraisonnable, entre toi et Maurice de Vérel !

— En quoi, disproportionné?... En quoi, déraisonnable ?

— Maurice n'est pas en âge de se marier... De plus, je te l'ai dit, ce n'est pas un garçon sérieux... Donc, incapable, — à cette heure, du moins, — de rendre une femme heureuse !

Ici, elle serra les lèvres pour être plus sûre de ne pas laisser échapper des paroles que la pureté d'Annie ne devait pas entendre. Et elle acheva :

— Enfin, il n'est pas de notre monde, en dépit de ses millions ! Ni ton père ni moi ne le jugerions un parti pour une Lumiège, dont les aïeux étaient à la première croisade.

L'ombre d'un bizarre sourire erra, une seconde, sur la bouche décolorée d'Annie.

— Oh ! mère, qu'est-ce que peut faire ce détail !... C'est si loin, si vieux, les croisades !... Croyez-vous, vraiment, que je pourrais penser même à leur sacrifier ce qui est ma seule raison de vivre !

— La seule raison !... Où vas-tu chercher de pareils propos ? Annie. Il est indigne de toi de parler ainsi, à tort et à travers, comme une pensionnaire romanesque, affolée par une amourette ridicule ! Et pour un garçon qui..., je te le garantis, — nous en avons les preuves peu édifiantes ! — n'a pas la moindre idée de t'épouser... Oui, peut-

être, quand il aura gaspillé sa jeunesse à tous les vents, pour faire une fin, comme l'on dit, il cherchera, dans son milieu, quelque riche héritière... Mais il n'en est pas là, sois-en certaine... Et renonce à l'in vraisemblable idée qui est née dans ta cervelle, je ne puis m'expliquer comment !

La voix lente et brisée d'Annie murmura, et son regard s'enfuyait vers le passé :

— Il a été toute la lumière, la chaleur, la seule joie de mon enfance...

— Annie, tu es dure pour nous !

— Pardonnez-moi, je dis ce qui est !... Père et vous, maman, vous m'avez bien soignée, instruite, protégée... Oui, vous m'avez aimée, — à votre manière !... Lui seul m'a prodigué, sans compter, ce dont mon cœur avait soif... Aussi n'importe ce qu'il a fait de mal, quand il m'oublierait, je lui serai fidèle, en souvenir du bonheur qu'il m'a donné et qui restera pour moi un trésor... Même si vous et lui, voulez, sans pitié, me l'arracher !

Dans la voix d'Annie vibraient les notes poignantes qui bouleversaient la quiétude de Mme de Lumiège, incapable cependant de trouver les mots qu'il eût fallu pour cette enfant écrasée. Mais son éducation l'avait murée dans une réserve glaciale qui emprisonnait son cœur. Et elle ne sut que dire, avec toute la force de sa conviction :

— Soit, continue, si tu le peux, à voir en Maurice, ton ami d'enfance ; mais rappelle-toi qu'il ne peut être rien de plus pour toi. Vois-tu, mon enfant, il faut, même à ton âge, regarder la vie telle qu'elle est, sans se laisser influencer par les billevesées dont l'imagination farcit la cervelle des jeunes gens. De vraies bulles de savon que la

réalité crève au premier heurt !... Aie confiance en nous qui avons le tendre souci de ton avenir et prie Dieu de t'aider à trouver la sagesse et l'oubli nécessaires ; oui, *nécessaires*.

Elle appuya sur le dernier mot. Annie n'avait pas fait un mouvement. Mais, dans la pièce voisine, s'élevait l'accent bref de M. de Lumiège qui donnait un ordre. Elle tressaillit, arrachée à la torpeur qui l'abattait sous le choc répété des paroles de sa mère, lui broyant le cœur. Si son père entrait, il s'apercevrait de son trouble, questionnerait. Elle connaissait ses emportements devant toute résistance à sa volonté ; et, sans force pour supporter une nouvelle scène, elle dit, comme une plainte :

— Mère, j'ai besoin de réfléchir, seule, dans ma chambre, à tout ce que nous venons de dire... Je puis aller, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, Annie, va réfléchir en paix et interdis-toi réselument, crois-moi, de penser à un homme qui le mérite si peu !

Un geste inconscient d'Annie l'arrêta court, tant il était impérieux. Et, désorientée, mettant un baiser troublé sur son front, elle la laissa sortir.

## XV

### LA RÉVOLTE D'YVETTE

Christine Servoz, le pont d'Iéna traversé, s'engagea dans l'allée qui montait vers le palais du Trocadéro, embrumé par le crépuscule d'hiver.

Autour d'elle, s'allongeaient les perspectives



sombres du jardin que, çà et là, trouait la clarté des globes électriques. Par hasard, au passage, ses yeux tombèrent sur un couple arrêté à l'orée d'une des allées obscures. Un couple élégant, des silhouettes jeunes ; la femme très svelte sous le manteau droit, ourlé de fourrure. L'homme lui tenait les mains, attirée toute contre lui. Elle leva un peu la tête, — au moment où l'éclair d'un phare d'auto déchirait l'ombre d'un jet brutal.

Christine eut un sursaut ; et, entre les dents, elle murmura :

— Mais... cette jeune femme, c'est Yvette Perrière. Avec qui est-elle là?... Robert Houdry?...

Aussitôt, elle haussa les épaules. Vu l'étroit chaperonnage de Mme Perrière, le fait apparaissait invraisemblable. Et cependant... Yvette était si habile à déjouer la surveillance qui la harcelait...

Intriguée, Christine se retourna. Mais, de nouveau, la nuit enveloppait le couple qui s'était, plus avant, enfoncé dans l'allée, à l'abri des massifs... Maintenant l'homme semblait courbé sur le visage qui s'abandonnait.

Mme Servoz eut un geste d'épaules et reprit sa route. Mais elle pensait :

— Si c'est vraiment Yvette... où va-t-elle ainsi ? la malheureuse petite.

Et toute consciente fût-elle de son impuissance à empêcher ce qui était, encore une fois, elle regarda derrière elle, au moment de s'engager sous la voûte du palais. Alors, stupéfaite, elle se trouva presque face à face avec Yvette, seule cette fois, qui avançait rapidement. La flamme des prunelles de velours irradiait à tel point le jeune

visage que Christine fut saisie de sa beauté... Et elle comprit Robert Houdry !

Brusquement, Yvette la reconnut. Comme jadis à Annecy, une onde pourpre brûla ses joues. Son intuition l'avertissait que la jeune femme l'avait aperçue un instant plus tôt, dans l'allée déserte ; et elle ne s'étonna pas d'entendre ses premiers mots :

— Alors, je ne me suis pas trompée... C'est bien vous que j'ai entrevue, il y a un moment, arrêtée dans le jardin ?

Yvette ne se troubla pas. Mais un air de défi accentua l'insolent éclat du visage.

— Arrêtée avec Robert Houdry ? Vous m'avez reconnue?... Nous venions de goûter ensemble et il m'a accompagnée un moment.

Christine la regarda en face :

— Est-ce que vous ne vous doutez pas, Yvette, que vous êtes en train de vous compromettre ?

— Ah !... En quoi ?

— Tout comme moi, d'autres pouvaient vous reconnaître et penser que, sûrement, ce n'est pas avec l'autorisation de votre mère que vous flirtez, à six heures du soir, dans la nuit d'une allée du Trocadéro.

— Évidemment !... Eh bien, si j'ai été reconnue aussi par d'autres passants, ce sera parfait ! Plus on me rencontrera avec Robert Houdry, mon ami, en attendant qu'il soit mon fiancé, puis mon mari, mieux cela vaudra pour la réalisation de nos désirs !

Yvette raillait-elle, ou avait-elle perdu toute notion de la réalité ? Et Christine, sans sourire, demanda :

— Donc, j'ai à vous adresser des félicitations !... Vous épousez Robert Houdry ?

Un rire mordant cingla la nuit.

— Hélas ! hélas !... Nous n'en sommes pas encore là !... Mais nous y arriverons, parce que nous le voulons tous les deux.

Un silence de quelques secondes ; puis, Yvette dit, ses yeux magnifiques levés vers Christine :

— Madame, puisque nous suivons le même chemin, voulez-vous me permettre de marcher un instant à côté de vous ?... Je vous expliquerai tout. Il m'est... désagréable que vous me jugiez plus mal que je ne le mérite.

— Bien ! fit Christine.

Elle était trop généreuse pour fuir la chance qui, peut-être, s'offrait d'arrêter Yvette sur une pente dangereuse. Toutes deux traversèrent vite, en silence, le vestibule du palais ; puis, au hasard, s'engagèrent dans l'avenue la plus proche. Et aussitôt, Yvette reprit :

— Robert m'a demandée, la semaine dernière, à ma famille, avec mon entier consentement. Bien entendu, il a reçu le refus que nous avions prévu ! Sans même, d'ailleurs, que j'aie été consultée. C'est seulement, la réponse donnée... — par Robert, je l'avais connue immédiatement, — que maman, prise sans doute d'une espèce de scrupule tardif... a condescendu à m'avertir, me donnant les... sages !... motifs du refus. Motif de père, le manque de fortune de Robert s'ajoutant à ce que sa carrière présente d'aléatoire... Motif de mère, cette carrière elle-même. Car son dédain est... incommensurable ! à l'égard des gens de lettres, des « barbouilleurs de papier »

qu'elle englobe dans une condamnation sans merci. Hors des notaires, avocats, avoués, point de mari pour moi. Ce que j'ai dû entendre d'insanités dans la scène que m'a faite maman fulminante ! Et pour aboutir à sa déclaration péremptoire que, jamais, elle ne donnerait son consentement à un « pareil mariage ! »

— Ce sont là, Yvette, des paroles du premier mouvement sur lesquelles la raison fait revenir...

— Maman revenir sur ce qu'elle a décrété ? Madame, vous ne connaissez ni son opiniâtreté, ni son orgueilleuse confiance en son propre jugement !... A la force des choses, seulement, elle cédera. C'est pourquoi je suis résolue à y recourir, à cette force... Et sans tarder !

Des pieds à la tête, Yvette était trépidante, elle qui, d'ordinaire, se dominait si bien. Une tempête bondissait en elle. Et Christine la devina dans un de ces moments de crise où se prennent les résolutions insensées. Aussi, doucement, elle questionna :

— Yvette, que comptez-vous faire ? Ne voulez-vous pas me le confier ?... puisque vous m'avez parlé de vos difficultés...

— C'est très simple. Me compromettre — pour parler comme vous, — avec Robert, en affichant notre commune sympathie. Et si le procédé est insuffisant, — ainsi que je le crains ! — m'arranger pour mettre en demeure ma famille de consentir à notre mariage.

— C'est-à-dire ?

Sans hésitation, Yvette expliqua :

— Robert part dans quelques jours pour Cannes. J'irai l'y rejoindre, en avertissant ma famille.

— Ah ! vous voulez devenir sa maîtresse ? articula nettement Christine.

De nouveau, Yvette secoua la tête.

— Il me suffira que ma famille le craigne. Je tiens seulement à mettre les apparences contre moi. Maman a trop peur du scandale pour ne pas donner, quand elle en sera menacée, le consentement qu'elle a refusé à ma prière. Soyez sans inquiétude, madame, c'est la femme de Robert Houdry que je veux être, ... non sa maîtresse. Ce serait me déclasser... Et je n'en ai pas la moindre envie !

— Yvette, c'est pourtant ce qui résultera de l'équipée dans laquelle vous imaginez de vous lancer. Et vous estimez l'homme qui accepte de vous acquérir à ce prix ?

— C'est moi qui veux que les choses se passent ainsi.

— Parce que vous êtes, en ce moment, incapable de discerner où vous allez. Yvette, croyez-moi, ne faites pas une folie dont les conséquences seront très graves. Bien plus que votre inexpérience ne peut le supposer !

— Je sais très bien ce que je fais ! martelait-elle, les dents serrées. Je ne suis plus une enfant.

— Plaidez votre cause auprès de votre père ! Lui, ensuite, agira peut-être sur les... préjugés de votre mère...

Dans la nuit, Christine distingua le pli d'intense amertume qui, une seconde, soulignait la bouche frémissante.

— Père ? Moi aussi, j'espérais en lui... Quelle naïveté ! Il est entré pendant mon explication avec maman... Et alors... j'ai vu surgir un père inconnu, campé lui aussi, à ma profonde stupeur,

sur des principes, des idées... qu'il aurait dû être le dernier à émettre... Et qui me semblaient plutôt... comiques, dans sa bouche...

Ses lèvres se rapprochèrent un peu, comme pour arrêter les paroles qui ne devaient pas être prononcées. Et Christine comprit qu'elle connaissait la double vie de ce père dont l'hérédité pesait lourdement sur elle. Tout de suite, elle reprenait :

— Lui, du moins, était sans colère. Mon intérêt seul semblait le préoccuper ; et il a terminé la discussion en déclarant qu'il repoussait la demande de Robert, parce qu'y répondre serait préparer mon malheur... Robert devant, fatalement, être un mauvais mari.

— Je le redoute aussi, appuya Christine très calme.

La main d'Yvette se crispa sur sa fourrure.

— Cela, en tous cas, ne regarde que moi ! Ni l'un ni l'autre, nous ne pouvons répondre de ce que, moralement, le mariage fera de nous. Peut-être, deviendrons-nous meilleurs... Peut-être pires ?.. Pour moi, au moins, ce sera du nouveau ! Tant pis, si Robert ne m'aime qu'un moment... Il me restera l'ivresse d'avoir été aimée, durant ce moment, comme je souhaitais l'être !... Et le bienheureux divorce sera toujours là pour me délivrer, si je le veux !... Madame, quand un prisonnier s'échappe, il risque le tout pour le tout !

— Yvette, vous déraisonnez ! Votre prison... — si prison, il y a ! — est supportable, en somme. Vous êtes trop intelligente pour ne pas le reconnaître !

— Supportable !... Peut-être pour une autre que moi... Telle que je suis, c'est... c'était une

captivité odieuse qui meurtrissait, à toute minute, la fougueuse créature que la nature m'a faite. J'admets que j'ai de mauvais instincts, comme maman me l'a jeté tant de fois au visage. Je suis révoltée, gourmande, dangereusement !... de plaisir ; avide, plus encore ! de savourer la puissance de ma beauté... Avec vous, je n'ai pas de modestie hypocrite !... Grâce à Robert, j'ai découvert... et quelle révélation exquise !... que cette beauté est celle qui capte les hommes et me rend capable d'obtenir d'eux... tout !... tout ce qui me plaît ! Ah ! je ne m'illusionne pas sur la nature des sentiments qui m'attachent, si fort, Robert Houdry !... Les mêmes que lui inspirent — à peu près, — les jolies femmes qu'il trouve à foison, et à sa portée, dans son milieu...

— Seulement, ce ne sont pas des héritières, finit, tout bas, l'expérience de Christine Servoz.

Peut-être, c'eût été pour le bien de cette vierge folle qu'elle pensât tout haut. Mais sa loyauté se refusait à une accusation peut-être injuste. Yvette était si bien la femme qui pouvait séduire Robert Houdry !

Et simplement, elle interrogea encore :

— Pour engager ainsi votre vie, vous aimez Robert Houdry ?

Yvette eut un mouvement d'épaules.

— Est-ce que je l'aime?... Réellement, je n'en sais rien !... Il me plaît beaucoup... oh oui, beaucoup ! Il est si différent des seuls hommes qui ont permission de m'approcher... J'adore la cour qu'il me fait... et sa résolution de tout oser pour me conquérir, sans souci des foudres qu'il va attirer sur lui.

Elle s'interromptit une seconde, sa voix étouffée par le passage bruyant d'une auto. Puis, sans attendre un mot de Christine, elle reprit :

— Près de lui, enfin ! je pourrai profiter de ma jeunesse, de ma chère jeunesse qui fuira si vite !... Entrer dans un monde où je me sentirai libre... Libre enfin !!! Ah ! madame, vous ne pouvez savoir à quel point j'en ai assez d'être surveillée, chapitrée, assommée de leçons, de conseils, de reproches !... Et cela, depuis ma plus petite enfance. J'ai grandi emprisonnée par des règles : « Tu ne dois pas !... Je te défends... Il ne faut pas... » Les ai-je assez entendus, ces mots, depuis que ma pauvre cervelle d'enfant a pu comprendre quelque chose ! Je n'ai appris que ce que maman avait décidé. Elle seule a choisi mes promenades, mes lectures, mes professeurs, mes amies, mes quelques plaisirs mesurés au compte-goutte, les pratiques religieuses qu'elle jugeait bon de m'imposer et qui m'ont fait prendre la religion en horreur !... Et cette tyrannie, sous prétexte que j'étais une enfant incompréhensible. Donc, inquiétante !... Sa surveillance ne se relâchait jamais ! même la nuit. Ma chambre donnait sur la sienne et la porte en devait rester ouverte...

— Yvette, vous exagérez !...

— Non, je n'exagère pas !... C'est l'odieuse vérité que je vous confie... Ah ! je ne souhaiterais pas, à ma plus méchante ennemie, la sage éducation qui m'a été infligée ! Maman était persuadée qu'elle agissait pour mon bien... Et ils sont terribles, les gens qui ont une pareille conviction ! Ce que j'ai été bêtement élevée !

Elle s'arrêta encore, haletante d'émotion, et



Christine entendait le heurt de ses talons sur l'asphalte, comme s'ils broyaient les entraves qui l'avaient meurtrie. Mais vite, elle reprit, tant était fort le torrent qui l'emportait :

— Personne ne m'a défendue contre une sollicitude stupide !

— Même votre père, si indulgent pour vous ?

— Père me gâtait... Oui, à sa façon... Je l'amusais... Il me trouvait un joli petit animal féminin... Mais jamais, il ne serait entré en lutte ouverte avec maman ! Il tenait trop à ne pas compromettre la paix de sa vie personnelle. Mon frère ressemblait à maman et me morigénait comme elle. Alors, il a fallu me protéger comme j'ai pu !... Toute petite, j'avais compris que ma faiblesse serait vaincue par leur force. Mes révoltes étaient réprimées sans pitié... Mais je n'ai cédé qu'en apparence, hypnotisée par l'idée de ma revanche... Et ainsi, je suis devenue un chef-d'œuvre de duplicité... Je me suis amusée, oh ! royalement ! à les rouler tous ! J'ai trouvé les moyens de faire, de lire, d'apprendre à ma guise !... De découvrir les réponses refusées à mes plus naturelles questions, celles qui surgissent dans la cervelle des jeunes, à moins que leur sagesse ne les engourdisse jusqu'à l'idiotie !... Mais maintenant, le moule craque dans lequel maman m'a étouffée pour réaliser, en moi, son idéal de la jeune fille bien élevée. J'ai été patiente, parce que je pensais que le mariage me délivrerait, enfin ! de cette contrainte abominable. Mais dans la scène de l'autre soir, j'ai vu clair ! Il ne me sera pas permis de choisir l'homme à qui je serai liée pour toute ma vie. Si je ne brise pas ma laisse, je devrai accepter un mariage

dans le monde que je déteste ; avec un être imbu des principes que je hais, consciente de tout le mal qu'ils m'ont fait ! Le temps de la soumission est fini. Les lois, les interdictions, les devoirs, etc., qui ont été, autour de moi, des gendarmes inexorables, aujourd'hui, je ne les connais plus... Je m'en fiche ! Et que c'est bon !... Que c'est bon aussi de pouvoir le crier tout haut !... d'être enfin moi ! la vraie Yvette ! Advienne que pourra !... Jamais je ne récompenserai trop mon libérateur. Je m'évade comme je puis !... Tant pis si mon moyen est mauvais !

— Très mauvais ! fit lentement Christine.

Yvette lui donnait l'impression d'un projectile lancé vers l'inconnu, par une force aveugle ; — et impossible à arrêter. Mais elle venait de parler d'un accent si grave, que la jeune fille leva les yeux vers elle :

— Je vous le répète, madame, je n'ai pas le choix des moyens. Personne au monde ne me fera renoncer à l'avenir que j'ai choisi.

— Vous vous trompez, Yvette, quelqu'un peut encore vous sauver de l'irréparable.

— Quelqu'un ? Robert, voulez-vous dire ?...

— Non, pas lui !... Je ne crois pas qu'il aurait cette générosité !

— Madame !!!

Christine ne sembla pas avoir entendu. Elle continuait :

— Non, ce n'est pas en lui que j'espère, c'est en vous-même. Il me semble impossible que, dans quelques jours, étant plus loin de la scène qui vous a bouleversée, vous ne voyiez pas que l'acte auquel vous pensez peut entraîner le malheur de toute votre vie...

Elle mit sa main sur le bras de la jeune fille :

— ...Je vous en supplie, Yvette... Attendez avant d'agir !

Il y avait tout ensemble de l'autorité et une sorte de prière affectueuse dans l'accent de Christine. Quelques secondes, une douceur apaisa le regard étincelant d'Yvette qui, avidement, plongeait dans celui de Mme Servoz.

— Pourquoi me dites-vous cela ? madame. Vous me connaissez trop peu pour vous intéresser à moi... Et mère n'a pu vous charger de me cha-pitrier.

— Tout simplement, j'ai grand'pitié de vous, Yvette. Alors je tente la seule chance qui soit à ma portée... Puisque, par malheur, je n'ai aucun moyen d'influencer votre mère...

— Ni vous ! Ni moi ! Ni personne ! Madame, vous avez été bonne de m'écouter... et plus encore, de me comprendre... Car de cela, aussi, je suis sûre ! Jamais, je ne l'oublierai. Quoi qu'il arrive, ne soyez pas contre moi et excusez-moi. Au revoir, madame, je n'ai maintenant que le temps de rentrer et je vous ai, sans doute, mise très en retard. Pardonnez-le-moi !

— Comment expliquerez-vous votre propre retard ? demanda Christine, anxieuse pour elle.

— Oh ! je suis habituée à me pourvoir d'alibis ! J'ai des amies dévouées qui, elles aussi, ont compassion de moi. Adieu, madame.

Elle souriait un peu, d'un sourire qui demandait grâce, tout plein de fièvre — et si mélancolique !

— Non, pas adieu, Yvette. Au revoir !

La jeune fille eut un geste de doute et fit signe à une auto qui passait, lentement, quêteuse du

client. Elle monta vite ; à travers la glace, considéra encore Christine Servoz, les yeux si brillants qu'on eût pu les croire pleins de larmes ; puis elle se rejeta en arrière. Et l'auto roula, dans la nuit.

## XVI

## SUR LE JANICULE

Quelques jours avant son départ pour Rome, comme Étienne Morgan dînait chez les Servoz, Christine, qui causait avec lui dans un coin de l'atelier, lui dit soudain :

— Étienne, tandis que vous serez à Rome, tâchez donc de découvrir, quelque part, mon ex-petite amie, Grâce Douvaines, qui ne revient plus d'Italie, au grand émoi de sa mère.

— Comment une jeune personne si moderne peut-elle être, à ce degré, séduite par les ruines ! Mais vous dites « mon ex-amie ! »... Est-il possible que vous, la fidèle par excellence, vous l'ayez abandonnée ?

— Où prenez-vous que je l'ai abandonnée?... Ce serait plutôt le contraire. Pour la première fois, il y a quelques semaines, j'ai reçu d'elle un mot... Un petit mot étrange... Le ton en était affectueux, résolu, fier..., pour me dire que, « décidée à mener une vie toute différente de celle de sa jeunesse, elle se voyait dans l'obligation mélancolique de rompre avec son passé et tous ceux qu'elle y avait connus... Qu'elle ne les oublierait pas, même séparée d'eux ; et, en particulier, conserverait mon souvenir ». Je vous donne le sens général du billet.

Étienne avait écouté la jeune femme, se demandant si elle parlait sérieusement. Mais, bien qu'elle sourit, il distingua tout de suite une ombre qui attristait ses yeux vifs.

— Et vous ne soupçonnez pas la raison de cette conduite?... Vous avez raconté à sa mère cette rupture bizarre?

— Certes non ! La pauvre femme est déjà suffisamment éperdue de constater que Grâce ne parle jamais de retour ; écrit fort peu, sous prétexte d'occupations très nombreuses ; refuse tous subsides et même a retourné, comme inutiles, les « capitaux » que Mme Douvaines s'était obstinée à lui envoyer... Vous ne trouvez pas cela singulier, sinon inquiétant ? surtout quand on la sait seule en Italie avec Sabine Jussiane dont l'emprise est formidable. Si pour une raison ou une autre, elle a résolu de séparer Grâce de sa famille, la lui enlever ne sera pas facile... D'autant que le dernier courrier demande les lettres adressées « Poste restante », ces dames désirant quitter l'hôtel pour s'installer chez elles...

— Très curieux, en effet... Alors?...

— Alors, puisque vous vous offrez un petit congé à Rome, faites une bonne œuvre...

— Pour l'expiation de mes péchés, achevait-il gaiement. C'est-à-dire ?

— Aidez le hasard qui peut vous renseigner sur le sort de Grâce, vous la faire rencontrer. Elle doit pratiquer les musées...

Étienne contemplait amicalement la jeune femme dont il aimait la chaude bonté.

— Chère madame, je vous promets de faire de mon mieux pour retrouver l'enfant prodigue.

Mais je vous avoue que je n'en ai guère l'espoir!... Ce serait une chance... invraisemblable que nos deux chemins convergent justement pendant mes quelques jours à Rome!

— Bah! tout arrive! lança-t-elle, contente de la promesse.

Mais comme l'avait prévu Étienne, la chance ne se produisit pas. Et sa quinzaine à Rome s'achevait sans qu'il eût rien appris de Grâce Douvaines. A l'hôtel où elle était d'abord descendue, sa nouvelle adresse était inconnue. Nulle part, il ne l'avait rencontrée; et il n'avait pas reçu de réponse au billet envoyé à l'*Alliance féminine internationale* dont il avait pu découvrir le siège.

N'eût été le regret de ne point satisfaire Christine, il aurait, sans effort, oublié cette légère déception de sa curiosité tant il subissait l'enchantement de Rome sous le ciel printanier. Une dernière fois, le terme de son séjour, hélas! arrivé, il était monté au Janicule pour y revoir encore la féerie du couchant sur l'horizon des monts Albains, sur Rome l'Éternelle, ses coupoles aériennes, ses ruines fauves parmi les ifs et les cyprès des jardins, épanouis dans la fraîche lumière d'avril.

Indifférent à la foule des touristes, massée sur la terrasse, devant la triomphale statue du condottière Garibaldi, il contemplait le spectacle qui le ravissait.

Et pourtant, tout à coup, parce qu'il avait un peu tourné la tête, vers le Vatican, une forme féminine le fit tressaillir. A l'écart, appuyée contre la balustrade de pierre, la promeneuse se tenait immobile, les mains tombantes dans les plis de

la robe... Ce profil fin, délicatement précis... Ce jet souple du corps... cette tête petite..., il les connaissait. Se pût-il qu'à la minute dernière, la destinée permit une rencontre sur laquelle il ne comptait plus !

Sans hésiter, il se dirigea vers la promeneuse solitaire. Il ne s'était pas trompé. Elle était bien Grâce Douvaines. Aussitôt, il se découvrit, disant, avec un sourire de bienvenue :

— Ainsi, autant que moi, vous aimez le Janicule, à l'heure du couchant ?

Saisie, elle eut un sursaut qui la secoua toute et arrêta sur le jeune homme des prunelles dilatées, dans l'iris clair. Quelques secondes, elle le regarda, sans un mot, puis, un frémissement dans sa voix assourdie, elle murmura lentement :

— Oh ! vous ici !... Je me demande si je ne rêve pas !

— Vous ne rêvez pas du tout !... Pour vous en convaincre, ne voulez-vous pas me faire l'honneur de me donner la main ?

Le geste machinal, elle lui tendit ses doigts qui tremblaient ; à tel point, qu'il s'étonna de la sentir aussi bouleversée par la rencontre. Sans doute, elle eut l'intuition de cette surprise, car, dégageant sa main, elle sembla tendre un voile sur son visage qui redevint impénétrable et ses lèvres trouvèrent un faible sourire.

— Je vous accueille, allez-vous trouver, de façon bien bizarre. Mais votre soudaine apparition ressuscite un temps dont je suis si loin que vous voir..., tout ensemble, me fait du bien et du mal... Vous me semblez amener le fantôme même de ma

En secret, de nouveau, il s'étonna de son accent. Mais il n'en trahit rien et riposta seulement, d'un ton voulu de badinage :

— Dieu merci ! votre jeunesse est une réalité, non un fantôme... si j'en juge d'après les apparences.

Et c'était vrai. Fine en son tailleur sombre, elle avait toujours son élégance, sa distinction de fille du vrai monde ; toute sa délicate fraîcheur. Mais dans le regard, dans l'expression des lèvres, les derniers mois avaient mis des profondeurs qui lui donnaient un visage de femme.

Du même ton où il avait parlé, elle répliquait :

— N'oubliez pas que les apparences sont vaines. Vous n'imaginez pas combien votre présence imprévue me fait sentir à quel point, déjà, je suis loin de mon passé...

— Rejeté, abandonné derrière vous, pour la vie que vous menez actuellement... et qui vous paraît bien meilleure, sans doute ?

Un éclair passa dans les prunelles profondes.

— Oui ! oh ! oui. Car c'est l'existence utile, intelligente, laborieuse après laquelle j'ai tant soupiré... Et puis, j'y avance avec un tel guide !... soutenue par de tels exemples !... Un seul regret s'y glisse...

Le regard de Morgan interrogeait d'une façon si expressive qu'elle parut amusée de cette curiosité non dissimulée et expliqua :

— Mon regret, c'est d'être obligée d'y faire, très petite, la part accordée à l'Art. Il m'est une source de jouissances trop personnelles pour que j'aie le droit de lui consacrer beaucoup du temps qui, avant tout, doit appartenir aux autres.



— Alors... jamais vous ne vous permettez de vivre, un peu, pour vous-même,... pour votre plaisir?

Elle se mit à rire.

— Mais si, mais si !... Quand la nécessité d'une détente s'impose ! Alors, comme ce soir, je grimpe pour contempler les beaux horizons larges... Ou bien, je m'accorde une flânerie dans un musée, ou à travers la vieille Rome que j'adore interroger. Vraiment, je ne puis désirer ni plus, ni mieux que ce que j'ai trouvé ici ; et quelle ingratitude je serais de ne pas reconnaître que tout est bien ainsi !

Un soupir de joie dilata sa poitrine ; et ses lèvres goûtèrent, dans l'air tiède, la senteur des jardins fleuris. Une allégresse irradiait son regard tellement que, en lui, une sorte de révolte gronda devant l'égoïsme de cette sérénité.

— Tout est bien pour vous, peut-être. Mais non pour ceux qui, à Paris, ont... la faiblesse de vous aimer et de souffrir de votre éloignement.

Une inconsciente sévérité durcissait sa voix ; et il vit que ses paroles avaient porté, car une ombre passa sur l'ardente clarté des yeux de la jeune fille.

— Vous faites allusion à ma mère ? sans doute. Je ne comprends pas votre... blâme. Si j'étais mariée au loin, elle accepterait, comme tout naturel, de me voir mener la vie que j'ai choisie et en serait heureuse, la première. Pourquoi, aujourd'hui, me refuse-t-elle le même droit de disposer, à mon gré, de mon avenir, puisque je n'en fais pas un mauvais usage ? Elle qui est si religieuse ne peut me blâmer de suivre la loi même du Christ, en aidant mes frères pauvres. Si elle avait besoin de ma présence,...

absolument ! bien entendu !..., elle me trouverait toute prête à lui donner ce qu'elle réclamerait de moi !

— Ce qu'elle réclamerait... Est-ce que les mères réclament?... Les malheureuses ! Tout au plus, elles désirent, elles demandent, ou plus justement, elles implorent avec l'humilité et la générosité folle de leur amour maternel... Comment si peu de mois ont-ils pu vous détacher à ce point et de l'atmosphère de votre jeunesse et des êtres qui vous ont aimée... plus que vous ne le serez jamais, par personne ! C'est inouï !

La main de Grâce se crispa, un peu, sur la balustrade de pierre où elle s'appuyait, et elle regarda Étienne presque hautaine, les prunelles graves :

— Le détachement n'implique pas l'oubli ! Mais, dans la période que je traverse, je sens la nécessité de vivre tout à fait hors de mon milieu habituel. Les circonstances m'ont fourni l'occasion de m'engager dans la voie qui me semble devoir être la mienne. A Paris, ce me serait impossible. C'est pourquoi je me suis résolue à demeurer ici pour y faire... mon noviciat d'altruiste.

Elle souriait, son visage redevenu très jeune.

— Altruiste ? Mais à Paris, vous l'étiez déjà, ce me semble.

— A Paris, fit-elle moqueuse, j'étais une altruiste *amateur*. Je m'en suis rendu compte, pour ma confusion grande ; et je me suis mise à la bonne école. J'apprends à me donner vraiment, par le travail, par l'action, par la pitié, à celles qui ont besoin de secours... De plus, enfin, je connais la joie de gagner ma vie !

La joie ! Évidemment, en elle, brûlait le foyer

qui éblouit certaines âmes, transfigurant la réalité sous l'éclat de sa flamme. Tout à coup, elle faisait songer Étienne à ces filles de l'aristocratie russe, à ces intellectuelles mystiques que le nihilisme entraînait, ivres de sacrifice, dans un dévorant essor. Sa curiosité d'elle grandissait ; mais il s'appliquait à n'en rien montrer pour ne pas effaroucher sa confiance. Et simplement, il dit :

— Je vous félicite d'avoir pu, aussi vite, vous suffire à vous-même !... Surtout n'y étant pas préparée !

Malicieuse, elle riposta :

— Tout de même, j'avais quelques capacités à mon service ; et, englobée dans le succès de Mlle Jussiane, — moi, son secrétaire, — j'ai trouvé aisément des leçons à donner dans la noblesse romaine, aussi bien que chez les étudiantes. Et puis, j'ai écrit des articles, j'ai fait des cours... oh ! des cours de toute sorte...

Un rire léger éclaira sa bouche.

— ...littérature, philosophie, histoire, musique, danse, couture... J'ai offert tout ce que je savais. Même il m'est arrivé d'« oser » des conférences en italien et en français, pour apporter, à des malheureuses écrasées par la vie, la parole réconfortante qui peut les aider à se relever, les mettre à même de lutter... Ah ! si vous saviez combien une telle existence est passionnante, vous ne vous étonneriez pas que je ne puisse y renoncer pour aller reprendre, à Paris, mon personnage de poupée de luxe.

La voix de Grâce vibrait, ardente et douce, dans l'air qui sentait les fleurs et la jeune verdure. Ah ! elle était toujours, l'étrange créature, vraie

filles de son siècle, qui, l'été précédent, répondait si simplement aux taquineries amicales de Raymond Servoz :

— C'est vrai, je suis lâche... La misère des êtres m'est un supplice ; comme la certitude que ni moi, ni personne, nous ne pourrions la supprimer... A peine, l'alléger un peu pour quelques-uns... Quand je rencontre, l'hiver, de pauvres diables grelottant hors de leurs taudis, j'ai honte de rentrer, moi, dans mon confortable *home!*

Aujourd'hui encore, en son accent, il discernait la sincérité absolue dont, alors, il était demeuré stupéfait.. Il la retrouvait pareille à une laïque « petite sœur des pauvres » ; inconsciente socialiste, non en théorie mais en fait ; rejetant pour elle-même, la fortune refusée à tant de créatures. Et parce qu'il la savait aussi une cérébrale avide de tous les souffles de l'Idée, sans rien perdre de sa grâce de femme, l'originalité de cette personnalité complexe ravissait sa curiosité d'observateur. Vraiment, pour son propre plaisir, il ne l'eût pas souhaitée autre ; si différente de ses sœurs parisiennes, banalement séduisantes en leurs types trop connus. Jamais, il n'avait rencontré de femme qui ressemblât à celle-ci...

Mais le souvenir lui traversa l'esprit de la mission confiée par Christine Servoz et il reprit :

— Pourquoi n'écrivez-vous pas à madame votre mère les raisons qui vous retiennent loin d'elle ?

— Parce qu'elle ne les admettrait pas...

— Qu'en savez-vous?... En tous cas, sûrement, elle souffrirait moins de la révélation franche de vos idées que de votre silence,... de l'ignorance où vous la laissez, même de votre adresse.

Grâce mordit sa lèvre :

— Ah ! vous connaissez aussi ce détail ? Décidément, vous avez été bien renseigné !

— J'ai entendu parler de vous par..., par hasard, finit-il, voyant le voile se tendre de nouveau, sur le visage de Grâce qui expliquait, avec son aisance fière :

— Nous avons quitté l'hôtel trop cher où nous étions descendues, pour un autre, dans le Trans-tévère, beaucoup plus modeste, qui nous mêlait mieux aux humbles. Nous allons, d'ailleurs, l'abandonner, à son tour, pour prendre deux chambres, également au Transtévère, chez une brave boulangère. A cause de tous ces changements, j'ai prié maman de m'envoyer, jusqu'à nouvel ordre, ses lettres *poste restante*.

— Mais enfin, vous n'avez pas, j'imagine, la prétention de passer l'été à Rome, inhabitable en cette saison ?

Encore le geste d'épaules qui écartait les vaines paroles.

— Pourquoi le serait-elle pour nous, alors qu'une foule de gens y demeurent par nécessité ? Nous quitterons Rome quand nous aurons rempli les tâches acceptées et pourrons être remplacées.

— A ce moment, vous rentrerez en France ?

— Je ne sais... Peut-être devons-nous descendre à Naples pour continuer l'œuvre commencée ici...

Morgan, cette fois, ne répondit pas ; il se comprenait, trop bien, impuissant devant une résolution née de la foi d'obéir à un devoir. De quel droit, en eût-il détourné Grâce, après tout?... L'eût-il blâmée de se donner à un idéal

supérieur? parce que la majorité des êtres, — lui, tout le premier, — était incapable de se prêter à des exigences dures à la faiblesse du commun des créatures. Elle était de celles qui vont toujours en avant parce qu'elles voient haut et loin, sans crainte du vertige possible qui brise les vols trop audacieux.

La terrasse devenait déserte. Un à un, les promeneurs redescendaient vers les jardins obscurs. Une brume diaphane voilait la pierre brunie des vieux palais et les blancheurs trop crues de la Rome nouvelle. Les cyprès effilaient leurs quenouilles noires sur le lointain vapoureux des collines. Le soir venait.

Encore une fois, Morgan enveloppa la jeune fille d'un coup d'œil attentif. La flamme du couchant nimbait, d'un rayonnement symbolique, la douceur pensive et résolue du visage, la forme haute et mince dans le crépuscule d'or sombre.

Et saisi d'une indéfinissable inquiétude, il répondit aux dernières paroles qu'elle avait prononcées :

— A Paris vous trouverez à faire autant de bien qu'à Naples. Ne vous laissez pas emmener plus loin encore... imprudemment.

— Imprudemment?

— Oui... car vous vous exposez à sentir tout à coup votre solitude... Et c'est une impression... très cruelle. Aujourd'hui, personne encore ne vous manque...

La tête fière se dressa.

— Mais je ne suis pas seule... Oh ! non ! Je jouis du bienfait d'une présence qui réalise la plénitude de mes désirs. C'est vrai, aujourd'hui, personne ne

me manque, ne peut me manquer, parce que je ne regarde pas en arrière... mais en avant, vers le but supérieur qui m'a été révélé. Les dons que, déjà, m'apporte le présent sont si précieux que jamais, je n'aurai le droit de les trouver achetés trop cher.

Les mots semblaient tomber définitifs de sa bouche. Morgan n'avait plus qu'à prendre congé. A cette heure, nulle influence ne pouvait soustraire Grâce Douvaines à la domination dont il sentait la puissance et ignorait la valeur. Il ne connaissait pas cette Sabine Jussiane. Mais son amie Christine la jugeait dangereuse ; et il savait la clairvoyance de la jeune femme. Par quelle aberration Mme Douvaines lui avait-elle ainsi abandonné son enfant !

Et, bien plus sincère que jamais Grâce n'aurait pu le soupçonner, il dit :

— Je regrette de n'avoir pas été présenté à Mlle Jussiane et je pars demain soir. Si vous aviez quelque commission, ou message, pour Paris, je pourrais passer les prendre chez vous. Usez de moi, je vous en prie, sans cérémonie. En tous cas, voici l'adresse de mon hôtel.

Il lui tendait sa carte. Elle la prit ; mais secoua la tête.

— Merci. Nous n'avons aucun message à envoyer en France. Rassurez sur mon sort ceux qui craignent pour moi. Dites-leur que je ne les oublie pas... Qu'ils se montrent patients et me soient indulgents... plus que vous !

Elle souriait de nouveau, avec une expression très jeune, devant la protestation devinée :

— Ne vous défendez pas. C'est très naturel

ce que vous pensez de ma conduite. Nos conceptions de la vie sont si différentes que nous sommes toujours prêts... — bien à tort, sans doute, — à nous offrir dédain pour dédain...

A son tour, il sourit :

— Vous avez, en effet, raison de me tenir en piètre estime, car je ne suis guère, c'est exact, un altruiste militant. Mais, en revanche, très sincèrement, moi, je vous admire...

— Oh ! non, pas cela !... Je vous en prie !

— ...je vous admire, de vous prêter, si généreusement, à une vie qui n'est pas faite pour vous.

— Qu'en pouvez-vous savoir ? Je vous assure que j'agis comme je crois devoir le faire. Adieu et bon retour ! Je rentre vite. J'ai oublié l'heure et mon amie va être inquiète.

Elle lui tendit la main. Il se courba et la baisa. Quand il releva la tête, il rencontra les yeux profonds, soudain brillants d'une sorte d'émoi passionné.

Il répéta presque gravement :

— Bon retour !... Et, au revoir... Surtout donnez, sans retard, votre adresse à madame votre mère. Soyez sûre que vous le devez !

Elle ne répondit pas, le regarda une seconde encore, la même étrange expression dans les yeux ; puis, sans un mot de plus, elle se détourna. Et à travers l'immense plate-forme, maintenant déserte, il vit la silhouette mince s'effacer dans le crépuscule.

Un bizarre sentiment de responsabilité s'abat-  
tait sur lui, parce qu'il la laissait retourner vers  
la femme qui l'avait enivrée. La même impres-



sion il aurait éprouvée en abandonnant un être en péril.

.....  
 Rapidement, elle regagnait la ville que la nuit envahissait. Et l'on eût dit qu'en elle, aussi, pénétrait sa mélancolie. D'où venait qu'elle ne sentait plus l'allégresse qui, d'ordinaire, lui dilatait l'âme... Comme un appel de détresse, elle murmura :

— Sabine! Sabine! oh! Sabine!

Vite, il fallait la rejoindre, la toute-puissante divinité de son culte; pour retremper, au contact de sa force, une lâcheté soudaine; redevenir la petite chose flexible qui se laissait pétrir, cœur et pensée, pour son bien et celui de tous.

Elle tendit sa volonté et s'engagea dans le dédale des rues populeuses, pressées au pied du Janicule. Des clartés fumeuses tremblaient dans les boutiques écrasées dans les *trattorie* où les buveurs s'attablaient; dans les ruelles malpropres dont l'aspect lui était devenu si familier qu'elle ne souffrait plus de la brutalité d'un pittoresque qui, aux premiers jours, heurtait en elle des instincts innés. D'ailleurs, courageuse, elle avait dompté son dégoût, fidèle à la résolution d'accepter ce que supportaient ses sœurs pauvres, pour apprendre mieux comment les aider. Mais si franche fût-elle avec Sabine, jamais elle ne lui avait laissé voir au prix de quel effort elle se prêtait aux vulgaires besognes du ménage et vivait dans un milieu si différent du sien; alors que Sabine, elle, s'y mouvait tout naturellement, accoutumée, sans doute.

Ah! pourquoi fallait-il qu'elle eût rencontré Étienne Morgan puisque sa présence soudaine ressuscitait des images, des souvenirs, impérieuse-

ment refoulés par sa vie nouvelle en des profondeurs où elle les tenait ensevelis. Comme sous un mystérieux attouchement, voici que tout à coup elle revoyait, avec une sorte d'angoisse nostalgique, la belle allée feuillue, allongée devant « sa maison »... Sa chambre aux tentures fleuries, les bibelots précieux qu'elle s'était plu à y rassembler, jusqu'au jour où, troublée par les enseignements de Sabine Jussiane, elle s'était senti envahir par la conviction qu'elle n'avait nul droit au luxe interdit à la majorité des créatures. Donc, il était coupable, d'en accepter les jouissances, sans avoir rien fait pour le gagner ; par suite, le mériter. Et aussitôt, sa conscience scrupuleuse lui avait imposé le renoncement que Sabine pratiquait, sous ses yeux, et qu'elle contemplait avec une admiration qui la faisait docile à lui obéir en tout ; frémissante du bonheur de s'abandonner à sa direction charmeuse et vivifiante.

Tout ce qu'elle avait déclaré à Étienne Morgan était l'exacte vérité. Son existence à Rome, c'était celle-là même qu'elle avait tant désirée. Il était exact que, cérébralement, elle jouissait, avec une intensité grisante, du commerce d'intelligences supérieures, diversement orientées ; ce qui, pour sa pensée curieuse, était un régal sans prix... Oui, près de Sabine, la grande amie ! souverainement aimée et vénérée, toutes les tâches lui semblaient possibles à remplir.

D'où venait donc qué pour avoir subi tout à coup le frôlement de son passé, une fibre douloureuse tressaillait obscurément en elle ? D'où venait que le souvenir de sa mère, triste par sa faute, la hantait soudain ? comme un remords. D'où

venait le regret inavoué — si aigu pourtant, — qu'Étienne Morgan l'eût quittée, sans qu'elle se fût permis de l'interroger sur les absents?... Pourquoi, quand elle lui disait adieu, avait-elle sur les lèvres, un incompréhensible cri : « Emmenez-moi ! Emmenez-moi ! »

Par bonheur, d'instinct, elle s'était tue. Mais au seul souvenir de cette défaillance, ses joues s'empourpraient de colère contre elle-même ; et durement, elle murmura :

— Il ne faut pas regarder en arrière ! *Je dois, puisque je peux ! Eux*, là-bas, n'ont pas besoin de moi, comme d'autres, ici et ailleurs... Comme Sabine, elle-même, je le sens bien !... Ah ! pourquoi ai-je fait cette rencontre !

Plus rapidement, encore, elle grimpa l'escalier noir et mal odorant. Avec sa clef, elle ouvrit la minuscule chambre qui était son domaine ; jeta son chapeau et sa veste sur son lit ; et sans s'attarder, pénétra par la porte grande ouverte, dans la pièce voisine où était installée Sabine.

La jeune femme était assise à la table de travail. Dans le halo lumineux de la lampe, coiffée d'un abat-jour, elle écrivait, soutenant son front de sa main libre. Sans tourner la tête, elle dit, consciente de l'apparition de Grâce :

— Comme vous rentrez tard ! Grâce. Vous abusez de votre liberté et vous ne le devez pas. Nous avons tant à faire ! Je comptais sur votre concours.

— Oui, grande amie, j'ai eu tort, je le sais et je me le suis déjà reproché, fit doucement la jeune fille. Me voici toute à votre disposition si je puis encore vous être utile.

— Merci, il est trop tard. Tant bien que mal — car j'ai une migraine affreuse... — j'ai préparé ma conférence de ce soir. Mais je commence à craindre de n'être pas en état de la faire d'une façon profitable pour nos étudiantes. Il faudra, peut-être, que vous alliez me remplacer.

Grâce s'était rapprochée ; et sous la clarté de la lampe, elle distinguait l'altération des traits de Sabine, d'une rigidité marmoréenne. Un remords la pénétra.

— Grande amie, vous vous surmenez ! Il faut absolument vous reposer ce soir. Vous vous êtes beaucoup trop fatiguée tantôt... Et par ma faute !... Vous sentez, n'est-ce pas, quel regret j'en ai ?

Elle se penchait vers la jeune femme ; et Sabine vit alors, en pleine lumière, le visage de Grâce. Aussitôt, soulevant sa tête douloureuse, elle interrogea :

— Que vous est-il donc arrivé ? Vous n'avez pas votre expression habituelle. Serait-ce quelque mauvaise rencontre qui vous aurait retardée ?

Une hésitation serra les lèvres de Grâce, étreinte par l'instinctif désir de taire la conversation qui l'avait troublée. Mais jamais elle ne se permettait le plus léger manque de franchise ; et elle expliqua, le ton très net :

— Je n'ai fait aucune mauvaise rencontre. Mais au Janicule, sur la terrasse, parmi les touristes, j'ai aperçu, tout près de moi, l'ami de Mme Servoz, Étienne Morgan...

Sabine interrompit impérieusement :

— Il était convenu entre nous que vous ne me parleriez jamais de cette femme qui ne doit plus exister pour vous, puisque son influence

essayait de s'attaquer à votre indépendance...

— Je le sais, grande amie. Je l'ai nommée seulement pour vous rappeler qui était Étienne Morgan.

— Le critique d'art ?

— Oui.

— Vous avez causé ensemble?... De quoi ?

— De mon séjour à Rome.

— Et aussi, sans doute, de votre famille, de vos amis de France !

Dans les yeux magnifiques de Sabine, une soudaine flamme étincelait, éclairant l'expression singulière du visage creusé par la fatigue cérébrale.

Grâce répondit, un peu lentement :

— Non, je n'ai pas questionné Étienne Morgan. Je lui ai seulement expliqué la vie intéressante que je menais à Rome, près de vous, et grâce à vous, grande amie ; si intéressante que je ne pouvais en concevoir une meilleure. Ce qui m'empêchait de désirer un retour prochain à Paris.

Elle s'arrêta, saisie par l'impression étrange qu'elle piétinait un cœur en parlant ainsi. Mais son accent avait été si sincère qu'un apaisement détendit un peu les traits tourmentés de Sabine.

— Vous avez bien fait, enfant, de répondre de la sorte. Car, certainement, si les « fonds » ne nous manquent pas, nous partirons bientôt pour Naples. Mais, de toutes façons, vous ne reverrez pas cet Étienne Morgan.

Ce n'était pas une question, mais un ordre.

— Non. Il part demain.

— Très bien. Ne pensez plus à lui, ni à tout ce qu'il peut vous rappeler. Si vous voulez demeurer ma compagne d'élection, vous ne devez permettre

à personne de se placer entre nous, que rien ne peut plus désormais séparer. Vous êtes *miienne* et je suis *vôtre*, puisque nous avons même volonté, même foi, même idéal. Et ce m'est un bonheur qui transfigure ma vie, tant d'années pareille à une terre aride. Maintenant, en vérité, je ne pourrais plus me passer de votre présence, de *vous*, Grâce, petite Grâce, au nom prédestiné...

La voix avait perdu ses notes autoritaires ; elle était enveloppante, autant que le regard qui descendait, avec la puissance d'un philtre, dans l'âme reconquise de Grâce Douvaines.

## XVII

### LA FUITE D'YVETTE

Avec son aisance habituelle, Yvette descendit de voiture, devant les portes de la gare, saisit son sac de voyage, paya tranquillement son taxi ; et, sans accepter les offres harcelantes d'un porteur, se lança dans la cohue qui s'affairait sous la lumière aveuglante des phares électriques.

Un grand manteau l'enveloppait étroitement, de façon à trahir la ligne parfaite du corps. En revanche, attaché autour du feutre sombre, un voile chamarré de dessins laissait tout juste deviner une figure charmante et l'étincelant éclat des yeux veloutés.

Sans hésiter, son sac en main, elle se dirigea vers les salles d'attente. Devant la plus humble, celle des troisièmes classes, — là, elle risquait moins d'être reconnue, — Robert Houdry, en tenue

de voyage, lui aussi, attendait immobile. Son regard aigu fouillait les remous de la foule ; et la clarté violente des globes durcissait son masque impassible de joueur, audacieux jusqu'aux pires folies. Une lueur de triomphe flamba dans ses yeux à la vue de la jeune fille dont les dents lui-saient sous le treillis de la voilette. Aussitôt, il s'avança ; et l'écho d'une joie orgueilleuse assouplissait la voix brève :

— Yvette, mon amour, est-ce vraiment vous !... bien vous ! Jusqu'à la minute présente, j'ai redouté l'échec, à la dernière heure, par le fait de l'Imprévu.

Plus encore, peut-être, il avait redouté qu'à l'ultime moment, elle faillit dans sa résolution, malgré sa témérité. Et pourtant, il commençait à bien connaître l'inflexibilité de sa décision quand elle voulait — ou ne voulait pas. Une dernière tentative pour vaincre l'opposition de sa mère avait échoué. Alors, elle faisait ce qu'elle avait annoncé à Christine Servoz. Elle partait à Cannes en même temps que Robert Houdry, pour que, le scandale aidant, le mariage qu'elle appelait comme la délivrance parût nécessaire, même aux yeux de Mme Perrière.

Elle partait. Mais dans son souci de se garder sûrement contre l'amour qui la grisait, elle avait prétendu voyager seule ; Robert, dans un compartiment voisin de la couchette où elle était résolue à dormir, malgré la tension de ses nerfs, exaspérés par la difficulté et le plaisir de la revanche.

Lui avait acquiescé à l'exigence inspirée par une prudence indéniable, conscient, bien plus qu'elle, de ce que, tous deux, ils risquaient ; lui surtout ! Son arrivisme n'avait cependant pas hésité à

tenter une partie dont l'enjeu valait le danger couru. Aussi résolu qu'elle même, absolument calme, il avait préparé leur départ ; décidant, de concert avec elle, que, seul, il se montrerait à l'hôtel ; elle, descendue dans une respectable pension de Dames anglaises indiquée par des amies. Ainsi il échappait à l'accusation d'avoir enlevé une mineure. Mais ensemble, à Cannes, on les verrait, réunis aux yeux de tous. De telle façon que le mariage, voulu par eux, dût fatalement s'accomplir. Et l'orgueil de la victoire toute proche précipitait dans ses veines une onde ardente à la vue de la jeune fille souriante.

Son sac posé à terre, elle tendait la main vers lui qui, dans cette foule, n'osait l'attirer ; et de sa voix chaude, elle murmurait :

— Vous êtes content ? Robert...

— Et vous ? bien-aimée.

— Moi?... Moi, je vole en plein ciel ! Il me semble me mouvoir en un rêve si délicieux que, sûrement, le réveil va venir.

— Yvette, je suis ivre de vous !

Et c'était la vérité littérale. L'inquiétante beauté, l'audace savoureuse, l'inconnu de cette vierge folle délectaient la perversité de son goût blasé. Jamais davantage, peut-être, il n'avait souhaité une créature, comme il voulait celle-ci. Mais sa lucidité n'oubliait pas une seconde que, pour la réalisation de ses visées, elle devait lui appartenir, non en fugitive maîtresse, mais être la femme qui porterait son nom, venue à lui, ses petites mains pleines d'or.

Et il continuait, la voix assourdie par le désir d'elle qui grondait en lui :



— Yvette, mon cher trésor, quel supplice de ne pouvoir effleurer vos lèvres ! J'en ai si soif !

— Impossible, ici, de vous désaltérer, cher monsieur. Une fois à l'abri, nous verrons ce qu'il est possible de faire pour votre satisfaction...

Elle riait, et ses yeux étincelaient sous le voile à dessins. Mais, vivement, elle avait déganté sa main et la lui mettait sous les lèvres. Il la brûla d'un baiser avide qui la fit tressaillir toute, avec la sensation qu'un flot ardent s'insinuait en elle.

— Yvette, Yvette à moi, je vous adore...

Elle se raidit contre l'ivresse trop délicieuse.

— Vous m'adorez !... A Cannes, vous me le direz... et encore beaucoup d'autres choses exquises... Car nous aurons conquis le droit d'être des amoureux. Pour le moment, nous ne sommes encore que des voyageurs ; et il serait très imprudent de l'oublier. Robert, conduisez-moi, voulez-vous ? vers mon wagon.

— Déjà?... Mais, mon chéri, vous avez encore près de trois quarts d'heure devant vous !

— Oui ; je suis très en avance, je le sais. Mais il est sage que je sois à l'abri des curieux, avant la période de la grande affluence. Et puis, vous devez me montrer votre propre place pour que je sache où vous prendre... si, par hasard, j'avais besoin de quelque secours.

— Yvette, vous avez peur ! Ah ! pourquoi m'empêchez-vous d'être tout près de vous pendant ce voyage !

Elle rit, mi-caressante, mi-moqueuse.

— Parce que vous me gêniez beaucoup, mon ami. J'ai tellement besoin de me sentir seule pour savourer la joie... enfin !... enfin !... d'agir à mon

gré. Et puis, réfléchissez !... Si j'étais reconnue avant de quitter Paris ! Retenue... Dans ces trains de luxe pour le Midi, il faut toujours se méfier des rencontres possibles. Et alors, c'en serait fait de notre beau rêve !...

Elle avait raison. Aucune imprudence ne leur était permise. Et furieux, mais dompté par la nécessité, il murmura :

— Vous dites vrai. Ce serait fou de nous exposer inutilement !

— Bien, vous voilà sage, mon ami. Vous comprenez qu'il ne nous est pas permis de détruire... absurdement... ce que nous avons eu tant de peine à organiser. Il était temps de partir. Père revient demain de son voyage en Bourgogne ; et j'aimais mieux m'échapper en son absence, pour risquer moins d'être vite rattrapée.

Il inclina la tête, en lui-même stupéfait de sa fantastique présence d'esprit.

— Vous êtes partie de chez vous, sans trop de peine ?

— Oui. Maman...

Et son visage devint dur, presque méchant.

— Maman n'était pas rentrée. Soi-disant, je passais l'après-midi et dînais chez mes amies Debriel. Je suis donc sortie de bonne heure. Chez la couturière, j'ai revêtu ma tenue de voyageuse. J'ai dévoré un petit lunch, dans un *Tea-room*. Et me voici !... à vous...

— Pas encore ! murmura-t-il hardiment.

Elle ne parut pas l'avoir entendu et s'exclama — une allégresse chantait dans sa voix :

— Que c'est donc amusant de s'évader !... et bon d'être certaine que la liberté, la divine liberté !

m'attend là-bas... Et grâce à vous, Robert. Quel que soit l'avenir, je n'oublierai jamais le don merveilleux que vous m'avez apporté ainsi !

Inconsciemment, elle se rapprochait de lui ; et, sous le voile brodé, les lèvres faisaient le mouvement d'un baiser. Il tressaillit au frôlement du jeune corps, exaspéré devant l'impossibilité de goûter sans retard au fruit délicieux. Mais, raidi par l'évidence que la vertu s'imposait, il dit :

— Mon cher amour ! Venez maintenant... Les minutes passent ; et la foule augmente.

— Oui. Appelez un porteur pour mon sac, je vous prie. Il est prudent que je me montre seule. Marchez en avant. Ensuite, vous aurez l'air de me rencontrer sur le quai.

Il obéit. Devant le *sleeping* seulement, il s'arrêta, restant de côté ; la laissa faire monter son bagage par le porteur qu'elle suivit pour en surveiller l'installation. L'homme redescendit. Alors, elle reparut et sauta à terre, allant au jeune homme confiante en la protection de son voile. Elle était radieuse.

— Je serai très bien. Vous avez parfaitement choisi ma place. Et quelles belles fleurs, quelles bonnes choses à grignoter vous avez mises dans ma... cabine... Décidément vous êtes le... fiancé rêvé ! Maintenant, bonsoir, ami. Il arrive tant de monde, que je n'ai plus qu'à me cacher !

En effet, davantage, de minute en minute, le quai était sillonné par la file des voyageurs, des porteurs lourdement chargés qui évoluaient à travers l'encombrement des chariots de bagages.

Robert, à toute minute, risquait d'être reconnu et d'attirer la curiosité sur sa compagne. Il le

sentait. Mais tous ses instincts de mâle se rebellaient devant l'obligation de la laisser échapper encore. D'un effort de volonté, il se domina, regardant en face le but à atteindre. Après elle, il répéta :

— Bonsoir, Yvette mienne... Mon Bien précieux... A demain, puisque vous ne voulez pas me permettre de rester ce soir près de vous... Mon wagon est celui-ci, à côté du vôtre.

— Très bien, je vois... Bonsoir, cher.

Et elle remonta les degrés du compartiment sans qu'il eût osé plus qu'un baiser lourd sur la main tendue, et quelques derniers mots, frôleurs autant qu'une caresse :

— Yvette, je t'adore !

Elle se rejeta en arrière, frémissante d'une joie enivrée. Dans sa fièvre, elle n'éprouvait ni crainte, ni remords ni même la notion vague de la gravité de son acte. Rien que la sensation merveilleuse d'être délivrée et la conscience très nette, celle-là, qu'il ne fallait pas, à la dernière minute, compromettre le succès. A Cannes, toutes les imprudences seraient permises. Mais d'abord, elle devait s'échapper de Paris !

La glace de la fenêtre abaissée, elle vit Robert monter à son tour dans le wagon d'où il veillerait sur elle. Et elle pensa, — sans la moindre inquiétude, d'ailleurs :

— Si par malchance, nous avons un accident de chemin de fer, il pourrait vite venir à mon secours... Ou moi, au sien...

Vraiment, elle vivait en plein rêve, grisée par le romanesque de l'aventure. Pourtant, à peine en wagon, un souvenir traversa son esprit :

— Ah ! j'ai oublié de jeter à la poste le mot

pour maman !... Tout au moins, il est charitable de ne pas l'affoler outre mesure ! Et Robert n'est plus là pour le porter dans quelque boîte. Bah ! j'ai encore le temps de le faire !

D'un bond, elle sauta sur le quai, et rentra dans le hall encombré, cherchant la boîte voulue. Aucun employé ne se trouvait sur son passage pour la lui indiquer. Alors, au hasard, sans regarder, elle interpella l'un des voyageurs que déversait un train arrivant :

— Pardon, monsieur, savez-vous où je pourrais trouver une boîte aux lettres ?

Le voyageur s'arrêta, vit la silhouette très élégante de femme du monde, ouvrit la bouche pour donner le renseignement et jeta une exclamation tout autre :

— Ah ! ça... Je ne rêve pas !... Toi, Yvette !... Yvette ??? Qu'est-ce que tu fais là !

Son père était devant elle, la considérant avec une stupeur telle, une incrédulité si évidente, qu'elle eut la pensée folle de nier l'évidence, l'amenant à croire qu'il était dupe d'une ressemblance. Elle fit un mouvement pour se détourner et lui échapper dans la foule ; mais elle sentit son bras serré dans l'étau d'une main si ferme qu'elle éprouva l'intuition de la partie perdue.

Il articulait rudement :

— Veux-tu m'expliquer pourquoi tu es ici, à cette heure, toute seule ?

— Je suis venue au-devant de vous ! lança-t-elle, sans songer même à l'in vraisemblance du prétexte.

Il l'arrêta d'un ton qu'elle ne lui avait jamais entendu :

— Qu'est-ce que tu me contes là !... Tu mens !

Je ne devais revenir que demain. C'est une dépêche reçue ce matin qui m'a obligé à avancer mon retour. Et j'arrive.

Il arrivait ! Et la fatalité avait voulu qu'elle le heurtât, à cause de la maudite lettre qui l'avait arrachée à son asile.

Comme d'un paradis perdu, elle eut la vision du petit *home* de passage, fleuri, accueillant, discret, tout près de l'homme à qui elle avait choisi de se donner. Et cela, elle le ferait, n'importe quel obstacle dût-elle culbuter, pour y parvenir.

Seulement, le choc de la surprise avait été si brutal que, dans son désarroi, elle pourtant bien habile à ruser, à mentir, ne trouvait que le vide en son cerveau, pour imaginer une explication plausible. Cependant, d'instinct, elle essaya :

— Je m'en vais à Cannes rejoindre des amies chez des Dames anglaises.

— Quelles amies ?

— Elle jeta un nom quelconque.

Mais il l'interrompit durement :

— Qu'est-ce que tous ces mensonges ? Comment es-tu seule à la gare ? Où est ta mère ? ... Comment n'ai-je pas été averti de ce départ subit, ... invraisemblable ?

Il se tut, cherchant ; sa clairvoyance d'avocat, tendue à l'extrême. Et une lueur l'aveugla.

— Tu t'enfuis avec Robert Houdry !

Elle riposta, audacieuse :

— Vous voyez bien que je suis seule !

— Parbleu ! il t'attend caché en quelque coin. Car il sait bien tout ce qu'il risque en t'enlevant, le misérable voleur !

Sans relever l'injure, — l'avait-elle même entendue?... — elle répéta, butée :

— Je suis seule ! Robert Houdry ne m'enlève pas !... Je pars volontairement. Mais...

Une seconde, elle s'arrêta, pour dominer les battements de son cœur haletant. Puis, dédaigneuse de mesurer ses paroles, elle finit :

— C'est vrai, je vais le rejoindre pour que nous puissions nous marier comme nous l'avons décidé, lui et moi !

— En effet, vous êtes dignes l'un de l'autre ! Lui, un garçon sans le sou qui n'a pas craint de séduire une héritière. Toi, une fille sans honneur, qui se sauve de chez elle pour courir retrouver son...

— Son fiancé, interrompit-elle violente, arrêtant l'injure devinée. J'ai le droit d'épouser, pour mon bonheur, qui je veux. Vous et maman, vous avez fait le malheur de ma jeunesse ; maman, par sa tyrannie ; vous, par votre indifférence qui n'essayait jamais de me défendre ; même, simplement, de me protéger contre une surveillance mesquine qui me faisait tant de mal. J'en ai assez !!!... Je m'en vais !... Vous prétendez me garder de force... Peut-être, ce soir, oui, vous y réussirez... Mais je vous jure bien que si, aujourd'hui, mon évasion manque, je la tenterai de nouveau demain, à la première occasion, jusqu'au jour où je triompherai... Puisque vous me refusez le consentement que j'ai le droit de réclamer !

Il la sentit tellement prête à tout, dans l'exaspération de sa révolte qui la mettait hors de toute atteinte, qu'il mesura son impuissance, conscient de la briser plutôt que de la faire céder.

Que pouvait-il dans cette gare, où malgré l'ins-

tinctif souci d'étouffer leurs voix, la vivacité de leur colloque attirait l'attention et la curiosité. Impossible de l'entraîner en maître comme une enfant rebelle, pour la jeter en voiture et la ramener de force !... Impossible même de l'arrêter dans son mouvement vers le quai où le train stationnait..., allait l'emporter...

La foule inconnue, autour d'eux, la protégeait contre toute violence de lui pour la retenir. Et le temps manquait pour la raisonner, la convaincre. Une dernière chance restait, lui faire manquer le train. Désespérément, il risqua une suprême tentative :

— Écoute, Yvette. Ici, nous ne pouvons discuter... Écoute-moi ! Renonce ce soir à ton départ insensé ; et, donnant donnant, je te jure, moi, que tous deux, cœur à cœur, nous recauserons de ton désir. Si tu y persistes, je parlerai à ta mère. Je t'en donne ma parole d'honneur. Mais Yvette, ma petite fille chérie, ne mets pas l'irréparable dans ta vie. Partir, dans les conditions où tu veux le faire, ce soir, c'est fou ! Il faut que tu restes !

Elle secoua la tête. A peine, elle l'avait entendu, car elle venait de lever la tête vers le cadran de l'horloge. L'heure du départ était maintenant si proche qu'un sursaut l'ébranla toute ; rejetant, bien loin, l'obscur émoi éveillé en elle par l'adjuration de son père, par l'altération du visage vieilli que, à certaines heures oubliées, elle avait vu se pencher tendrement vers sa figure d'enfant. Pour refouler ces lointaines images, se dressait la vision du wagon fleuri, prêt à l'emporter vers l'indépendance conquise par l'homme qui l'aimait et que sa disparition inexplicable affolerait. Elle sentit l'hor-



reur des scènes qui l'attendaient si elle se laissait ramener en prisonnière ; et sa résolution de s'enfuir s'affermir avec tant de force que toute son émotion disparut, l'esprit de ruse rentré en son cerveau. Sa voix s'éleva glacée :

— Tout ce que vous me promettez, père, vient bien tard... Mais soit ; comme vous dites, « donnant, donnant ! » Puisque j'ai votre parole, je retarderai mon départ. Seulement, il faut alors que j'aie repris les bagages qui sont dans mon wagon.

Une détente desserra l'étreinte qui broyait le cœur de Charles Perrière. Elle céda, la terrible enfant... puisqu'elle achevait :

— Si vous le souhaitez, venez constater vous-même que je suis seule !

Elle était déjà sur le quai, son billet montré à l'employé.

Son père la suivait. Mais l'homme l'arrêta net.

— Votre billet de quai ? monsieur.

— Je n'en ai pas. J'accompagne seulement Madame jusqu'à son wagon et je reviens tout de suite.

— Alors, vous ne pouvez passer ! Sans billet, c'est défendu, prononça l'homme d'autant plus inflexible que des voyageurs en retard l'entouraient, rendant impossible la tentative de corruption de Perrière qui avait saisi son portefeuille. Exaspéré, il essaya de forcer la consigne, repoussant l'employé. Mais une main l'arrêta rudement :

— On ne passe pas ! Allez chercher un billet, de quai... Là, en face, dans le hall.

Yvette, elle, sans regarder en arrière, filait vers le *sleeping*. En ces minutes dernières, elle-même

ignorait ce qu'elle décidait. Dans son esprit, incapable de raisonner, c'était le désordre du chaos dans la nuit,

Un employé qui surveillait le départ, se précipita la voyant accourir.

— Vite ! Vite ! madame. Le train part. Montez, Dépêchez-vous !

Machinalement, elle obéit et grimpa les marches, aidée par une complaisante main masculine. Derrière elle, en hâte, l'employé claqua la portière. Le train s'ébranlait. Et grondant, sous un panache de fumée, il s'enfonça dans la nuit...

Alors, seulement, elle comprit qu'elle venait, sans doute, de jouer sa destinée.

## XVIII

### L'AMOUR D'ANNIE

Annie ne se remettait pas de la grave pleurésie qui l'avait terrassée pendant son séjour à Paris, peu après l'explication au sujet de Maurice de Vérel. Elle avait été si mal que les médecins avaient prononcé le mot de « miracle », voyant que sa fragilité, cependant, supportait le terrible choc.

Aussitôt transportable, elle avait été ramenée à la Pinaie, où sa mère, tout inquiète fût-elle, la reconduisait avec la confiance que le souffle chaud du Midi, la senteur des pins, l'air salin lui rendraient les forces perdues et auraient raison de la fièvre subtile qui ne cédait pas.

Mais le mieux ne s'était pas produit. Avec épouvante, Mme de Lumière la voyait, chaque jour,

devenir plus pareille à une petite ombre ; et dans le visage effilé, songeaient des prunelles désespérément tristes. Jamais, sauf dans le délire de la fièvre, elle n'avait plus prononcé le nom de Maurice. Mais la certitude dévorait Mme de Lumière que la souffrance de sa déception l'avait brisée.

Docile et reconnaissante, avec un frêle sourire, elle acceptait les soins ; mais elle parlait à peine ; lassitude infinie ou besoin d'être seule avec elle-même, pour vivre dans le monde mystérieux et cruel du souvenir.

Depuis son retour à la Pinaie, des heures entières, elle demeurait immobile sur la chaise longue placée à l'ombre ensoleillée des pins sur la terrasse ; de là, elle apercevait l'horizon mouvant de la mer... Mais aussi, tout proche, le parc où jadis elle retrouvait son infidèle ami. Se rendait-elle compte de la gravité de son état?... Peut-être. Alors, c'était avec une indifférence ou une résignation qui révélait le détachement suprême de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Et cette évidence déchirait le cœur si longtemps paisible de Mme de Lumière. L'inquiétude avait culbuté sa réserve froide ; et Annie s'en apercevait, saisie d'une surprise heureuse, comme de l'attention des yeux maternels sans cesse arrêtés sur elle, avec l'expression qu'elle aimait. Aussi, il lui arrivait, quand sa mère arrangeait ses coussins, ou bien, elle-même, lui apportait son goûter, d'effleurer des lèvres la main qui la servait ; et de sa voix faible, elle disait :

— Merci, maman ; comme vous êtes bonne !  
C'est bien doux d'être malade !

Un jour, elle ajouta :

— Vous me gâtez, maintenant. Quel malheur que vous ne l'ayez pas toujours fait !

— Pourquoi? chérie, questionna Mme de Lumière de cet accent qui éveillait une joie fugitive dans les yeux mélancoliques.

— Parce que... tout aurait été autre... Je n'aurais pas eu si peur de vous et j'aurais osé vous laisser lire en moi...

— Peur de ta mère! Oh! Annie, pourtant tu devais sentir combien tu m'es chère!

L'angoisse de l'inutile regret tremblait dans la voix de Mme de Lumière. Annie secoua un peu la tête; et elle reprit de l'accent grave des créatures pour qui le temps n'existe plus :

— Ah! oui, je savais bien que vous m'aimiez. Mais j'avais tant besoin que vous me le montriez!... Maman, mes frères se marieront. Ils auront peut-être des petites filles comme je l'ai été. Recommandez-leur d'être très tendres avec elles, pour leur inspirer confiance, — pour qu'elles soient comme Renée Servoz avec sa mère... Vous vous souvenez? Toutes deux ont l'air si heureuses ensemble! Il faut que mes futures petites nièces osent tout dire à leur mère, sans crainte d'être grondées sévèrement, — même si elles le méritent, — pour que leur mère puisse les conseiller..., les aider..., leur faire comprendre... C'est très nécessaire, je le vois maintenant... trop tard! Les enfants ne savent pas, elles...

Un peu haletante, Annie s'arrêta et ses paupières palpitérent sur le regard bleu qui, déjà, semblait venir de si loin!... Avidement, elle aspira la brise qui sentait les roses de juin et la balsamique odeur des pins; puis elle continua :

— Certainement, c'était mal de vous cacher la meilleure part de ma vie ; mais j'étais si sûre que, si vous la connaissiez, vous me l'enlèveriez aussitôt. Et cela, je sentais bien que je ne pourrais pas le supporter... Je devinais... ce qui arrive aujourd'hui... Maman, vous les gâterez beaucoup, vos petites-filles, n'est-ce pas?... Comme une vraie grand'mère !... Tant pis, si elles sont ainsi moins bien élevées... Elles seront tellement plus heureuses !... et quand on est jeune, on a tant besoin d'être heureuse.

Une seconde, Mme de Lumière attendit pour répondre, afin que sa voix ne tremblât pas... Ce n'était pas sa faute, si elle avait été cruellement aveugle...

— C'est toi, d'abord, mon Annie, que je gâterai... Même quand tu seras guérie...

— Ah !... quand je serai guérie...

Elle ne continua pas ; et le cœur déchiré, sa mère entendit l'insensible murmure des lèvres qui articulaient :

— A quoi bon guérir !... C'est trop triste, la vie... Je n'ai pas la force de l'accepter !

Sans un mot, Mme de Lumière se pencha et baisa les doux cheveux que frôlait le souffle chaud de l'été.

Annie entr'ouvrit les yeux et murmura :

— Maman, ma maman chérie... ma maman à moi !...

Puis elle parut s'endormir. Peut-être, seulement, elle s'abîmait dans ces rêveries où nul ne pouvait la suivre.

Quelques jours plus tard, tout à coup, après un long silence, elle prononça, comme elle eût exprimé la chose la plus naturelle :

— Maman, je voudrais dire adieu à Maurice. Mme de Lumière la considéra avec la même stupeur que si, subitement, elle l'avait vue saisie de délire.

— Tu voudrais voir Maurice?... Maurice de Vérel?...

Annie pencha la tête.

— Oui....

— Lui dire adieu!... Pourquoi « adieu »? Nous ne partons pas encore pour la montagne où le médecin va t'envoyer pour achever ta guérison.

— C'est vrai. Mais, à ce moment-là, pourra-t-il venir? et moi, pourrai-je le recevoir?... le voir en paix, comme maintenant... Je vous en prie, maman, ne soyez pas fâchée... mais je veux..., j'ai besoin de... de lui parler encore une fois... Et parce que vous êtes une *vraie* maman, maintenant, je n'ai pas voulu l'appeler, sans vous le dire...

— Mais... mais, ma chérie..., il... il n'est pas libre de son temps, puisqu'il est soldat... Il ne pourrait sans doute pas venir.

« Et il n'oserait pas », pensait-elle. Une horreur la bouleversait à la seule idée de ce Maurice qui avait tué, en son enfant, le désir de vivre. Quel mal lui ferait-il encore, s'il l'approchait!

Doucement, avec l'autorité de sa faiblesse, Annie insistait :

— Le dimanche, il est libre. Et puis, il peut toujours demander une permission pour aller voir une personne très malade. Je suis sûre qu'il viendra si je le lui demande... Vous voulez bien, dites, que je lui écrive quelques lignes...?

Le temps était bien passé où aucune volonté n'était permise à Annie.

Tout de suite, elle se fit apporter son buvard, le visage transfiguré par une expression tout à la fois douloureuse, tendre et apaisée qui épouvanta sa mère.

Avec effort, elle écrivit :

« Maurice, je suis très malade. Je vais bientôt mourir et je voudrais que, encore une fois, nous nous retrouvions ensemble comme au cher vieux temps. L'heure presse ; viens vite à moi dans le pays où, enfants, nous avons été si heureux. Envoie une dépêche que tu arrives ; plus encore qu'autrefois, l'incertitude me donne la fièvre. Maurice, j'aime toujours en toi mon ami de jadis. C'est lui que j'appelle, comme lorsque nous étions petits, avec tout mon cœur.

« Ta fidèle Annie. »

Elle signa, épuisée. Mais cependant, après quelques minutes de repos, elle voulut écrire elle-même, l'adresse inoubliée ; et elle eut soin d'ajouter sur l'enveloppe : « Faire suivre, en cas d'absence. »

Puis, elle se prit à vivre dans l'attente. Et cette attente ne fut pas longue. Quatre jours plus tard, la dépêche arrivait, disant : « Serai dimanche à la Pinairie, quatre heures. »

Elle lut, relut, posa ses lèvres sur le papier ; et Mme de Lumière vit une grosse larme glisser sur les joues soudain rosées qui ressuscitaient l'Annie d'autrefois.

— Il viendra dimanche, maman. Vous permettrez que je le reçoive seule?... Pas sur la terrasse, mais dans le petit salon ; nous y causerons plus tranquillement. Vous me mettrez ma robe

bleu pâle, celle qui me va le mieux, n'est-ce pas?... Je voudrais qu'il me trouve le moins changée possible.

Elle avait l'air si animée que Mme de Lumière s'inquiéta et gronda tendrement :

— Chérie, si tu t'agites ainsi, je ne laisserai pas venir ton ami... Tu te donneras la fièvre...

— Une fièvre de joie ne fait pas de mal, maman. Mais je m'appliquerai à être calme pour ne pas vous tourmenter.

Ainsi, elle éprouvait de la joie à revoir celui qui l'avait torturée par son insouciant oubli!... Quel mystère restait ce cœur passionné, pour celui de la froide comtesse de Lumière, bien que l'angoisse en eût brisé la glace !

Tout ce qu'Annie souhaitait, elle le fit ; elle fleurit le petit salon, comme pour une fête ; revêtit Annie de la robe bleu tendre ; noua les cheveux épais d'un ruban sur la nuque, ce qui lui donnait l'air d'une petite fille très frêle, sur la chaise longue que voilait, un peu, la couverture à bouquets jetée sur les pieds. Vraiment, pour ceux qui, chaque jour, voyaient Annie, ainsi transfigurée, elle ne semblait plus une malade.

Et cependant, quand la porte s'ouvrit devant Maurice de Vérel, haletant d'émotion, sur le seuil, il s'arrêta court, pétrifié. Ce visage diaphane, il l'avait contemplé pour la dernière fois, à Menton, rose des flammes de l'été, une ligne souple en arrondissant l'ovale.

Et maintenant!... Dans la figure d'Annie de Lumière, il n'y avait plus que des yeux étincelants, profonds, merveilleux, éclairant les pommettes trop roses ; des yeux qui, en cette minute, laissaient apparaître toute son âme.



— Ah ! Maurice !... Te voilà !... Enfin, enfin !

Soulevée à demi sur ses coussins, elle tendait les mains vers lui, d'un geste d'accueil.

— Que tu es beau ! Maurice. Comme l'uniforme te va bien !

Saisi d'une atroce impression de cauchemar, il fit les quelques pas qui le séparaient d'elle ; et vint s'abattre devant la chaise longue, son visage caché dans la couverture à bouquets, pour étouffer les sanglots qui grondaient dans sa gorge, sous la morsure du remords et de la pitié.

Jamais à aucun moment de sa vie, Annie ne lui avait été plus chère... Et jamais non plus, il n'aurait cru possible d'expier à ce point sa conduite envers elle. A la trouver ainsi, sans colère, ni haine, ni mépris, toute tendresse, une intolérable douleur le poignait.

Dans ses cheveux, sur ses tempes, il sentit la caresse des doigts d'Annie ; et frémit d'entendre la voix faible, dire doucement :

— Alors, Maurice, tu m'aimes encore un peu !

— Oh ! Annie ! Annie ! pardonne-moi le mal que je t'ai fait !

Vers elle, il n'osait lever ses yeux, humides malgré tout l'effort de sa volonté, car elle répondait de sa voix lointaine :

— C'est vrai !... tu m'as fait tant de mal que j'en meurs...

Il se redressa, honteux de sa force jeune qu'il eût voulu, au prix même de sa vie, insuffler en elle ; et retrouvant l'appellation d'autrefois, il protesta :

— Mon amour, tu dis des folies !... A ton âge, les mauvais moments passent, par bonheur. Tu te soignes bien. Tu vas guérir et...

Elle l'arrêta, d'un tel geste d'autorité, que ses lèvres ne prononcèrent pas les paroles vaines qu'elle-même, autant que lui, savait irréalisables.

— Je ne guérirai pas. C'est ma punition.

Il la considéra avec stupeur :

— Ta punition?... De quoi?... Mon pauvre amour innocent !

Le visage d'Annie devint grave ; et serrée contre lui, elle murmura, les paupières abaissées :

— D'une chose très mal que j'ai faite... A toi seul, j'avoue la vérité, comme je l'ai confessée au prêtre... Quand j'ai compris que tu étais perdu pour moi..., et pour tant de raisons !... quand j'ai eu la certitude que, un jour ou l'autre, ma famille m'imposerait le mariage qu'elle jugerait bon... ; alors étant déjà souffrante, je me suis laissée avoir froid, exprès !... Je n'ai pas pris les précautions qu'il fallait. J'ai voulu avoir cette pleurésie dont j'étais menacée... pour ne plus vivre...

— Annie ! tu as fait cela ! Oh ! Annie, c'est épouvantable !... Et à cause de moi !...

Elle resta silencieuse ; mais il comprit qu'il venait de dire l'affreuse vérité. Blottie contre lui, elle continuait presque bas :

— C'était très mal, je le comprends maintenant. Mais je souffrais tellement que j'étais, je crois, folle de désespoir... Maintenant, je regrette... à cause de maman qui est si malheureuse... Mais pour moi, c'est mieux ainsi, puisque notre chère union est impossible. J'aime mieux que le bon Dieu ne me fasse pas grâce...

Il jeta impérieusement :

— Impossible ! Pourquoi, impossible !

Elle eut un geste large qui semblait laisser

tomber derrière elle son jeune passé, et répéta encore :

— Oui, impossible ! Et pour tant de causes que tu connais aussi bien que moi... Oh ! Maurice, n'essaie plus de me tromper, comme autrefois..., pour me faire plaisir... Maintenant, je suis trop vieille, j'ai trop d'expérience pour te croire. Depuis que je suis si malade... par ma faute !... j'ai bien réfléchi et je vois la vérité... Maurice, c'est le meilleur que je m'en aille... Nous n'aurions pas été heureux ensemble... Je l'ai compris enfin !... Nous étions trop différents. J'aurais été insupportable par mon adoration tyrannique comme tu disais... ; te souviens-tu ? mon Maurice.

Et le frêle sourire trembla sur ses lèvres.

— Toi, tu m'aurais torturée, en m'échappant sans cesse. Mon pauvre petit...

Elle aussi reprenait l'appellation de leur enfance.

— ...comme je t'ai tourmenté avec mes exigences, ma soif d'être sûre de t'avoir à moi, ma vie entière... Tout est bien ainsi... comme ce que Dieu décide pour nous, qui ne savons pas ce qu'il nous faut...

Il se courba et, avec une infinie tendresse, baisa les paupières que la fatigue abaissait. Sans les rouvrir, elle reprit encore de sa voix faible :

— Tâche de ne pas faire souffrir la femme que tu choisiras... *bien*, je t'en prie. Et si tu as une petite fille, si ta femme y consent, appelle-la « Annie » en souvenir de moi... Comme cela, tu continueras à m'aimer en elle et tu te souviendras que je m'en suis allée en te gardant le cœur qui est ton bien, depuis notre enfance... Comme ce temps a été bon !

— Sûrement, il restera le meilleur de toute ma vie, murmura-t-il, broyé par une souffrance qu'il n'aurait jamais imaginée si affreuse.

Le visage diaphane s'illumina. La fièvre lui rendait l'éclat de sa toute jeunesse.

— Tu te le rappelles aussi?... Quand je suis étendue sous les pins, je regarde, sans cesse, le parc où nous jouions. Ici, tout est plein de toi... et je peux y oublier mon dernier et horrible hiver...

Il fit un mouvement pour parler, elle le sentit.

— Non, ne dis rien. N'essaye pas de te défendre. Je veux ignorer tout du Maurice que tu as été, en ces terribles mois ; ce Maurice-là n'était pas « le mien », celui qui, en ce moment, est près de moi, venu tout de suite, quand je l'ai appelé...

Il supplia :

— Annie, dis que tu me pardonnes.

— Est-ce que tu ne sens pas que c'est fait, de toute mon âme !

Ni l'un ni l'autre, ils n'avaient entendu un léger coup frappé à la porte qui s'entr'ouvrait. Mme de Lumière écartait les rideaux de la portière.

— Annie, tu vas être fatiguée de causer si longtemps. Il faut laisser partir... ton ami.

— Oui, mère. Il s'en va.

— Et bientôt, je reviendrai, Annie.

L'ombre d'un étrange sourire erra sur sa bouche.

— C'est cela, tu reviendras, quand je te le demanderai. Adieu, Maurice.

— Au revoir, ma petite amie très chère.

Il se courbait vers elle, fuyant le regard de cette mère dont son insouciance, son égoïsme tuaient l'enfant. Un désir fou criait en lui de la tenir encore une fois, toute entre ses bras, comme dans les

radieux soirs de leurs rencontres dont elle emporterait le secret...

Elle souleva un peu sa tête vers lui, agenouillé près d'elle et dit doucement, presque bas :

— Adieu, mon cher, cher petit. Ne m'oublie pas... Je t'aime.. Sois en paix, je me souviens seulement du bonheur que tu m'as donné...

Et son doigt effleura d'une croix le front courbé du jeune homme, comme sa mère lui faisait quand, tout enfant, elle allait s'endormir.

## XIX

### DEVANT LA VILLA MÉDICIS

Pas plus qu'à son précédent voyage à Rome, Étienne Morgan n'avait pu découvrir la résidence de Grâce dont sa mère ne savait plus rien. Une dernière lettre était arrivée en juillet, une lettre brève, écrite en termes vagues, qui parlait d'un départ aux environs de Rome, décidé précipitamment. Puis, le silence absolu.

Affolée, Mme Douvaines était partie pour l'Italie, s'adressant à l'ambassade pour être aidée dans ses recherches. Jusqu'alors, aucun résultat n'avait été atteint ; sinon la certitude que, avec son amie, la jeune fille avait quitté Rome, au début de juillet, sans indiquer d'adresse.

La poste restante, non plus, n'avait pu donner aucune indication. Et l'*Alliance féminine internationale* était maintenant sans rapports avec Sabine Jussiane et sa jeune secrétaire, éloignées de Rome, croyait-on.

Fin septembre, comme Morgan retournait en Italie pour y faire deux conférences dans un Cercle artistique, Mme Douvaines l'avait supplié de s'informer à son tour, en attendant qu'elle repartit pour une nouvelle tentative. Peut-être, un homme réussirait-il mieux qu'elle, à se procurer des indices. Sa propre impuissance l'accablait.

Mais les efforts de Morgan étaient demeurés vains. Inutilement, il était remonté au Janicule. La silhouette cherchée ne lui était pas apparue. Il ne l'avait aperçue ni dans les musées où il passait tant d'heures, ni dans les églises fréquentées par les artistes ; et pas plus, dans les humbles quartiers que, au printemps, Grâce semblait avoir adoptés.

Et de cet insuccès, il éprouvait une déception dont l'acuité le surprenait, l'amenant à marmotter, ironique, chaque fois que sa perspicacité l'en avertissait :

— Décidément, je suis encore plus curieux que je ne le supposais. Pourquoi, diable ! n'ayant rien d'un philanthrope, est-ce que je m'acharne ainsi à retrouver la brebis perdue ?

Car, après tout, cette orgueilleuse petite Grâce avait l'air d'une fille qui sait *vouloir* et ne se serait pas laissé séquestrer. Si elle avait disparu, c'était de son plein gré, de toute évidence. Tant pis pour elle s'il lui en cuisait. Et tant pis aussi pour la mère sans jugement qui lui avait permis de partir, en des conditions absurdes.

Très sincère, Morgan avait fait ces réflexions. Ce qui n'empêchait qu'une espèce de générosité chevaleresque, le désir d'obliger une amie de Christine Servoz ne lui fissent regretter d'avoir échoué, lui aussi.

Mais le Destin lui réservait une surprise dont il n'avait nul pressentiment. Comme un soir, il rentrait à l'hôtel, dans le courrier que lui remettait le portier, son attention fut attirée par l'écriture inconnue, — une écriture de femme, — qui rayait l'une des enveloppes, timbrée de Rome.

Un peu intrigué, il déchira le papier. La lettre débutait brusquement, sans aucun terme d'appellation. Il en parcourut les premières lignes et aussitôt chercha la signature : « Grâce Douvaines. »

Une telle stupeur s'abattit sur lui, qu'un instant il douta de la vérité et se crut le jouet d'une hantise.

Mais non ! il ne se trompait pas ; c'était bien Grâce qui avait écrit :

« Un article dans une Revue m'apprend que, vous êtes à Rome ; et hier, sur la *Piazza Venezia*, je vous ai aperçu. Bien entendu, aussitôt, je vous ai fui. J'ai eu tort, les circonstances viennent de me le prouver. Aussi j'aurais besoin... oh ! oui, grand besoin ! de vous parler. Et sans retard. Je préfère ne pas le faire à votre hôtel. Voulez-vous, demain, venir à cinq heures sur la terrasse devant la Villa Médicis ? J'y serai, près de la vasque de pierre, reconnaissante infiniment, si vous accueillez ma requête très pressante... Merci à l'avance, car vous viendrez, n'est-ce pas ?

« Grâce DOUVAINES. »

Stupéfait, il lut, puis relut encore le billet, murmurant des exclamations significatives :

— Par exemple !... eh bien ! par exemple !... Pour de l'imprévu... Et aucune adresse !

Était-ce possible que Grâce vint à lui, d'elle-même ; et juste au moment où il ne pensait plus la retrouver. Qu'était-il arrivé pour qu'elle, si fière, lui envoyât cet appel qui semblait le cri d'un être en détresse !

Les heures lui parurent s'écouler avec une lenteur inouïe, jusqu'au moment où il se trouva devant la Villa Médicis, dans l'ombre épaisse des arbres, près de la grande vasque, ruisselante sous le jet clair de l'eau. Sur la terrasse, rien que des étrangers qui contemplaient le panorama superbe.

Et si Grâce n'allait pas venir... sa résolution changée ?

Quelques minutes s'enfuirent. Impatient, il arpentait la terrasse, les yeux fixés sur l'avenue qui montait de la ville. Et soudain, une sensation de plaisir intense dissipa son énervement. Il reconnaissait la silhouette fine, l'allure élégante, l'attache fière de la tête... La jeune femme qui approchait, c'était bien Grâce Douvaines.

Il fit quelques pas vers elle... Et, s'arrêta, saisi, avec l'impression d'avoir devant lui, une sœur aînée de la jeune fille rayonnante, qu'il avait rencontrée, quelques mois plus tôt, sur le Janicule. Celle-ci amaigrie, si pâle, le visage altéré, semblait son ombre douloureuse...

Spontanément, elle lui tendait une main qu'il sentit serrer la sienne comme si, d'un geste inconscient, elle s'y agrippait ; et elle murmura :

— Vous êtes venu, merci. J'avais si peur que vous ne soyez pas là !

— Il aurait fallu alors que j'aie quitté Rome...

Elle demeurait les yeux attachés sur lui, et dans leur éclat de fièvre, il voyait nettement une hési-



tation palpiter. Puis l'hésitation disparut. Une volonté dure s'y affirma ; et résolument, elle prononça, — son accent était aussi étrange que l'expression du visage :

— Puis-je causer avec vous, un instant ? C'est très urgent...

— Certes oui... Où désirez-vous que nous allions ?

— Restons ici... Dans quelques moments, la nuit va venir... Personne ne pourra vous reconnaître...

Il ne releva pas ces singulières paroles, trop anxieux de la voir ainsi. Quelques secondes, elle resta silencieuse. Puis, comme l'être épuisé jette à bas son fardeau, elle dit, d'un ton bref, presque brutal :

— J'ai besoin de vous demander un service... Et c'est une obligation... qui me coûte beaucoup...

Pas n'était besoin qu'elle le lui dit. La contraction de son visage criait bien haut, l'effort qu'elle s'imposait :

— Je vous en prie, demandez-moi sans scrupule ce que vous souhaitez...

Elle chercha son souffle comme si l'air lui manquait ; puis, presque hautaine, elle jeta, en phrases hachées :

— Heureusement, vous connaissez ma famille !... Vous savez qui je suis... Alors... voilà !... Pouvez-vous me prêter... de l'argent?... Je n'ai plus que quelques *liras*...

Les mots terribles étaient prononcés. Sans le laisser répondre, elle expliqua, du même ton de fièvre :

— Ce n'est pas pour moi, que je vous demande du secours... Mais pour une malade à qui les privations seraient impossibles.

— Une malade?... Ce n'est pas votre amie, j'espère.

— Si. Cet été, dans les environs de Tivoli, elle a été mourante d'une fièvre typhoïde compliquée d'un transport au cerveau ; et toute mes... toutes nos ressources se sont épuisées... puisque je ne pouvais plus rien gagner. Depuis quinze jours, nous sommes de retour à Rome et je n'ai encore trouvé aucune occupation... Alors, je suis... pécuniairement, très embarrassée. Cet été, j'ai vendu mes bagues. Hier, j'ai essayé de faire de même pour mon collier de perles. Mais j'ai échoué. Ma pauvre toilette avait inspiré de la méfiance sur mon honnêteté... Je l'ai bien compris... Alors, j'ai perdu la tête, je crois bien. Ne sachant à qui recourir, je vous ai écrit, espérant que vous étiez encore à Rome. Je vais vous laisser le collier en gage, jusqu'à ce que... maman vous ait remis votre avance... Si vous voulez bien m'en faire une...

Ses lèvres tremblaient tellement que les mots s'y heurtaient. Pour la calmer, il dit légèrement, avec un sourire :

— Mais rien n'est plus facile !... Je vous en supplie, ne vous agitez pas ainsi pour une chose aussi insignifiante... Combien désirez-vous, tout de suite ? Demain, ou ce soir, je vous enverrai la somme complète dont vous avez besoin.

Elle fit un signe qui remerciait, incapable de parler.

— Disposez de moi comme d'un ami... Comme vous le feriez de Raymond Servoz, par exemple... Si je puis vous être bon à quelque chose, sous une forme ou une autre, je vous en prie, dites-le-moi

franchement... Pour commencer, je vous remets...? Combien souhaitez-vous? Cinq cents *liras*? Plus?...

— Je n'ai pas besoin d'autant, ce soir..., murmura-t-elle faiblement. Merci, je...

Mais sa voix s'étouffa. Protégée par l'ombre, elle cacha son visage dans ses mains; et au mouvement de ses épaules, il comprit qu'elle sanglotait, trahie par ses nerfs.

Quelles épreuves avait-elle donc traversées pour avoir, à ce point, perdu sa maîtrise? La vision ressuscita en lui, de la femme allégrement sûre d'elle-même qu'il avait rencontrée sur le Janicule, au printemps précédent, son jeune visage radieux, dans le nimbe du couchant.

Voici qu'aujourd'hui, il la retrouvait une enfant épuisée, vaincue par... par quoi?

Et pitoyable, plus que jamais il n'aurait imaginé pouvoir l'être, il dit oublieux, sans en avoir conscience, des vaines formules :

— Grâce... pauvre petite Grâce, vous êtes au bout de vos forces... Il faut venir en chercher d'autres à Paris.

Il y avait une telle autorité dans sa voix qu'elle tressaillit.

Sauf Sabine Jussiane, personne, jamais, ne lui avait parlé sur ce ton. Pourtant, sans révolte, elle articula sourdement :

— Je ne puis pas revenir.

— Pourquoi?

Il se penchait un peu vers elle, cherchant la vérité dans ses yeux. Mais elle regardait loin devant elle, vers la ville envahie par un crépuscule d'automne, lourd d'orage. Déjà les rafales courbaient les arbres du Pincio, jetant vers eux l'amoureuse

musique des *jazz-bands* qui jouaient dans les restaurants illuminés du parc.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas revenir?

— *Elle* ne le veut pas.

Il haussa les épaules d'un geste d'impatience.

— Eh bien, laissez-la à Rome, si elle préfère y rester. Mais vous, Grâce, il faut..., vous *devez* rentrer à Paris.

— C'est impossible. Elle est encore très faible. Elle n'a que moi. Je ne puis la laisser. Ce serait... indigne!

Il continua du ton qu'il eût employé avec une malade :

— Alors, ramenez-la en France ; elle y sera mieux soignée et l'air natal la remettra plus sûrement.

Grâce secoua la tête.

— Jamais elle ne consentira à repartir. Elle sait trop bien que, à Paris, tous vous vous appliquerez à m'enlever à elle qui veut me garder... Parce que je suis — prétend-elle — sa force, sa consolation, sa raison de vivre, maintenant!

— Et, surtout, vous préférez rester avec elle! finit-il, âprement, exaspéré de se heurter à une résistance dont il mesurait le danger.

De sa voix, tout ensemble résolue et lasse, elle articula :

— Je n'ai pas le choix. C'est mon devoir de rester... Tant pis pour moi, si je me suis trempée... Ce que j'ai cherché, je dois en accepter les conséquences.

— Et puis... il y a des prisons que l'affection rend douces!

Cette fois, un cri de révolte farouche lui échappa et elle le regarda en face.

— Douce ! ma prison... Oui... elle l'a été... Aujourd'hui, entendez-vous bien,... aujourd'hui, c'est un enfer !

— Et vous voulez y demeurer ?

— Parce qu'il le faut !... Pour la malheureuse créature que je n'ai pas le droit d'abandonner, je n'éprouve plus rien de mes sentiments d'autrefois, ni admiration, ni confiance, ni tendresse... Tout cela, sans pitié, la vie me l'a arraché, et, je vous le jure, c'est le plus cruel de tout ce que j'ai dû supporter. Il y a des désillusions qui sont pires que la mort !... Ce qui me reste pour elle... dont à certaines minutes, j'ai peur, c'est une pitié... ah ! oui ! une pitié sans bornes ! Car elle est une malheureuse !... Et toujours, elle l'a été ! Dans son délire, elle a raconté des choses affreuses. Alors, j'ai compris que mon devoir certain était de ne pas l'abandonner, puisque ma présence lui fait du bien.

Elle s'arrêta brusquement, toute sa volonté tendue pour résister au besoin de se confier qui s'abat-  
tait sur elle. Les mots prononcés dans le délire devaient être ensevelis sous le silence qui clôt pour l'éternité les lèvres des confesseurs. Lui pensait comme elle ; et il dit, sans relever ses paroles :

— Vous avez raison d'être bonne... même envers une femme qui vous a fait un mal que vous êtes encore incapable de mesurer...

Il l'entendit murmurer, avec une amertume désespérée :

— Oh ! si je sais... Mieux que personne !... Un mal irréparable.

— Non, pas irréparable ! corrigea-t-il doucement... Grâce, pauvre petite enfant trompée, soyez généreuse pour cette femme. Bien !... Par-

donnez-lui, puisque vous le pouvez... Mais ne lui sacrifiez pas ceux qui méritent, par leur affection, leur dévouement pour vous, que vous pensiez à eux aussi.

Puisque vous me faites l'honneur d'avoir confiance en moi, voulez-vous me dire pourquoi, cet été, dans votre détresse, vous n'avez pas eu recours à votre mère dont, pourtant, vous connaissez le cœur !

— Il ne m'était pas possible de lui rien demander, puisque je lui avais déclaré que je prétendais me suffire à moi-même.

— Mais vous pouviez, du moins, ne pas la laisser sans nouvelles.

— Je vivais dans un cauchemar, depuis notre brusque départ pour Tivoli, à cause de la santé de Sabine. Vous aviez raison, au printemps. Pour nous, étrangères, Rome était inhabitable, dans les mois de grande chaleur. Sabine y était arrivée très fatiguée déjà. Elle a continué à s'y dépenser sans compter. Le médecin m'a dit qu'elle était absolument usée.

— Que ne l'est-elle au point de disparaître vite ! pensa Étienne, en son for intérieur.

Mais, silencieux, il la laissa finir :

— Elle souffrait d'effrayants maux de tête. Alors, elle m'a permis de l'emmenner aux environs de Tivoli. J'espérais que la température plus fraîche la remettrait. Au contraire, la fièvre typhoïde a éclaté. Elle a été mal, très mal..., sa raison perdue... Et j'avais à peine d'argent pour la soigner à peu près convenablement. C'est alors que j'ai vendu mes bagues ! En ces conditions, je ne pensais guère à écrire... mais, seulement, à tout faire pour la sauver...

Elle se tut. La nuit était complètement venue, sous les nuages gonflés de pluie, déjà striés d'éclairs. Mais des nappes de lumière illuminaient la ville obscure, épandues par les places brillamment éclairées.

Les premières gouttes d'eau s'écrasèrent dans la poussière sans que Grâce, appuyée contre la vasque, y prit garde. Elle avait l'air si épuisée que Morgan s'inquiéta.

— Mademoiselle Grâce, l'orage va éclater. Il faut vite rentrer chez vous.

Elle eut un frisson de créature brusquement réveillée et balbutia :

— Ah ! oui, il faut rentrer. Il est tard. Sabine se sera agitée. Dans quel état vais-je la trouver ?

Une telle angoisse tremblait dans sa voix qu'il s'étonna :

— Votre amie ne vous savait pas sortie ?

— Si, oh ! si ! Je l'ai prévenue que j'allais tâcher de me procurer un peu d'argent. Grâce à vous, j'en ai. J'aurais dû rentrer aussitôt... C'est fou d'être ainsi restée à vous parler !...

Elle s'était redressée, et tout de suite, redescendait vers la ville, sans s'étonner qu'il l'accompagnât. Pourtant, au bas de la côte, prête à rentrer dans Rome, elle s'arrêta :

— Au revoir et merci... merci de l'immense service qui vous avez bien voulu me rendre... Voici le collier...

Doucement, il repoussa l'écrin tendu ; et sentant la nécessité de la dominer par son calme, il dit :

— Gardez votre collier. Cela vaudra mieux. C'est une valeur qui peut vous être utile...

Elle n'avait plus la force de protester.

— Oui... C'est vrai... Maintenant je vous quitte bien vite... Il faut encore que j'achète notre dîner... puisque vous m'avez fourni des capitaux!...

Et l'ombre d'un sourire détendit sa bouche douloureuse.

Avec une stupeur horrifiée, Morgan considéra, une seconde, cette enfant volontairement tombée si bas ; et ses sentiments n'étaient pas tendres pour la femme qui l'avait entraînée. Bien résolu à ne plus la laisser fuir, sans souci de son adieu, il jeta rapidement :

— Avant que nous nous quittions, mademoiselle Grâce, permettez-moi encore une question à laquelle je vous supplie de répondre en toute franchise. Si vous étiez libre d'agir à votre gré, retourneriez-vous à Paris?

Un silence. Il insista :

— Retourneriez-vous?

— ...Oui...

— Pour votre amie, uniquement, vous voulez demeurer à Rome?

— Oui...

Les mots tombaient de sa bouche comme des pierres pesantes.

— En ces conditions, la question est réglée. Toutes les deux, vous repartirez en même temps que moi. Je me charge de décider Mlle Jussiane.

— Vous ne réussirez pas.

— Je vous affirme que si.

En toute vérité, il ignorait totalement quels moyens lui permettraient de vaincre. Mais le plus urgent était de reconforter cette enfant écrasée par l'épreuve supportée sans secours. Et il acheva :



— Indiquez-moi, seulement, où je pourrai vous revoir, pour nous entendre. Quelle est votre adresse actuelle?

— C'est inutile de vous la donner... Vous ne pourrez venir chez moi. Mon amie ne veut recevoir personne.

— Ne vous inquiétez pas de cela, non plus. C'est mon affaire. Grâce, petite Grâce, je vous en conjure, soyez raisonnable. Où demeurez-vous?... Il faut que je le sache, pour votre bien, à toutes les deux. Ne m'obligez pas à m'adresser à la police.

Elle frissonna, trop désespérée pour discerner la valeur de la menace ; et, sa résistance vaincue, elle murmura :

— Sabine m'avait défendu de dire où nous demeurons. Ne me trahissez pas !

— Bien entendu ! Vous habitez?...

— Via San Francisco de Sales.

— Où diable est cette rue?

— Près du Janicule.

— Et c'est là que vous retournez?... A l'autre bout de Rome?... Heureusement, il y a des voitures. Je vais vous reconduire pour être sûr que le petit Chaperon rouge ne sera pas, en route, croqué par le loup. Et ne vous tourmentez pas, nous nous arrêterons, pour vos provisions.

— Il ne faut pas...

— Mais si, au contraire, il faut. Voici l'averse. Vite, enfant, venez à l'abri.

Les nuées, en effet, s'entr'ouvraient, déchirées par un éclair.

Morgan fit signe à l'un des taxis qui stationnaient devant la Trinita dei Monte, et ouvrit la portière.

Vraiment Grâce devait être à bout de force ; car elle, l'indépendante féministe, sans discuter, elle obéit à la volonté de l'homme.

## XX

## LETTRE A CHRISTINE SERVOZ

Douze jours, plus tard, Christine Servoz recevait cette lettre de Morgan :

« Ma bien chère amie, sans doute, vous savez déjà par Mme Douvaines, à qui je l'ai télégraphié immédiatement, que « l'enfant prodigue » a été remise sur mon chemin par un hasard inouï... Les âmes pieuses corrigeraient, « par la Providence ». Et ma foi, je reconnais que les apparences leur donneraient lieu de crier au miracle.

A mon retour, je vous conterai les détails de notre rencontre. Aujourd'hui, sachant votre intérêt affectueux pour Grâce Douvaines, je viens tout de suite vous annoncer que, pour achever le miracle, je la ramène en son nid. Mais en quel état ! Imaginez un pauvre oiseau malmené par la tempête et qui, cependant, a tenu bon, intrépidement, sans chercher même de secours.

« Pardonnez son silence à votre petite amie. La redoutable créature qui, pour de multiples causes, a su la capter, la voulait, en effet, toute à elle, âme, pensée, cœur, volonté. D'où interdiction de correspondre avec ses amies ; celles surtout dont l'influence possible l'inquiétait. D'où défense de longues lettres à sa mère, et la seule

permission des mots absolument nécessaires pour empêcher la pauvre femme d'accourir et de reprendre sa fille... D'où l'inconnu exigé par elle de leur adresse.

« Et Grâce envoûtée obéissait. Ah ! mon amie Christine, quand une fille très intelligente se mêle de se tromper, elle le fait avec toute la puissance de cette intelligence, c'est-à-dire, bien plus dangereusement que la première sotte venue !

« Il est vrai que l'infortunée petite avait affaire à forte partie. Vous aviez bien raison de dire que Mlle Jussiane était un péril vivant pour les jeunes cerveaux, amenés par la fatalité à subir son ascendant. Aujourd'hui, c'est une malade aux nerfs exaspérés, capable de toutes les violences dans les colères furieuses que le plus futile incident provoque. Mais même brisée, comme je l'ai vue, elle laisse encore deviner ce que pouvait être la séduction magnétique de son regard, de son intelligence supérieure, de la grâce dont elle sait envelopper, dès qu'elle le juge bon, un audacieux et inflexible vouloir.

« Aussi quelle bataille pour enlever Andromède au monstre !... Mais je ne me glorifie pas de ma victoire ; l'honneur en revient à vous, chère madame, dont l'influence m'a donné la vertu de m'arracher à l'enchantement divin de Rome pour partir en guerre, tel le héros antique, à seule fin de délivrer la princesse captive.

« Mythologie à part, — et sans aucune modestie, — je vous défie d'imaginer ce qu'il m'a fallu d'astuce, de diplomatie, de volonté, même de menaces courtoises, pour dompter l'obstination de cette femme, à ne pas regagner Paris !... Ce

serait trop long à vous écrire ici. Sachez seulement que, au lieu de la traiter selon ses méfaits, j'ai dû la flatter, lui mentir, à tel point que j'étais dégoûté de moi-même, ma parole ! Mais tant pis ! tout me paraissait permis devant la nécessité de lui enlever une enfant butée sur l'idée que son amie malade prétendant rester à Rome, son devoir était d'y demeurer près d'elle. Quand je pense que, pour conquérir Sabine Jussiane, j'en suis arrivé à lui offrir la perspective de conférences à faire, organisées par la Bibliothèque nationale !

« Je ne risquais, d'ailleurs, pas grand'chose. Pendant de longs mois, elle sera incapable d'aucun travail. L'autorité médicale, que j'ai fait intervenir, exige le repos absolu, la campagne. Voyez avec Mme Douvaines où la caserner ; dans un endroit inaccessible à Grâce... — Ici, une parenthèse ; ne vous étonnez ni ne tirez aucune conclusion de cette appellation fraternelle. Mais dans la bourrasque que nous venons de traverser ensemble, j'ai perdu les formes d'usage. A Paris, au calme, je redeviendrai très correct. Soyez-en sûre. — Je ferme la parenthèse et je continue :

« ...un endroit inaccessible à Grâce. Elle se croirait obligée de suivre, pour la soigner, cette déséquilibrée qui ne lui inspire plus que peur et pitié... Le charme est rompu.

« Et je la comprends, vu les détails que j'ai recueillis, tant à Rome qu'à Tivoli, les circonstances m'ayant tout à coup gratifié d'un flair de policier. Et puis, même sans avoir à jouer le rôle du terre-neuve, je suis, avec délices, curieux d'observer, et les études psychologiques me ravissent. Or, en cette aventure, la matière est riche...

« Sûrement, Mlle Jussiane n'a jamais été une femme douce. Mais la maladie venant fondre sur un organisme détruit par une dépense insensée de ses forces, elle est aujourd'hui, tout bonnement, effrayante ; car elle n'a plus aucun contrôle sur elle-même. J'ai entendu de lamentables récits sur les scènes de violence qu'a dû supporter sa jeune compagne, réduite à fuir pour n'être pas blessée par les objets qu'elle lui lançait, dans ses accès de fureur. Leur logeuse actuelle m'a raconté qu'un jour, attirée par ses vociférations, elle était montée en hâte et l'avait trouvée poursuivant Grâce avec un couteau. Et je ne puis mettre en doute sa véracité ; moi-même je suis tombé, très embarrassé de ma personne, au sortir d'une de ces crises de démence ; et sur le front de Grâce, j'ai aperçu une déchirure saignante, dont, bien entendu, elle n'a pas dit l'origine.

« Car remise du désarroi où l'avait jetée l'affolement de se voir sans ressources à l'étranger, avec la charge d'une détraquée, elle a retrouvé l'empire sur elle-même qui ne lui permet aucune plainte. Elle me pénètre d'admiration par son dévouement de sœur de charité pour une créature qu'elle aurait tant de raisons de haïr et dont elle accepte d'être non seulement l'unique garde-malade, mais la servante, assumant les plus humbles besognes. Quels détails aussi m'ont été donnés à ce sujet !

« Mon amie, cette petite fille est effrayante de hauteur d'âme, d'oubli d'elle-même, de bravoure calme et douce. C'est un crime d'avoir faussé sa conception de la vie et entraîné, vers des précipices, sa merveilleuse intelligence, sa folle générosité de cœur. Et c'est également un crime de l'avoir

abandonnée à la direction d'une Sabine Jussiane. Certes, je veux bien plaindre Mme Douvaines, mais quand je pense que sa faiblesse est cause de tout le mal, je juge, féroce, qu'elle n'en sera jamais trop punie !

« Ah ! que vous aviez raison, l'été dernier, à Menthon, — vous souvenez-vous?... — de fulminer, malgré les taquineries de votre mari, contre la mutuelle incompréhension — trop fréquente ! — des mères et des filles !

« Si j'étais, au lieu d'un inutile critique d'art, quelque moraliste ou romancier influent, je sonnerais, à toute volée, la cloche d'alarme. Autrement dit, j'écrirais un livre sur cette question très sérieuse, c'est vrai ; et j'y contera, lancés à tous les vents, les exemples que la réalité s'est chargée de me fournir.

« Ah ! votre Renée ne vous sera jamais assez reconnaissante d'avoir voulu, entre vous, le lien de la tendresse confiante, d'avoir prétendu être pour votre enfant, une « maman amie », comme elle se plaît à vous appeler... De loin, chère madame, je vois vos yeux devenir un peu moqueurs, devant mes considérations. En effet, je dois vous paraître plutôt comique, d'aventurer mon incompetence dans une sphère qui m'est nécessairement inconnue, où je m'introduis, armé seulement de ce qui me semble le bon sens.

« Mais après tout, ce n'est pas uniquement sur leurs filles que l'influence des mères est précieuse ! Nous autres hommes, moi tout le premier, en savons quelque chose... Et puis, comment ne pas nous intéresser au problème de l'éducation féminine, puisque sa conception dans les cerveaux mater-

nels, comme de juste, créera les femmes destinées à devenir nos épouses.

« Je parle en thèse générale.

« Donc, chère madame Christine, poursuivez votre discrète — et précieuse ! — croisade pour que mères et filles gardent un bienfaisant contact ; malgré l'expérience des unes — dont souvent elles se souviennent trop — et l'ardeur des autres à fuir un joug qui doit être léger comme celui du Seigneur... Si j'ose m'exprimer ainsi.

« Madame, ma méditation me semble terminée. A bientôt. Voulez-vous me permettre de vous dire, très respectueusement, que j'estime votre jugement autant que j'aime votre cœur et suis tout fier d'avoir le droit de signer

« Votre fidèle ami,

« Étienne MORGAN. »

## XXI

### L'IDOLE BRISÉE

Grâce eut un coup d'œil vers sa compagne de voyage, enfin endormie. La lampe assombrie par le store baissé éclairait à peine le visage mortellement pâle de Sabine Jussiane. Une odeur d'éther flottait dans le compartiment où elles étaient seules ; car il avait fallu calmer la nervosité aiguë de la malade. Mais, ce soir-là, son agitation n'avait pas suscité chez Grâce l'obscur effroi dont elle ne pouvait plus se défendre près de cette femme si vite délirante. Ne savait-elle pas que, dans le compartiment voisin du sien, était un ami prêt à

venir à son premier appel, lui apportant une protection qui ne lui avait jamais manqué, du jour où il lui avait dit : « Confiez-vous à moi et je vous ramènerai en France. »

Ah ! que, lâchement, depuis ce jour-là, elle s'était abandonnée à sa fermeté !... Comme elle l'avait laissé décider, agir, lutter... Comme elle avait obéi, elle, l'affranchie, orgueilleusement jalouse de son indépendance.

Un peu de rougeur lui montait encore aux joues chaque fois qu'elle constatait cette docilité inouïe qui lui était d'une étrange douceur... Sans doute, parce qu'une lassitude sans bornes l'avait terrassée, quand elle n'avait plus connu l'obligation de porter seule son fardeau.

Dix mois plus tôt comme elle le faisait, ce soir, elle avait regardé fuir la campagne romaine sous la nuit... Mais alors avec quelle joie triomphante, quel enivrement de sa solitude auprès de la femme à qui, aujourd'hui, tout son être souhaitait échapper, meurtri sous la chute de l'Idole.

C'est que, de telles divinités, il faut les adorer de loin !... Non pas, vivre près d'elles, leur infligeant l'épreuve de l'intimité quotidienne... Il faut les adorer prosternée, se garder, dans une indiscrete ferveur, de lever vers elles des yeux grand ouverts, afin de ne pouvoir distinguer les ombres, les taches, les défauts, capables d'altérer la beauté de l'Idole.

Cette imprudence, elle l'avait commise ; et elle connaissait l'horreur de la désagrégation subtile, la torture d'en suivre, malgré soi, l'œuvre inflexible, jusqu'à l'effondrement final qui creuse dans l'âme le gouffre du vide.



A ces décevantes certitudes, elle pensait, une fois de plus, les yeux fixés sur la malade endormie. Et soudain un frisson la secoua toute, la senteur de l'éther lui parut à ce point irrespirable que, d'instinct elle se dressa pour fuir l'odeur évocatrice de scènes terribles. Elle se glissa dans le couloir désert. Il était près de minuit ; et, dans les compartiments fermés, les voyageurs abritaient leur repos ou leur insomnie. Alors, sur son bras replié contre la vitre elle appuya le front, son regard qui ne voyait pas, immobile sur le paysage nocturne ; arbres effilés dans la nuit sans lune ; infini des plaines allongées vers la mer qui cernait l'horizon d'une lueur miroitante.

— Comment, Grâce, vous ne dormez pas ?

Elle n'avait pas entendu s'ouvrir le compartiment de Morgan ; et voici qu'il était là, près d'elle. A la main, il tenait la cigarette qu'il était sorti pour fumer. Il avait dû l'observer tandis qu'elle songeait, car il continua :

— Vous n'avez pas d'ennuis ? Votre malade est calme ?... surtout n'hésitez pas à m'appeler si besoin en est.

Elle inclina la tête. Tout de suite, la présence de Morgan insinuait un peu de paix dans son esprit tourmenté ; et un faible sourire éclaira sa bouche.

— Merci. Pour le moment, Mlle Jussiane dort. Mais je reste toute prête à recourir à vous qui m'avez rendue sans scrupule à ce sujet... Je m'en excuse !

— Oh ! je vous en prie !... interrompit-il presque embarrassé de la sincérité de sa gratitude. N'importe qui aurait agi de même...

— Je n'en suis pas sûre du tout !... Vous n'avez pas seulement été très obligeant, mais aussi, bon, très bon, pour une étrangère qui venait indiscretement s'accrocher à vous, dans un instant de détresse... Je ne comprends pas comment j'ai osé demander et accepter ainsi... J'en éprouve une humiliation que vous ne pouvez soupçonner !

— Parce que vous êtes une personne très orgueilleuse ! fit-il d'un ton de badinage amical.

Mais elle savait bien que, dans le secret de la pensée, il la jugeait ainsi.

— Orgueilleuse?... Après tout, il est possible que je l'aie été... mais sans m'en rendre compte... Et mon orgueil reste écrasé dans la poussière de Rome. Aujourd'hui, je me juge bien telle que je suis, une pauvre créature *désaxée*, sans courage, en qui il n'y a plus ni chaleur, ni clarté... Ah ! je suis bien punie d'avoir voulu tuer ma sensibilité de femme... C'est horrible, cette morte que je porte en moi !

— Ce serait horrible si, en effet, vous aviez réussi... Mais, par bonheur, il n'en est rien. Vous êtes injuste envers vous-même, Grâce.

De la voir ainsi désemparée, il cessait d'être, près d'elle, un observateur curieux ; et en ami, il se penchait vers cette âme blessée qui se débattait dans l'angoisse.

— Injuste?... Non... Je dis la vérité. Tout à l'heure vous vous étonniez que je ne dorme pas. Pour trouver le repos, il faudrait que je parvienne à ne plus réfléchir ni me souvenir, oublier que je reviens en vaincue. Et j'étais partie guidée par un tel idéal, une telle confiance naïve de pouvoir

le réaliser!... Mais voilà! Pascal dit bien vrai : « Qui veut faire l'ange fait la bête... » De quelle hauteur, je suis tombée!

Cette fois, il n'essaya pas de répondre, devinant que c'était pour elle un viatique de se confier, après tant de jours d'isolement!... Et il ne se trompait pas; déjà, de la voix assourdie des créatures qui pensent tout haut, elle reprenait durement :

— Et quel mépris j'ai pour ma faiblesse présente!... J'ai cru... — oh! très sincèrement! — m'être détachée du luxe dont j'avais honte de jouir, alors que tant d'autres en sont privées. Et je m'aperçois que j'éprouve une misérable joie d'être délivrée du souci d'argent, bien qu'il continue à peser sur une infinité de créatures. Il me semble bon d'échapper au milieu sordide où j'ai vécu de si longs jours, humiliée du dégoût qu'il m'inspirait et sans pouvoir le vaincre!... J'entrevois comme un paradis, la maison où je vais rentrer, « ma maison »; sachant pourtant que j'y retrouverai la vie trop facile que j'ai voulu fuir et qui m'a honteusement manqué... J'y reviens, comme dans mon élément, sans ignorer que la force des choses m'y fera reprendre mon personnage stupide de poupée de salon... Oh! que tout cela est bas! et vilain!...

D'un geste inconscient, elle serrait ses mains l'une contre l'autre, son regard toujours fixé sur le ciel obscur. Avec le calme intelligent et compréhensif qui la dominait, Étienne remarqua :

— Pourquoi mènerez-vous l'existence vide et banale des pures mondaines? De toute évidence, il vous faut beaucoup plus et mieux. Mais, sans

chercher bien loin, soyez sûre que vous trouverez vite, autour de vous, ce que votre pensée et votre cœur réclament. En aidant vos sœurs pauvres, de votre fortune, vous leur serez bien plus utile qu'en allant accroître, sans nécessité, follement, le nombre des malheureuses. Grâce, ne croyez-vous pas que j'ai raison ?

— Peut-être, oui, selon la sagesse humaine... Maintenant, je ne vois plus le chemin à prendre. Mon esprit a le vertige devant la complexité des formes et des conceptions de la vie. Dans mon âme, c'est un chaos où surnage la seule certitude que se croire en possession de la vérité, c'est se leurrer... Nous ne pouvons rien savoir qui échappe au doute... Je n'ai plus ni foi, ni volonté... Je ne suis plus qu'une épave à la dérive...

— Vous êtes surtout une pauvre enfant très fatiguée par de longs jours d'épreuve, fit-il, doucement. Pour retrouver votre équilibre moral, il faut, tout bonnement, vous résigner à laisser un moment les autres vouloir pour vous. Ensuite, la mauvaise crise passée, vous ne serez pas longue à découvrir la route à suivre, pour votre bien et surtout pour celui d'autrui, de façon à satisfaire votre exigeante conscience. Croyez-en mon expérience de vieux psychologue.

Elle sourit un peu, retrouvant la douceur d'abandonner sa lassitude, à la fermeté de cet homme entré à l'improviste dans sa vie, avec tant de simplicité délicate, que l'acceptation de son secours lui avait paru toute naturelle.

— Oh ! je ne désire que trop vous croire ! dit-elle avec amertume. J'éprouve une telle soif de ne plus lutter ! J'ai la nostalgie de ma jeunesse

de petite fille. Il me vient le désir enfantin de sentir autour de moi les bras de maman, d'être embrassée, gâtée par elle, comme au temps où je n'avais pas la sottise de la souhaiter autre... Comme si nous ne devions pas accepter les êtres tels qu'ils sont, leur sachant gré de ce qu'ils nous donnent de bon ! Mère et moi, nous ne nous comprenions pas, parce qu'elle était tout cœur et que moi, j'avais été amenée à tenir pour un devoir d'être avant tout un cerveau.

— Ce qui était une idée stupide ! lança-t-il alertement ; et vous étiez ainsi sur le chemin de devenir un charmant petit monstre. Mais de cette stupidité, vous n'étiez pas responsable... Vous avez été trompée...

Elle l'interrompit d'un geste vif.

— Soit ! Mais mon erreur a été pour moi une source de jouissances si hautes que je dois pardonner à... celle qui me les a fait connaître... A celle qui m'a révélé aussi le véritable altruisme... Le jour où, dans mon affolement, je me suis jetée vers vous, ce que je vous ai dit, je ne m'en souviens plus bien... J'avais la tête perdue... Peut-être, je me suis plainte d'elle, je vous ai raconté ou laissé deviner... des choses que je devais avoir la reconnaissance de taire... Oubliez-les, je vous en prie... Ou, du moins, restez seul à les connaître. C'est si mal à moi d'avoir eu la faiblesse de parler !

— Non, pas très mal !...

Et il eut pour elle un chaud sourire, sans qu'elle soupçonnât quel hommage lui offrait le regard dont il l'enveloppait.

— ...Faut-il vous promettre d'avoir la discrè-

tion d'un confesseur...? Vous avez assez confiance en moi, j'imagine, pour qu'une telle assurance soit inutile... Ne sommes-nous pas amis, maintenant?... et pour toujours, j'espère. En ce qui me concerne, je n'en doute pas.

— Moi non plus! dit-elle avec une sincérité grave.

Et, d'un geste spontané, elle lui tendit la main.

Ni l'un ni l'autre, ils n'avaient entendu Sabine Jussiane appeler plusieurs fois : « Grâce ! » Ni l'un ni l'autre, ils ne s'apercevaient que, se voyant seule, elle avait ouvert la porte du wagon ; et arrêtée sur le seuil, une angoisse désespérée dans le regard, elle avait contemplé Grâce qui, la tête un peu penchée, écoutait Étienne Morgan debout, à côté d'elle. La conscience de sa défaite déchirait son esprit. L'enfant de sa dilection lui avait échappé, comme si c'était une inexorable loi que l'homme triomphât.

De nouveau, elle répéta : « Grâce ! »

L'appel était si haut, si impérieux que, cette fois, Grâce l'entendit. Un émoi que Morgan perçut la secoua toute.

— Oh ! pardon ! me voici... Que voulez-vous ? grande amie.

— Vous avoir près de moi. Je souffre quand je suis seule... Et puis, j'ai soif...

— Je vais vous donner ce que vous désirez boire !

Elles rentrèrent aussitôt dans le compartiment. Les yeux de Grâce avaient rencontré ceux de Morgan qui lui disaient de ne rien craindre. Il était là, tout prêt à venir, si elle l'appelait.

. . . . .

Elle n'appela pas. Mais Étienne, insouciant de la fuite des minutes, ne se pressa pas de regagner sa propre place. Il songeait ; ses yeux pensifs suivant la fumée des cigarettes que, distraitemment, il brûlait l'une après l'autre.

Son esprit demeurait occupé de cette étrange Grâce Douvaines, dont la personnalité, rare dans le milieu où elle avait grandi, l'avait tout de suite frappé ; très souvent étonné, intéressé toujours, exaspéré plus d'une fois ; puis attiré, à mesure qu'il la pénétrait mieux. Et ç'avait été le cas dans les circonstances anormales qui les avaient rapprochés.

Autour d'elle, dans le calme de la nuit, il laissait souvenirs et idées se cristalliser.

Une lettre de Christine Servoz reçue la veille même et répondant à ses propos psychologiques, avait ramené son esprit vers le délicat problème de l'union entre mères et filles. Et il avait la pensée bien trop ouverte pour n'être pas intéressé par une question dont l'importance vitale lui était apparue, le jour où l'imprévu de la causerie l'avait évoquée à Menthon. Curieusement, alors, il avait écouté Christine. Puis il l'avait accompagnée au *dancing* du Palace ; et en observateur amusé, il avait contemplé la théorie — frise bien moderne ! — des petites filles qui s'en allaient vers leur destinée, au rythme des tangos et des *fox-trotts*, sous la garde benévole de leurs mères dont les yeux ne voyaient pas.

De cet aveuglement, il n'ignorait pas quelle avait été la conséquence pour plusieurs de ces enfants.

La petite Anne de Lumiège était morte pour n'avoir été ni devinée ni soutenue.

Yvette Perrière, fuyant la tyrannie maternelle, s'était jetée dans un mariage gros de menaces.

Brigitte de Tensé, exilée par l'égoïste coquetterie de sa mère, luttait, en Indo-Chine, contre la nostalgie et le climat qui avaient détruit ses premières espérances de maternité. Et Grâce, si follement fervente pour suivre une loi idéale, Grâce mystique, volontaire et passionnée ! mieux que personne, il savait ce qu'était devenu son rêve...

A n'en pouvoir douter, ces enfants et leurs mères, — celles-là, atteintes sous une autre forme, — étaient les victimes d'une incompréhension mutuelle, résultant des atmosphères où elles s'étaient formées ; trop différentes, pour que l'unisson demeurât facile entre elles.

D'ailleurs, le péril n'existait pas moins sérieux, pour la foule des mères et filles *nouveau jeu* ; les unes accordant, les autres saisissant une liberté sans limites. C'est pourquoi, foisonnaient ces petites, délivrées de toute surveillance, que les jeunes hommes trouvent « très drôles », mais se gardent bien d'épouser ; qui, avant la lettre, agissent, parlent, flirtent, se compromettent comme des femmes. Et Morgan, bien renseigné par la vie mondaine, ne s'étonnait pas du tout de là boutade d'un garçon très jeune qu'il voyait, avec amusement, se précipiter vers le mariage :

— Bien entendu, je me dépêche de convoler ! Mon cher, au train où vont les choses, dans trois ans d'ici, il n'y aura plus une fille à épouser ! Déjà, avec quelle précaution, ne faut-il pas s'aventurer ! Si ma mère apprenait ce que, moi, je sais,



sur certaines jeunes personnes très correctes, reçues dans son salon, elle serait tout bonnement terrifiée !

Morgan n'ignorait pas que son jeune ami voyait juste. Mais, il considérait avec une sorte d'indulgence apitoyée, ces petites demi-vierges, au troublant visage d'androgynisme sous leurs cheveux courts, comme leurs robes légères qui les livraient, presque nues, à l'enlacement de leurs danseurs. Car il estimait que, en vérité, elles étaient peut-être moins responsables de leurs audaces, de leurs sottises, voire même de leurs fautes, que les mères insouciantes, ou imprudentes, qui les abandonnaient à leurs juvéniles expériences ; sans les avoir préparées à user d'une liberté grisante pour leur jeunesse, autant qu'un vin capiteux. Il ne suffisait vraiment pas de les armer, comme certaines s'en contentaient, de ce bref conseil :

— Méfie-toi des hommes ! Ils ne valent rien. Ne te laisse ni emmener, ni embrasser dans les coins. Maintenant tu dois être en âge de savoir te conduire.

Conseil accueilli avec un mystérieux sourire, par des gamines qui savaient déjà tant de choses qu'elles n'avaient plus peur d'aucun inconnu.

Et cependant, les mères de la nouvelle école, comme les mères, selon les vieilles traditions, aimaient, sans conteste, leurs filles. Mais Christine Servoz avait raison. Les aimer, ce n'était pas assez ; elles devaient les aimer *intelligemment*, l'esprit large ouvert, avec une clairvoyance indulgente et tendre, pour que la confiance des petites leur vint toujours spontanément ; que les unes

pour les autres, elles ne fussent pas des âmes closes qui ne se comprennent pas.

Et Morgan, — sans doute, parce qu'il jugeait en homme, — estimait qu'une telle œuvre était bien difficile à réaliser!... Si passionnément attirante fût-elle, en sa délicate beauté.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

CHAP.	I. — Les opinions de Christine Servoz...	1
—	II. — Au dancing du Palace.....	13
—	III. — Les mères causent.....	28
—	IV. — La visite d'Annie.....	40
—	V. — Le bain d'Yvette.....	49
—	VI. — Au clair de lune.....	59
—	VII. — Chez Sabine Jussiane.....	67
—	VIII. — Retour d'Annecy.....	79
—	IX. — L'amour de Maurice.....	92
—	X. — L'idéal de Grâce Douvaines.....	103
—	XI. — Entre mère et fils.....	113
—	XII. — Yvette à l'École du Louvre.....	127
—	XIII. — Au mariage de Brigitte.....	138
—	XIV. — Le silence de Maurice.....	151
—	XV. — La révolte d'Yvette.....	167
—	XVI. — Sur le Janicule.....	179
—	XVII. — La fuite d'Yvette.....	197
—	XVIII. — L'amour d'Annie.....	209
—	XIX. — Devant la villa Médicis.....	220
—	XX. — Lettre à Christine Servoz.....	233
—	XXI. — L'idole brisée.....	238





# DERNIÈRES PUBLICATIONS

**Germaine ACREMANT**  
 \*Gai ! Mariions-nous ! *roman.*  
**Marius ANDRÉ**  
 La Véristique Aventure de Christophe Colomb.  
**Florence L. BARCLAY**  
 \* L'Auréole brisée, *roman.*  
**Maurice BARRÈS**  
 Le Mystère en pleine lumière, *essais.*  
**Nicolas BERDIAEFF**  
 Un Nouveau Moyen Age.  
**Georges BERNANOS**  
 Sous le soleil de Satan, *roman.*  
**André BILLY et Moïse TWERSKY**  
 Le Fléau du savoir, *roman.*  
**Henry BORDEAUX**  
 Voyageurs d'Orient. 2 vol.  
 Dans la montagne des D'uses.  
**Paul BOURGET**  
 Nos actes nous suivent, *roman.* 2 vol.  
**Francis CARCO**  
 Le Roman de François Villon.  
**Comtesse J. DE CASTELLANE**  
 Lettres de Chateaubriand à la comtesse de Castellane.  
**Charles-Maurice CHENU**  
 Thea ou le chant de l'alouette, *roman*  
**Jacques CHEVALIER**  
 Bergson.  
**Egon Cesar comte CORTI**  
 Maximilien et Charlotte du Mexique.  
**Louis DIMIER**  
 La Vie raisonnable de Descartes.  
**Louis GILLET**  
 Sur les pas de saint François d'Assise,  
**Georges GOYAU**  
 Monseigneur Augouard.  
**Reine HORTENSE**  
 Mémoires de la reine Hortense, publiés  
 par le prince Napoléon. T. I.  
**R. P. HUC**  
 Dans le Thibet.  
**Edmond JALOUX**  
 O toi que j'eusse aimée ! *roman.*

**Wladimir KARÉNINE**  
 George Sand. Sa vie et ses œuvres. T. IV.  
**L'-Col' LAURE**  
 La Victoire franco espagnole dans le Rf.  
**A. DE LA VALLETTE MONBRUN**  
 Journal intime de Mine de Biran.  
**Charles LE GOFFIC**  
 Madame Ruguellou, *roman.*  
**Marie-Louise PAILLÉRON**  
 L'Enlèvement à la belle étoile.  
**Ernest PASCAL**  
 Le Cygne noir, *roman.*  
**Raymond POINCARÉ**  
 Au service de la France, *souvenirs.* 3 vol  
**François PORCHÉ**  
 La Vie douloureuse de Baudelaire.  
**Paul RENAUDIN**  
 Le Maître de Froidmont, *roman.*  
**REYNÈS-MONLAUR**  
 \* Je suis Roi.  
**Yvonne SCHULTZ**  
 La Flamme sur le rempart, *rom. 17.*  
**Charles SILVESTRE**  
 Prodiges du cœur, *roman.*  
 (Prix Femina 1926)  
 Dans la lumière du cloître.  
**Ester STAHLBERG**  
 \*Dimanche.  
**Léon VALLAS**  
 Debussy.  
**Théo VARLET**  
 Le Roc d'or, *roman.*  
**Léontine DE VILLENEUVE,**  
**comtesse DE CASTELBAJAC**  
 Mémoires de l'Occitanienne.  
**Jean DE VINCENNES**  
 De pauvres vies.  
**Henry WICKHAM STEED**  
 Trente années de vie politique en Europe  
 Mes Souvenirs (1892-1914).  
**P. M. TAPIE, S. O. P.**  
 Chez les Peaux-Rouges, *voyage.*  
**J. et J. THERAUD**  
 La Semaine sainte à Séville.





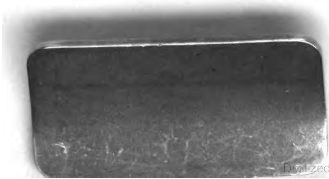




89009676834



b89009676834 a



89009676834



b89009676834 a